COURS
D'HISTOIRE
RACONTÉE AUX ENFANTS
ET À LA JEUNESSE

L'HISTOIRE ROMAINE

RACONTÉE AUX ENFANTS

PAR

M. LAMÉ FLEURY

AUTEUR DE PLUSIEURS OUVRAGES D'ÉDUCATION

II.

L'EMPIRE

NAPLES
JOSEPH DURA LIBRAIRE-ÉDITEUR
10, Rue de Chiaja
1856

Impr. Fr. Xav. Tornese

AVERTISSEMENT

D'importantes améliorations ont été faites successivement à cette seconde partie de *l'Histoire Romaine:* sans altérer le plan général de ce volume, dont les précédentes éditions avaient été si favorablement accueillies du public, nous nous sommes efforcé de compléter quelques périodes qui n'avaient point paru suffisamment développées ; de lier par des transitions mieux senties plusieurs parties de nos récits, et enfin de présenter quelques faits sous des points de vue plus approprié à l'intelligenge de nos jeunes lecteurs.

Considérée sous le rapport de l'enseignement, la période qu'embrasse ce petit ouvrage nous a paru digne d'une attention particulière ; la naissance et les progrès du Christianisme coïnci-

dant en quelque sorte avec les symptômes frappants de la décadence de l'empire ; l'introduction dans le monde romain de l'élément barbare, dont l'influence fut si marquée pendant toute la durée du moyen âge ; les moeurs si nouvelles et à la fois si étranges des nations envahissantes ; la décrépitude dont semble frappé tout ce qui reste encore des anciennes institutions de Rome, offrent à l'observation un des tableaux les plus imposants que puisse présenter l'histoire; et nous avons pensé que cet espace de cinq siècles, si féconds en événements, ne devait pas seulement être mis sous les yeux de la jeunesse, comme une sombre nomenclature de crimes et de désastres mais encore comme un grand drame dont une ère nouvelle doit être le dénouement.

A mesure que notre Cours d'histoire racontée s'est complété par des publications ou des réimpressions successi-

ves, notre vocabulaire s'est accru; nous avons pu nous appuyer sur des études précédentes; notre style à grandi avec les auditeurs auxquels nous nous adressons : une morale plus élevée, des considérations plus étendues, nous ont permis de mieux caractériser les faits, et quoique parlant encore le langage simple et précis qui convient à des enfants, nous avons eu soin de mettre à profit, pour leur instruction, la masse d'idées et de connaissance qu'ils ont pu acquérir par les lectures de leurs premières années.

Cette méthode graduée, qui place ainsi toutes les études à la jeunesse, en suivant la marche progressive de son intelligence, a produit de trop heureux résultats entre les mains des professeurs éclairés, au premier rang desquels nous nous plaisons à proclamer M. Lévi, pour que son utilité puisse aujourd'hui être révoquée en doute. Grâce à l'habile direction que ce savant pro-

fesseur sait donner à son enseignement, aucune des moindres circonstances d'un fait n'échappe aux plus jeunes esprits, et ce n'est pas sans surprise que chacun peut entendre, dans ses cours, des enfants de huit à douze ans discuter une question d'histoire, souvent fort compliquée, non plus par le travail mécanique de la mémoire, mais par l'exercice bien assuré du raisonnement.

Un puissant encouragement avait manqué jusqu'à ce jour aux efforts que nous avons faits depuis plusieurs années, pour concourir, nous aussi, aux progrès marqués de l'enseignement historique ; cet encouragement ne nous manquera pas désormais ; le Conseil royal de l'Instruction publique, en accordant son autorisation aux plus récentes éditions de cet ouvrage, nous a permis d'espérer que nos travaux n'étaient pas sans avenir, puisqu'ils ont été jugés dignes de son attention.

L' HISTOIRE ROMAINE

RACONTÉE AUX ENFANTS

VARUS EN GERMANIE.

L'an 9 de l'ère chrétienne.

A présent, mes petits amis, que vous connaissez l'Histoire de la république romaine, a laquelle Auguste mit fin en prenant le titre d'empereur, je vais vous raconter ce que devint, sous les successeurs de ce prince, cette vaste puissance que l'on ne désigna plus que par le nom d'Empire Romain.

Si vous avez sous les yeux une carte géographique qui représente le Monde connu des anciens, rien ne vous sera plus facile que de reconnaître quels pays faisaient alors partie de ce grand empire, et de cette manière, lorsq'on vous les nommera, vous pourrez aisément vous rappeler la situation qu'ils occupent sur la carte.

Parmi le diverses contrées où les Romains, aux différentes époques de leur histoire, avaient porté la guerre avec tant de gloire, vous n'avez

point oublié sans doute qu'après avoir conquis l'Italie sur les peuples qui l'occupaient avant eux, ce fut en Sicile d'abord puis en Espagne, puis enfin en Afrique, qu'ils combattirent les Carthaginois; la Macédoine, dont le roi Persée eut un si triste sort; la Grèce, où ils renversèrent la ligue Achéenne; la Judée, où vous savez qu'ils placèrent Hérode sur le trône de David, avaient été réduites en provinces; l'île de Bretagne, où Jules-César débarqua le premier; la Gaule, que ce grand capitaine soumit presque entièrement, n'avaient point non plus échappé à leur puissance; enfin leur domination s'étendait en Asie sur la Syrie, le Pont, la Bithynie, le royaume de Pergame, et les autres États formés des débris de l'empire des Séleucides, tandis que l'Égypte elle-même, où la fière Cléopâtre régna la dernière, subissait la loi d'un proconsul de Rome.

Cependant, quelque vaste que fût cette puissance, il y avait encore en Europe et en Asie des contrées où les armées romaines n'avaient point pénétré, et qui étaient habitées par des peuples sauvages et guerriers, auxquel les Romains donnaient indistinctement le nom de Barbares. Ces nations, qui s'étendaient vers l'orient et le nord de ces deux parties du monde, vivaient pour la plupart du produit de leur chasse ou de la chair de leurs troupeaux.

Telle était particulièrement la Germanie, séparée de la Gaule par un grand fleuve appelé

le RHIN ; elle s'étendait vers l'orient de l'Europe, jusqu'à une autre rivière nommée la VISTULE, et se trouvait comprise du nord au midi entre l'Océan et les montagnes des BOÏENS peuple sauvage qui habitait le pays que l'on nomme aujourd'hui la BOÊME. C'est dans ces montagnes que prend sa source le DANUBE , l'un des plus grands fleuves de l'Europe, autrefois franchi par Darius dans son expédition de Scythie, et auquel les anciens Grecs donnaient le nom d'Ister, près de son embouchure dans le Pont Euxin.

L'intérieur de la Germanie était couvert en grande partie par une immense forêt connue sous le nom d'HERCYNIENNE ou de Forêt Noire à cause de sa profondeur et de son étendue: plusieurs fleuves remarquables traversent cette contrée, parmi lesquels on distinque le WÉSER, l'ELBE et l'ODER, qui tous trois se jettent dans la mer du Nord.

Les peuples répandus autour de la Forêt Noire et sur les bords des fleuves que je viens de vous nommer, ne formaient point une seule et même nation, quoiqu'ils fussent connus sous la dénomination commune de GERMAINS , qui, dans leur langne, signifiait « hommes de guerre » mais ils se distinguaient entre eux en trois grandes races ou familles , divisées ensuite en un grand nombre de peuplades et de tribus.

Entre le Rhin et le Wéser on trouvait la race

des SICAMBRES, nation puissante et belliqueuse, la première que les Romains eurent à combattre, et qui cinq siècles plus tard devint elle-même conquérante et redoutable.

De l'autre côté du Wèser s'étendaient les CHÉRUSQUES, les CATTES et les MARCOMANS, tantôt alliés, tantôt ennemis irréconciliables du nom romain, peuples souvent flottans qui occupèrent successivement diverses parties de la Germanie.

Enfin une troisième race d'hommes, celle des SUÈVES, était dispersée entre l'Elbe et la Vistule, où l'on distinguait parmi eux les VANDALES, les BURGONDES et les LONGOBARDS que vous retrouverez plus tard dans cette histoire et dans d'autres.

Les peuples germaniques avaient, dit-on, la même origine que les Teutons, que Marius vainquit autrefois en Italie, et ils parlaient un langage rude et guttural connu sous le nom de langue TUDESQUE ou TEUTONIQUE; il faudra vous souvenir, mes enfants, de l'origine de ces diverses nations barbares, dont la connaissance vous aidera beaucoup par la suite à comprendre les histoires que l'on vous apprendra.

Plusieurs de ces grand corps de troupes, qui, sous le nom de légions, formaient les armées de Rome, étaient constamment campés sur les bords du Rhin, pour empêcher les Germains de passer ce fleuve, et de pénétrer dans l'empire, et nous verrons plus tard que ce n'était

pas une précaution inutile, puisque ces barbares devinrent, avec le temps, les maîtres du monde et les fondateurs de presque toutes les nations modernes.

César fut le premier Romain qui, franchissant le Rhin avec une armée, s'avança dans la Germanie : il remporta plusieurs victoires signalées sur les premières tribus qui se présentèrent devant lui, mais bientôt après, retournant sur ses pas, les Gaules et la Bretagne le virent successivement, avec tout l'ascendant que lui donnaient sa fortune et son génie, lutter glorieusement contre les barbares et les éléments conjurés.

Du temps de l'empereur Auguste, le général qui commandait les légions romaines sur les bords du Rhin, se nommait Varus; c'était un homme d'un esprit borné et orgueilleux, mais insatiable de richesses, qu'il préférait à tout ce que les hommes bien nés estiment le plus. Ce Varus, malgré son avidité, ne trouvait guère de trésors à amasser chez les Germains, peuple pauvre et sans luxe, mais il s'en dédommageait en faisant peser sur le peuplades les plus voisines de son camp, une servitude que ces hommes fiers et courageux supportaient avec impatience.

Il y avait alors en Germanie un jeune homme qui appartenait à l'une des principales familles du pays; il joignait à un grand courage une habilité peu commune pour la guerre : Ar-

minius, c'était son nom, indigné de voir avec quelle dureté le général romain traitait ses compatriotes, résolut à la fois de venger son pays des maux que lui faisait endurer Varus, et de l'affranchir pour jamais du joug insupportable de Rome.

Pour y parvenir, il feignit d'être l'ami de l'insatiable Varus, et lui promettant la découverte de trésors cachés que lui seul prétendait connaître, il l'attira avec ses légions dans une des vastes forêts dont la Germanie était alors couverte, et là, plusieurs tribus chérusques qu'Arminius avait rassemblées a dessein, étant tombées à l'improviste sur les Romains, ces malheureux, surpris pendant une nuit obscure, périrent pour la plupart sans avoir pu faire usage de leurs armes.

Varus, comme Brutus après la bataille de Philippes, se perça lui-même de son épée, pour ne pas tomber vivant au pouvoir des ennemis et à peine s'il échappa quelques Romains pour porter sur les bords du Rhin la nouvelle d'un si grand désastre.

Alors, Arminius, abusant de sa victoire avec toute la férocité d'un barbare, monta sur un tribunal qu'il avait fait dresser tout exprès, au milieu du champ de bataille, et condamna à périr dans d'orribles supplices tous les Romains qui étaient tombés entre les mains de ses soldats; trois légions entières furent ainsi exterminées par les ordres de cet homme cruel: a-

près quoi abandonnant cette terre arrosée de tant de sang, qu'il laissait toute couverte de débris d'armes et de corps morts, il défendit, sous les peines les plus sévères, qu'on leur donnât la sépulture.

Ce funeste événement, dont le théâtre est encore connu en Allemagne sous le nom de ROEMERFELD, qui signifie « le champ des Romains, » eut lieu quelques années avant la mort d'Auguste, et lorsque la nouvelle en fut connue à Rome, le plus grand effroi se répandit dans toute l'Italie : on eût dit, à voir la consternation publique, que les Germains avaient déjà franchi le Rhin et venaient ravager l'empire.

Il n'en fut pourtant point ainsi : Arminius, satisfait de cette sanglante victoire, ne porta pas plus loin ses armes triomphantes: mais la défaite de Varus apprit aux Germains que les soldats de Rome pouvaient être vaincus, et l'on dit qu'Auguste lui-même, affaibli par l'âge tomba dans une affliction profonde ; il se revêtit d'habits de deuil, et laissant croître sa barbe et ses cheveux, ce qui était le plus grand signe d'affliction que pût donner un Romain, il s'écriait souvent dans sa douleur: «Varus, rends-moi mes légions ! »

TIBÈRE.

Depuis l'an 9 jusqu'à l'an 15 de l'ère chrétienne.

L'empereur Auguste avait été marié deux fois, mais il n'avait jamais eu de fils; et comme il souhaitait ardemment que la puissance impériale demeurât dans sa famille, il jeta les yeux sur Tibère, fils de Livie, sa seconde femme, auquel il fit épouser sa fille unique Julie, qui était veuve d'Agrippa.

Tibère avait un esprit juste et élevé, mais en même temps le plus mauvais cœur du monde : il haïssait indistinctement tous ceux qui pouvaient prétendre à l'empire; du reste il était si habile à cacher sa pensée, que personne ne pénétra jamais ses véritables sentiments, et que la dissimulation la plus complète était son occupation de tous les moments.

Un pareil caractère n'avait rien d'aimable, n'est-il pas vrai, mes petits amis ? et Auguste, en jetant les yeux sur Tibère pour lui succéder, n'avait cédé à aucun sentiment d'affection personelle ; mais comme ce jeune homme ne manquait point de courage ni de talents militaires, il mérita, par des succès, la confiance de l'empereur, et acquit ainsi de nouveaux titres à la souveraine puissance.

Ce prince, dont l'humeur taciturne et sombre lui faisait peu d'amis, était loin de s'atten-

dre aux faveurs de son beau-père ; il n'ignorait pas que beaucoup de Romains le détestaient, et résolut, pour ne porter ombrage à personne, de se réfugier d'abord en Campanie, puis dans l'île de Rhodes, autrefois si fameuse par son colosse d'airain, et d'y vivre en simple particulier.

Là, retiré dans une maison située au bord de la mer sur des rochers escarpés, son unique plaisir était d'interroger, sur le sort qui l'attendait, de prétendus devins ou astrologues, que lui amenait secrètement un esclave robuste et dévoué. Une tourelle, placée sur un roc qui dominait les flots, était le lieu ordinaire où il écoutait leurs prédictions.

Après avoir questionné sur l'avenir l'astrologue qui était devant lui, Tibère, pour s'assurer s'ils avaient réellement lu dans les astres ce qu'il venait de débiter, exigeait que cet homme lui déclarât s'il prévoyait aussi son propre sort, et le devin de répondre sans hésitation qu'il n'ignorait rien de l'avenir : alors Tibère, pour le faire mentir, ordonnait à son esclave de le précipiter dans les flots, ce qui était exécuté à l'instant même.

Un de ces devins, nommé Thrasyllus, connaissant probablement le destin de ceux qui l'avaient précédé, prédit à Tibère qu'il parviendrait infailliblement à l'empire : aucune annonce ne pouvait être plus agréable au prince, mais avant d'y ajouter foi, il exigea que Thrasyllus

lui fit connaître aussi ce que les étoiles lui promettaient à lui-même : le pauvre charlatan, en entendant cette question, devint pâle et tremblant, et déclara sur-le-champ qu'il se voyait menacé d'un grand péril, ce qui était vrai, car s'il eût hésité, l'esclave l'aurait précipité dans la mer comme les autres.

Tibère se contenta de cette réponse, et ordonna aussitôt de renvoyer Thrasyllus, qui s'estima heureux d'en être quitte pour la peur.

En effet, la prédiction du devin ne tarda pas à se vérifier ; l'empereur ayant appelé Tibère auprès de lui, l'adopta pour son fils, en le désignant publiquement pour son successeur : Tibère prit alors le titre de César, qui devint par la suite celui de l'héritier de l'empire.

Cependant, en adoptant Tibère, l'empereur avait exigé que ce prince adoptât à son tour Germanicus, jeune homme qu'il aimait tendrement, et qu'il avait marié à Agrippine, l'une des filles de son ami Agrippa. Quoique Tibère eût un fils déjà grand appelé Drusus, il ne s'était pas refusé à ce désir de l'empereur.

Germanicus était le petit-fils d'Octavie, cette sœur d'Auguste qui lui avait été si chère, et son caractère était bien différent de celui de Tibère : son âme franche et loyale était incapable de concevoir une mauvaise pensée ; il était doué d'une brillante valeur et, par son humanité, il avait su se faire adorer des soldats qu'il commandait.

Les choses étaient dans cet état, lorsque l'empereur Auguste, qui était parvenu à un âge très-avancé, mourut après quelques jours de maladie, et laissa un testament par lequel il instituait Tibère héritier de l'empire: mais, au grand étonnement de tout le monde, ce prince feignit d'abord de ne point accepter le pouvoir, et refusa obstinément les honneurs dont Auguste avait joui de son vivant.

Peu de personnes furent pourtant dupes de ce manége d'un homme dont la dissimulation ordinaire était bien connue, et chacun s'aperçut bientôt qu'il voulait se faire prier.

Or, je dois vous dire, mes enfants, que les sénateurs de ce temps-là n'avaient plus aucune ressemblance avec ceux qui s'étaient montrés si désintéressés, en refusant les présents que Cynéas leur offrait de la part de Pyrrhus: désormais le sénat romain n'était presque plus composé que d'hommes avides et corrompus, dont l'unique occupation était de complaire à leur maître, et d'obtenir la faveur de son sourire.

De pareils hommes étaient vendus d'avance à Tibère, et lorsque celui-ci fit semblant de refuser l'empire, ils le supplièrent à genoux de ne point causer cette douleur au peuple romain. Feignant de céder à leurs prières, le nouveau monarque consentit à se rendre à leurs vœux; mais il ne voulut pas prendre le titre d'empereur, quoiqu'il en exerçât toute la puissance, et se contenta de celui de César.

Après cela, de grands honneurs furent rendus à la mémoire d'Auguste : non content de le regretter comme un grand homme, Tibère voulut qu'on l'honorât comme un dieu ; un temple magnifique lui fut élevé dans Rome, et les plus grands personnages briguèrent la faveur d'être les prêtres de cette nouvelle divinité.

Germanicus, campé sur les bords du Rhin avec les légions romaines, était alors occupé à contenir les Barbares, qui depuis la défaite de Varus, étaient devenus plus redoutables, et il n'aurait eu qu'un mot à dire pour que ses soldats, qui l'aimaient avec passion, le proclamassent empereur à la place de Tibère, mais ce vertueux jeune homme avait juré d'obéir à Auguste, et il se soumit sans murmurer aux ordres de son successeur, pour ne point livrer peut-être sa patrie aux malheurs d'une guerre civile.

LA MORT DE GERMANICUS.

Depuis l'an 15 jusqu'à l'an 19 de l'ère chrétienne.

A cette époque, le goût du peuple de Rome pour les combats de gladiateurs et d'animaux féroces, dont je vous ai déjà parlé dans l'histoire des Gracques, était devenu si effréné, que ceux qui voulaient se concilier la faveur de la multitude ne manquaient pas de lui offrir quel-

ques-uns de ces hideux spectacles. **Drusus**, fils de Tibère, y prenait un plaisir extrême : et l'on pouvait conclure de là que ce jeune prince avait un bien mauvais cœur, puisqu'il se plaisait ainsi à l'aspect du sang.

Depuis quelques années, un autre genre de spectacle excitait, non moins que les combats du cirqne, les transports du peuple romain : on appelait ce spectacle la **pantomime**, parce que les acteurs qui le représentaient exprimaient, par une gesticulation animée et une déclamation muette, tout ce qu'on aurait pu dire par la parole la plus éloquente ; ces acteurs se nommaient des **mimes**. et les deux plus fameux qui parurent à Rome, sous le règne d'Auguste, avaient nom **Pylade** et **Bathylle**.

Le peuple se portait avec fureur à ces sortes de spectacles , ainsi qu'à des courses de charriots qui avaient lieu dans le grand cirque; mais ces jeux devinrent quelquefois l'occasion de tumultes et de scènes sanglantes, où souvent les spectateurs, prenant parti pour ou contre les cochers les plus habiles, se divisaient en deux partis, que l'on nommait les **verts** et les **bleus**, selon la couleur que portaient ces cochers, et en venaient aux mains pour faire prévaloir leur opinion.

Il arriva même, quelques années plus tard, dans une ville nommée **Fidène**, peu éloignée de Rome , un événement qui fait bien voir quelle était la passion du peuple pour ces sor-

tes de spectacles; le théâtre, qui était nouvellement construit, n'ayant pu sopporter la foule de spectateurs qui s'y étaient rendus de tous les environs, s'écroula tout à coup, et plus de cinquante mille personnes furent ensevelies sous les décombres. Ce désastre répandit la consternation dans une infinité de familles, et la ruine de l'amphithéâtre de Fidène fut une calamité publique dans l'empire, comme la bataille de Cannes et la défaite de Varus.

On peut juger, par le nombre considérable des victimes de cet accident, quelle était, chez les anciens, l'étendue de ces sortes d'édifices, dont il existe encore des ruines ramarquables dans plusieurs endroits, tandis que les théâtres que l'on construit aujourd'hui peuvent contenir à peine deux ou trois mille spectateurs assis.

Tibère assistait rarement à des jeux publics, quels qu'ils fussent, parce qu'il n'ignorait pas que son air farouche et dédaigneux faisait regretter au peuple de Rome les manières affables et polies qui distinguaient Auguste toutes les fois qu'il paraissait en public.

Pendant ce temps, Germanicus se trouvait exposé à un grand danger sur les bords du Rhin, où il continuait à défendre les frontières de l'empire contre les Barbares; plusieurs légions romaines s'étant révoltés contre leurs chefs, oublièrent ce qu'elles devaient à leur général lui-même, et les soldats osèrent menacer la vie du fils adoptif de leur empereur

et du petit-neveu d'Auguste, dont la mémoire leur était si chère.

La princesse Agrippine était alors au camp de son mari, et elle avait amené avec elle ses trois petits garçons, dont le plus jeune, à peine âgé de trois ans, était fort aimé des soldats, qui l'avaient vu naître au milieu d'eux; cet enfant avait nom Caïus, mais les soldats ne l'appelaient jamais que Caligula, parce qu'il portait habituellement de petites bottines comme celles dont les Romains se chaussaient en temps de guerre, et que l'on nommait en latin CALIGÆ.

Tout à coup les rebelles divinrent si terribles et si menaçants, que les amis de Germanicus le supplièrent de soustraire sa femme et ses enfants à de si grands dangers, en les envoyant dant une ville des Gaules, où ils seraient en sûreté. La courageuse Agrippine ne voulait pas d'abord quitter son mari: mais enfin, vaincue par ses prières, elle consentit à partir, emportant dans ses bras le petit Caligula.

A peine les soldats, tout mutins qu'ils étaient, eurent-ils appris que cette princesse les quittait avec son fils, parce qu'elle ne pouvait plus trouver de sûreté au milieu de leur camp, qu'ils sentirent toute l'énormité de leur faute: ils vinrent se jeter aux pieds de Germanicus, en le suppliant de leur pardonner: et comme chez les hommes grossiers le repentir se chan-

ge aisément en fureur, ils tournèrent toute leur rage contre ceux qui les avaient entraînés à la mutinerie, et les égorgèrent impitoyablement.

Cependant les soldats repentants, voulant faire oublier leur crime, demandèrent avec instance à Germanicus de les conduire contre les Barbares, pour venger la mort de Varus et de ses infortunés compagnons.

Germanicus était trop sage et trop habile pour ne pas profiter de l'ardeur de ses troupes ; il les mena donc contre les Germains, et après plusieurs combats où Arminius fut complètement défait, il parvint avec son armée au lieu même où, six ans auparavant, avaient péri les légions de Varus.

Ils aperçurent alors devant eux un triste et déplorable spectacle : car vous n'avez point oublié sans doute que l'implacable Arminius avait sévèrement défendu que l'on donnât la sépulture à tant de braves guerriers.

Tout le pays environnant était couvert d'ossements blanchis, de squelettes de chevaux, d'armes rompues et des instruments de supplice où l'impitoyable vainqueur avait fait attacher ses victimes.

Personne, à cet aspect lugubre, ne put retenir ses larmes; car beaucoup de soldats romains avaient perdu là des parents ou des amis, et de nobles compagnons d'armes. « C'est ici, disait l'un, que Varus est tombé; c'est là, s'écriait un autre, que l'insolent Arminius s'est

assis sur son tribunal, pour envoyer nos frères à la mort: » à ces mots on n'entendait de toutes parts que des pleurs et des sanglots.

Germanicus, qui avait un cœur sensible et généreux, n'était certainement pas le moins affligé de tous, et pour honorer la mémoire de tant de vaillantes victimes, il fit réunir en un seul monceau tous les ossements humains que l'on put ramasser, et lui-même posa le premier gazon sur ce vaste tombeau qui renfermait une armée tout entière.

Cette piété envers les mors toucha profondément le cœur des soldats, et porta au comble leur enthousiasme pour leur général, dont on entendait les louanges dans toutes les bouches. Le bruit qui en parvint bientôt jusqu'à l'empereur donna de nouveaux aliments à sa jalousie contre Germanicus; et nous verrons tout à l'heure combien il était dangereux d'exciter la jalousie de Tibère.

Tout à coup il ordonna au jeune général de se rendre promptement à Rome pour recevoir le triomphe, aimant mieux voir Germanicus, qu'il dètestait, triompher sous ses yeux, que de le savoir entouré d'une armée victorieuse dont il était adoré.

Cependant le triomphe de Germanicus fut un des plus magnifiques que l'on eût jamais vus; une foule de prisonniers marcha devant son char, et l'on porta en pompe à sa suite la représentation des montagnes, des fleuves et des

forêts où les Barbares avaient été vaincus. Tibère feignit de partager la joie du peuple, et fit distribuer à la populace des monnaies représentant d'un côté le nom et la figure de Germanicus, et de l'autre se prince rapportant les enseignes brisées des légions de Varus, dont il avait été le vengeur, avec cette inscription remarquable: LA FORTUNE DE RETOUR.

Cet usage ordinaire aux Romains de frapper des monnaies qui rappelassent les événements importants de leur histoire, nous a conservé l'image de la plupart des personnages illustres de ces temps éloignés; et ces pièces rares et curieuses que l'on trouve encore quelquefois en fouillant la terre dans certains pays, sont ce que l'on nomme des MEDAILLES, qui offrent un gran intérêt aux personnes savantes ou jalouses de s'instruire.

Quand je vous ai parlé à diverses reprises des légions romaines qui campaient sur les bords du Rhin j'ai omis de vous faire remarquer, mes petits amis, que sur toutes le frontières de l'empire, de pareilles armées veillaient à garantir les provinces éloignées des insultes des Barbares : l'Italie elle-même , berceau et siége de la puissance romaine, était gardée par deux flottes nombreuses, l'une placée dans le port de RAVENNE sur la mer supérieure, qui forme aujourd'hui le golfe Adriatique, l'autre stationnée sur la mer inférieure ou Méditerranée, auprès du cap MISÈNE, l'un des plus rapprochés de

la Sicile. Mais cette précaution était surtout indispensable aux extrémités de l'empire, soit en Europe, soit en Asie, où souvent une brusque irruption des nations voisines allumait tout à coup des guerres sanglantes.

Ce fut ainsi que Tibère, ayant appris inopinément que les frontières asiatiques étaient menacées par les Parthes, ce peuple guerrier qui, du temps des premiers triumvirs, avait vaincu et égorgé l'avare Crassus, ordonna aussitôt à Germanicus de partir pour les repousser: ce prince se mit donc en route pour l'Asie avec sa femme et ses enfants qui l'accompagnaient ordinairement dans ses voyages; mais il ne se doutait guère du sort qui lui était préparé dans cette nouvelle mission.

Celui qui gouvernait alors les provinces romaines dans cette partie du monde était un méchant homme nommé Pison, qui avait reçu de Tibère l'ordre secret de faire périr Germanicus aussitôt qu'il le pourrait sans danger. Ce Pison était parfaitement secondé dans cet odieux emploi par sa femme Plancine, presque aussi méchante que lui, et qui de plus haïssait mortellement Agrippine, je ne sais pour quelle raison.

Germanicus était à peine arrivé en Asie, et il avait déjà puni les Parthes de leur révolte, lorsque ce grand homme tomba dangereusement malade; des symptômes effrayants firent penser qu'il avait été empoisonné, et les soup-

çons se portèrent sur l'odieux Pison, qui fut obligé de prendre la fuite pour se dérober à la fureur du peuple et des soldats.

Cependant Germanicus reconnut bientôt qu'il allait mourir: quelque irrité qu'il dût être contre Pison, qu'il soupçonnait avec juste raison d'avoir attenté à sa vie, il supplia Agrippine de ne point chercher à venger sa mort, et peu de jours après il expira au milieu de son armée inconsolable.

Je ne saurais vous dire, mes enfants, quelle fut la douleur qui se répandit dans tout l'empire à la nouvelle inattendue de la mort de ce grand capitaine, bien plus aimable encore par sa douceur et par son humanité, qu'illustre par son courage à la guerre. Les habitants de la ville d'Antioche, où il mourut, témoignèrent leurs regrets par tous les moyens imaginables. Les uns se coupèrent les cheveux et la barbe qu'ils portaient ordinairement longue, les autres jetèrent dans la rue leurs dieux domestiques, qu'ils avaient inutilement priés pendant la maladie du prince (ces dieux domestiques étaient de petites statues, que chacun conservait dans sa maison où l'on croyait qu'ils protégeaient la famille). Les peuples ennemis eux-mêmes honorèrent sa mémoire en s'abstenant pendant plusieurs jours de combattre le Romains comme dans une calamité universelle.

Les funerailles de cet homme illustre se célebrèrent à Antioche avec une solennité remar-

quable; son corps fut brûlé sur un bûcher, selon la coutume d'alors, et ses cendres, recueillies avec soin, furent renfermées dans une urne dont Agrippine voulut être dépositaire.

Peu de temps après cet événement, on vit cette princesse débarquer tristement sur le rivage d'Italie, portant dans ses bras l'urne précieuse qui renfermait les cendres de Germanicus; suivie de ses six enfants, tous en bas âge, et d'une foule de ses amis, elle allait à Rome demander vengeance à Tibère de la mort de celui qu'il avait nommé son fils.

Lorsque l'auguste veuve parut devant l'empereur, celui-ci feignit d'abord de partager sa douleur et celle du peuple romain, et se garda de laisser éclater la joie secrète qu'il en ressentait; il ordonna même que l'on rendît de grands honneurs à Agrippine dans toutes les villes que traversait le funèbre cortége qu'elle menait avec elle.

De son côté Pison était revenu à Rome avec Plancine, et tous deux espéraient recevoir un accueil favorable, et peut-être des récompenses de Tibère, qu'ils n'avaient que trop bien servi; mais il n'en fut point ainsi, et ces méchants furent frappés d'épouvante, lorsqu'Agrippine les accusa devant le sénat, tandis que l'empereur, silencieux et glacé, ne leur donnait aucun signe de bienveillance ni de compassion.

Pison comprit alors qu'il était perdu, mais plutôt que de déclarer qu'il n'avait agi que par

l'ordre secret de Tibère, il sortit du sénat, où il avait vainement essayé de se défendre, et se retira dans sa maison avec tous les témoignages du plus grand désespoir : le lendemain matin, on le trouva mort et percé d'une épée qui était restée auprès de lui, sans que l'on pût savoir s'il s'était tué lui-même, ou s'il avait été égorgé par des mains étrangères. Sa femme Plancine fut sauvée par la protection de Livie, mère de Tibère, dont elle était la parente; mais beaucoup de Romains furent persuadés que Pison avait péri par ordre de l'empereur, dans la crainte qu'il ne déclarât pour sa défense quel était le principal auteur de la mort de Germanicus.

SÉJAN.

Depuis l'an 19 jusqu'à l'an 37 de l'ère chrétienne.

Pendant que les légions gardaient les provinces éloignées de l'empire, il y avait à Rome une troupe nombreuse chargée de veiller à la sûreté de l'empereur et de la ville; cette troupe se nommait la Garde Prétorienne, et les soldats qui en faisaient partie portaient le nom de Prétoriens : leur chef avait le titre de Préfet du Prétoire; parce qu'il était chargé de la garde du tribunal où les magistrats rendaient la justice au peuple.

Du temps de Tibère, le préfet du prétoire

avait nom Séjan: c'était un homme ambitieux, flatteur envers les grands, mais insolent envers les petits, et pour qui tous les moyens étaient bons, pourvu qu'il parvînt à la primière place. Tantôt il caressait l'empereur et flattait toutes ses passions; tantôt il excitait par de faux rapports son mécontentement contre les plus sages Romains, et même contre les princes de sa famille, dans lesquels il cherchait à lui faire voir autant d'ennemis; mais tout cela n'avait d'autre but que de rester seul auprès du maître, et peut-être de se faire adopter pour son successeur; car Tibère était déjà avancé en âge, et pouvait ne pas vivre longtemps.

Drusus, fils de l'empereur, n'était guère aimé dans Rome: c'était un prince emporté et brutal, qui un jour s'étant mis en colère contre Séjan, s'oublia jusqu'à lui donner publiquement un soufflet; Séjan n'était pas homme à pardonner cette injure, et il ne tarda pas à s'en venger d'une manière terrible.

Dans se temps-là il y avait à Rome plusieurs femmes scélérates qui étaient parvenues à composer des poisons d'autant plus dangereux, qu'ils faisaient périr lentement ceux à qui l'on en avait fait prendre. Leur secret était connu de l'infâme Séjan, qui ne manqua pas d'en faire usage; il corrompit à prix d'or quelques esclaves du prince, et Drusus ayant paru atteint d'une maladie de langueur, mourut quelque temps après sans que l'on soupçonnât qu'il avait été

empoisonné. Ce ne fut que bien des années plus tard que l'on apprit ce crime, par quelqu'un des perfides domestiques dont Séjan avait fait ses complices.

Tibère, dont vous connaissez déjà l'âme froide et insensible, n'éprouva que peu de regrets de la mort de son fils, quoiqu'il n'y ait certainement pas une peine plus cruelle pour un père que de survivre à ses enfants; mais cet homme-là n'avait rien d'humain, et dès ce moment il ne parut plus s'occuper que des fils de Germanicus, qu'il avait fait élever soigneusement dans son propre palais; il n'en fallut pas davantage pour que Séjan tournât tout son effroyable génie vers la perte de ces jeunes princes.

Pour y parvenir, il ne cessait de représenter à l'empereur qu'Agrippine leur mère était sa plus mortelle ennemie, et qu'elle les avait accoutumés à le haïr; en même temps il prévenait cette princesse, par des avis secrets, qu'elle eût à se méfier de Tibère qui avait résolu d'envelopper dans une ruine commune toute la postérité de Germanicus.

C'était par de semblables moyens, mes petits amis, que le détestable Séjan excitait les défiances de l'empereur contre tous ceux qui l'entouraient, au lieu de lui inspirer des sentiments plus doux par la vue de cette jeune et intéressante famille : c'est que Séjan, en isolant son maître, espérait s'emparer seul de toute sa confiance, et préparer ainsi sa propre élé-

vation à l'empire. Tibère méritait peut-être ce sort par sa fourberie ; mais, tout adroit qu'il était, il n'en fut pas moins le jouet d'un monstre non moins dangereux que lui-même.

L'un des premiers soins de Séjan en parvenant au pouvoir, fut d'envoyer Agrippine en exil, dans l'île de Terracine, l'une des plus stériles de la Méditerranée, où privée des aliments les plus nécessaires à la vie, la veuve de Germanicus ne tarda pas à mourir de faim et de misère. Ses deux fils aînés, qui étaient déjà grand, furent séparés d'elle et périrent bientôt après, encore par la perfidie de Séjan: et le petit Caïus, que vous connaissez déjà sous le nom de Caligula, eut seul la permission. à cause de sa jeunesse, de demeurer à Rome avec ses sœurs, dont la plus célèbre portait, comme sa mère, le nom d'Agrippine.

Tel fut le sort de la famille de Germanicus qui avait été tant pleuré des Romains, et dont la race fut un triste exemple de leur ingratitude et de la défiance de Tibère.

Il ne restait plus à Séjan, pour devenir maître absolu de l'empire, que d'éloigner Tibère de Rome ou de mettre fin à ses jours; mais, quoiqu'il fût chef des Prétoriens, qui lui étaient entièrement dévoués il n'osa pourtant point en venir à cette dernière extrémité, et se contenta d'engager le vieil empereur à se retirer dans une île agréable nommée Caprée, d'où il pouvait aisément transmettre ses ordres au sénat.

Cette retraite de Tibère dans l'île de Caprée, dont il fit un lieu de délices, est très-remarquable, en ce qu'il ne rentra jamais à Rome tant qu'il vécut, quoiqu'il continuât à gouverner l'empire jusqu'à ses derniers moments.

Alors Séjan se crut au comble de la puissance: une foule de courtisans l'entoura de toutes parts; on lui éleva des statues dans le Forum, et il y eut même des Romains assez lâches pour brûler de l'encens devant des images de ce misérable comme s'il eût été un dieu.

Tout à coup Tibère, avverti secrètement par sa mère Livie, découvrit les projets ambitieux de son ministre: aussi habile que Séjan dans l'art de la perfidie, il le combla de nouveaux honneurs, et lui en fit espérer de plus grands encore; mais en même temps il envoya au sénat l'ordre secret de le faire périr: ainsi, lorsque Séjan croyait n'avoir plus qu'un pas à faire pour monter à l'empire, un seul mot de son maître allait le renverser sans retour.

Dans cette situation périlleuse, cet orgueilleux, quoique prévenu par des avis secrets, se rendit au sénat avec son audace accoutumée; mais à peine était-il entré dans cette assemblée, qu'il fut saisi par des soldats, et traîné sur l'heure même au supplice ; en le voyant ainsi marcher à la mort, la populace, que sa seule présence faisait trembler un instant auparavant, le couvrit de boue et de huées, et lorsqu'on lui eut tranché la tête, les débris de

son corps, abandonnés a la multitude, furent ignominieusement précipités dans le Tibre.

Autant l'élévation de Séjan avait été prodigieuse, autant sa chute fut épouvantable. Tibère, toujours cruel à l'excès, même dans sa justice, enveloppa la famille entière du coupable dans son châtiment: ses fils et sa fille, encore enfants, furent étranglés par le bourreau, et toute sa race s'éteignit avec lui.

Cependant Tibère, débarrassé de ce dangereux conseiller, n'en devint pas pour cela plus affable ni moins terrible: il fit des lois qui punissaient de la mort ou de l'exil un mot, un geste, une pensée même contre l'empereur : on appela cela le crime de **LÈSE-MAJESTÉ** et il suffisait le plus souvent du rapport d'un esclave ou de quelque autre personne encore plus méprisable, pour causer la perte des plus honnêtes citoyens.

On donna le nom de **DÉLATEURS** à ceux qui faisaient métier de dénoncer à l'empereur les criminels de lèse-majesté, et ces délateurs se trouvèrent bientôt en grand nombre, parce qu'il était d'usage de leur abandonner une partie des biens des leurs victimes : aussi deux personnes ne se parlaient-elles plus qu'en tremblant, de peur qu'un délateur n'allât les accuser d'avoir dit du mal de l'empereur.

D'abord on s'était flatté que Séjan était le seul auteur de tous les malheurs qui signalaient le règne de Tibère ; mais on s'aperçut

bientôt que l'empereur n'était pas moins cruel que son ministre.

Les plus illustres Romains furent les victimes de sa barbarie : de sa maison de Caprée, il envoyait au sénat l'ordre de les faire mourir, et les lâches sénateurs s'empressaient d'obéir. Son plus grand plaisir était d'assister au supplice de ces malheureux que souvent il faisait précipiter dans la mer du haut des rochers de Caprée, ayant soin de placer le long du rivage des soldats, qui repoussaient avec de longues perches ceux de ces infortunés qui tentaient de se sauver à la nage.

Une pauvre dame nommée Vitia fut mise à mort pour avoir pleuré son fils, que Tibère avait fait périr injustement ; comme si la douleur d'une mère eût été un crime contre l'empereur.

De nobles personnages se tuèrent eux-mêmes pour échapper aux supplices : on raconte qu'un Romain, nommé Carnutius, qu'il destinait à la mort, s'étant percé de son épée dans sa prison. Tibère en parut inconsolable, et s'écria que Carnutius lui avait échappé.

Il n'y eut bientôt plus dans Rome une seule famille qui n'eût été atteinte par la cruauté de ce monstre, et tout le monde faisait des vœux pour être délivré d'un pareil fléau, mais personne n'osait les exprimer tout haut, de peur d'être entendu de quelque délateur.

Enfin ce prince cruel tomba malade ; mais

c'était encore un crime de parler de sa maladie, tant il redoutait de mourir, lui qui avait fait mourir tant d'innocents. Quoiqu'il fût parvenu à une vieillesse fort avancée, et que le mal qu'il éprouvait diminuât ses forces de jour en jour, il affectait encore de se montrer en public de temps à autre, afin que l'on ne soupçonnât pas que sa fin pouvait être prochaine.

Dès lors tous les yeux se tournèrent vers le jeune Caïus Caligula, dernier fils de Germanicus, et chacun, en mémoire de son père, désira qu'il régnât sur l'empire.

Un matin, le bruit se répandit que Tibère était pres d'expirer, et le peuple laissa éclater des transports de joie; Caligula lui-même, cédant aux instances de ses amis, se montra à la foule entouré d'un cortége nombreux, lorsque tout à coup on vint lui apprendre que l'empereur avait repris connaissance. A cette nouvelle chacun prit la fuite, et le jeune prince, resté seul, n'attendit plus que la mort.

Alors, un officier nommé Macron, qui, après Séjan, était devenu préfet du prétoire, entra dans la chambre du veillard mourant, et aussi cruel qu'audacieux, entassa sur le malade des matelas et des oreillers, sous lesquels il fut promptement étouffé.

La mort de ce mauvais prince combla les vœux du peuple romain, et il ne se trouva pas dans tout l'empire un seul homme qui regrettât Tibère.

Je dois vous faire observer ici, mes petits amis, que ce fut quatre ans avant la mort de Tibère que Jésus-Christ fut crucifié à Jérusalem, ainsi que vous l'avez probablement lu dans *l'Histoire du Nouveau Testament;* cet événement qui passa presque inaperçu à cette époque, est cependant le plus remarquable des faits de l'Histoire, puisqu'il devint l'origine du christianisme, cette divine religion, qui, en quelques siècles, changea totalement la face du globe.

CAIUS CALIGULA.

Depuis l'an 39 jusqu'à l'an 41 de l'ère chrétienne.

Après avoir écouté l'histoire de Tibère, on pourrait croire sans doute qu'il n'y eut jamais un prince plus cruel, ni même un plus mechant homme; mais vous ne penserez plus de même, mes enfants, lorsque je vous aurai raconté le règne de Caligula, son successeur, qui ne ressemblait en rien à l'illustre Germanicus, dont il était le fils.

Les commencements de Caligula ne firent point présager d'abord ce qu'il deviendrait un jour; au milieu de la joie du peuple, qui ne pouvait se lasser de voir sur le trône le fils d'un père tant regretté, le nouvel empereur fit plusieurs actions, qui lui concilièrent l'affection de la multitude et du sénat.

L'un de ses premiers soins fut d'abolir le prétendu crime de lèse-majesté, que Tibère avait supposé tant de fois pour trouver des victimes; il rendit la liberté à tous ceux que ce prince cruel avait entassés dans les prisons, sous les plus légers prétextes et feignit de brûler publiquement tous les actes d'accusation que les délateurs avaient fabriqués contre ces malheureux; mais, en effet, il garda secrètement plusieurs pièces de cette nature, pour s'en servir plus tard, si l'occasion s'en présentait.

C'est que Caligula ne se montrait pas alors tel qu'il était réellement, et cette humanité qu'il étalait à dessein, n'avait d'autre but que de tromper les Romains.

Comme il savait que rien ne pouvait donner de lui une meilleure opinion que son respect pour la mémoire de ses parents, il se rendit en personne dans l'île de Terracine, où étaient restées les cendres d'Agrippine, et fit recueillir celles de son frère aîné, mort aussi dans l'exil; il renferma ces cendres dans des urnes précieuses, et les rapporta lui-même à Rome, où elles furent déposées dans le tombeau d'Auguste.

Cependant, au milieu de ces actions louables, on remarquait déjà dans le jeune empereur des manières extravagantes, et des goûts qui n'avaient rien de convenable au rang où il se trouvait placé.

De toute la famille de Germanicus il restait encore, avec Caligula, trois jeunes princesses, nommées AGRIPPINE, DRUSILLE et JULIE, pour lesquelles ce prince affectait une tendresse qui dégénéra bientôt en folie : il fit frapper des médailles où l'image de ces trois princesses était représentée, ordonna que les Romains fissent des prières publiques pour leur bonheur, et obligea un grand nombre de sénateurs à jurer que rien ne leur était plus cher que les sœurs de l'empereur.

De plus, la princesse Drusille, qu'il préférait encore aux deux autres, étant morte de maladie, il lui consacra un temple, des autels, et des sacrificateurs, parmi lesquels il aimait à se mêler.

En même temps il manifestait pour les spectacles de gladiateurs et les combats d'animaux une passion si exagérée, qu'il semblait résolu d'en faire la principale occupation de sa vie.

Pour rendre ces jeux plus solennels à de certains jours de fête, il faisait sabler de poudre d'or le cirque où se donnaient ces spectacles, et contraignait des sénateurs eux-mêmes à conduire des chars dans la carrière, comme si ces graves personnages eussent été faits pour servir de cocher. On raconte qu'en une journée il fit, dans un seul combat d'animaux, égorger plus de cinq cent ours, et un nombre considérable de bêtes amenées d'Afrique.

Ces fêtes se terminaient ordinairement par

des repas splendides, auxquels il invitait la plupart des assistants: son plus grand plaisir alors était d'exciter ses convives à une gloutonnerie vorace, et rien n'était plus déplorable que de voir des hommes se livrer à ce vice honteux, pour plaire à cet empereur; car dans tous les temps la gourmandise n'a appartenu qu'aux gens stupides et grossiers.

Cependant, mes enfants, jusqu'alors Caligula n'avait été que le plus extravagant des hommes; mais on le vit bientôt devenir le plus féroce des tyrans.

Un jour il tomba dangereusement malade, et certainement sa mort en ce moment eût été un grand bonheur pour le genre humain, mais il ne mourut pas; et plusieurs flatteurs firent, pendant sa maladie, des vœux téméraires qu'ils ne pensaient guère sans doute à réaliser.

L'un de ces insensés, nommé Potitius, voua sa vie en échange de celle du maître, c'est-à-dire s'engagea par serment, si Caligula en réchappait, à soffrir lui-même en sacrifice pour remercier les dieux d'un si rare bienfait.

En effet, l'empereur guérit; et au grand étonnement de tout le monde, en apprenant le vœu de Potitius, il ordonna que ce misérable flatteur serait immolé, pour accomplir le serment qu'il avait fait.

Alors on couronna ce malheureux de verdure et de bandelettes, ainsi que cela se pratiquait pour les animaux destinés aux sacrifices;

une troupe d'enfants le promena dans les rues de Rome, et ensuite le précipita du haut de la roche Tarpéïenne, afin disait Caligula, joignant ainsi l'ironie à la cruauté, que ce fidèle ne se rendît point coupable d'un parjure.

Ce fut là un des premiers crimes de ce monstre, qui laissa bientôt derrière lui les exemples de Tibère.

Deux petits-fils de ce prince, qu'il avait destinés à l'empire par son testament, avaient survécu à leur aïeul: l'aîné de ces enfants était déjà grand, et annonçait de très-bonnes qualités. Caligula en ayant été informé, envoya auprès de lui des officiers qui obligèrent ce jeune homme à se tuer lui-même avec un épée, dont ils lui apprirent à faire usage, afin qu'il ne fût pas dit que leurs mains eussent versé le sang impérial; l'autre enfant périt empoisonné peu de temps après son frère, et depuis ce moment l'existence de Caligula ne fut plus qu'une suite de débauches, de folies et de cruautés.

Après avoir bâti un temple à sa sœur Drusille, il voulut aussi qu'on lui en érigeât un à lui-même; il se fit élever une statue d'or, prétendit représenter Jupiter, et inventa des machines avec lesquelles il imitait le bruit du tonnerre, et la lueur rapide des éclairs. Quelquefois même il osa paraître en public avec une barbe d'or et revêtu du costume de l'un de ces faux dieux que les anciens adoraient.

Il ne faut pourtant pas croire qu'il eût le

moindre courage, lui qui représentait ainsi des dieux et des héros ; bien loin de là, jamais personne ne fut plus heureux que lui, et dès qu'il entendait gronder le tonnerre, il devenait pâle et tremblant, et se couvrait le visage ; on dit même qu'un jour, pendant un violent orage, on le trouva caché sous son lit.

Je suis sûr que vous-mêmes, mes petits amis, qui n'êtes encore que des enfants, vous avez peine à concevoir une pareille lâcheté de la part d'un prince qui devait donner l'exemple à tant de millions d'hommes.

Une autre folie de Caligula fut sa passion extravagante pour son cheval, auquel il exigea qu'on rendît des honneurs qui passent toute croyance.

Il fit construire pour ce cheval une écurie de marbre, avec une auge d'ivoire ; il ordonna qu'il fût couvert d'une housse de pourpre et portât au cou un collier de perles. De plus il établit des gardes autour de cette écurie, afin qu'aucun bruit ne troublât le sommeil de ce précieux animal; il lui avait même donné des domestiques qui étaient chargés de servir les personnages de distiction qui venaient lui rendre visite.

Ce ne fut pas tout encore : un jour il invita ce cheval à sa table, où il lui fit servir de l'orge dorée, qui ne lui convint probablement pas autant que son repas ordinaire, et lui fit verser du vin dans une coupe d'or où il but après

lui. On dit même que s'il eût vécu, son intention était d'élever cet animal à la dignité de consul, sans doute afin de témoigner son mépris pour les hommes, qui souffraient tant d'extravagances.

Cependant, comme il lui fallait des sommes d'argent considérables pour subvenir à ces folles prodigalités, Caligula résolut de rétablir l'action de lèse-majesté, qu'il avait abolie au commencement de son règne, comme je vous l'ai dit, afin de pouvoir confisquer à son profit les biens de ceux qu'il ferait périr : ses désordres et son avarice causèrent ainsi la mort d'une infinité d'honnêtes citoyens, dont les richesses lui servaient à acheter des gladiateurs, ou à se faire adorer comme un dieu.

Enfin un jour il s'avisa de trouver que les supplices n'étaient pas assez expéditifs, et il calcula que son règne n'avait encore été marqué par aucune de ces grandes calamités qui plongent les nations dans le deuil, disant que dans le temps d'Auguste on avait vu la sanglante défaite de Varus : et sous l'empire de Tibère, la chute de l'amphithéâtre de Fidène qui avait, fait périr à la fois cinquante mille personnes. « Ah ! s'écria-t-il avec un rire forcené, je voudrais que le peuple romain n'eût qu'une tête qui pût être abattue d'un seul coup. »

Alors il imagina d'acheter tout le blé de l'empire, et de l'enfermer dans ses greniers particuliers, refusant de le vendre au peuple, à

quelque prix que ce fût, afin que la famine se répandît dans les provinces et dépeuplât le monde. Heureusement il n'eut pas le temps d'accomplir ses affreux desseins, et nous allons voir comment il fut puni de tant de crimes.

Déjà à diverses reprises on avait découvert des conspirations contre la vie de Caïus, et je n'ai pas besoin de vous dire par quels terribles supplices il tira vengeance de ses ennemis. Ses deux sœurs Agrippine et Julie, qu'il soupçonnait de lui être contraires, n'avaient point été épargnées; chassées de son palais, dépouillées de leurs bijoux et de leurs riches vêtements, il les avait reléguées dans les Gaules, d'où elles ne renvinrent pas tant qu'il vécut. Macron lui-même, ce préfet du prétoire qui lui avait sauvé la vie en étouffant Tibère, fut contraint de se donner la mort pour se soustraire à sa rage.

Enfin un Romain, nommé Chéréa, qui était aussi l'un des officiers des gardes prétoriennes, résolut, avec plusieurs autres personnages, de mettre fin à la vie d'un tel monstre. Pour y parvenir il choisit le moment où Caligula, suivant sa coutume, offrait des fêtes magnifiques au peuple de Rome; et les conjurés l'ayant entouré comme pour lui faire honneur, dans une galerie qui conduisait au théâtre, le percèrent de trente coups de poignard, qui mirent enfin un terme à son exécrable existence.

Ainsi périt, à l'âge de vingt-neuf ans, cet indigne fils de Germanicus, après avoir régné qua-

tre années, pendant lesquelles il fut certainement l'un des plus cruels fléaux qui aient pesé sur le genre humain.

Sa femme, et sa fille encore enfant, furent égorgées le même jour par ordre de Chéréa, qui confondit ainsi dans sa vengeance les innocents avec le coupable.

CLAUDE I.er

Depuis l'an 41 jusqu'à l'an 47 de l'ère chrétienne.

Le peuple était réuni dans l'amphithéâtre, où l'on n'attendait plus que l'empereur pour commencer les jeux, lorsque le bruit se répandit tout à coup que Caligula venait d'être assiné. A cette nouvelle inattendue, un violent tumulte éclata dans cette immense assemblée, qui se sépara en désordre, tandis que les soldats de la garde prétorienne couraient de tous côtés pour saisir les meurtiers et venger leur maître.

Un de ces soldats appelé Gratus, étant monté dans une des salles les plus élevées du palais des Césars, trouva derrière une porte un pauvre homme tout tremblant, qui s'y était caché. Ce vieillard se nommait Claude; c'était l'oncle paternel de Caligula; dont l'esprit faible et timide était connu de tout l'empire. Gratus, pour plaisanter peut-être, le salua empereur; mais

d'autres prétoriens, étant survenus, répétèrent le même cri, et emmenèrent Claude dans leur camp, où le sénat fut forcé de le reconnaître pour maître, parce que les troupes déclarèrent qu'elles voulaient un empereur.

Ce premier exemple d'un souverain proclamé par les soldats est fort remarquable, mes petits amis, parce que, peu de temps après, de semblables révolutions devinrent très-fréquentes dans l'empire, et doivent être comptées parmi les principales causes de sa ruine.

Claude ne ressemblait en aucune façon à son illustre frère Germanicus; il n'etait pas né méchant, mais son caractère était si timide, que, dès sa plus tendre enfance, on le crut dépourvu de toute intelligence; sa mère elle-même disait hautement qu'elle ne connaissait rien de plus stupide que son fils Claude; et le pauvre enfant, ainsi reputé de ses parents, devint encore plus craintif et plus sauvage. Quoiqu'il n'eût certainement pas des manières agréables dans sa jeunesse il ne manquait pas d'un certain bon sens, dont il fit un usage utile, puisqu'il réussit à apprendre le grec et les belles-lettres latines, que l'on enseignait alors à Rome aux jeunes gens de qualité.

J'ai recontré quelquefois des enfants timides et sauvages qui, ainsi que le prince dont je vous parle, étaient les jouets de leurs camarades et l'objet du dédain de tous ceux qui les entouraient; leurs maîtres mêmes ne paraissaient

point s'y intéresser, parce qu'ils pensaient que de pareils écoliers ne leur feraient point honneur. Beaucoup de ces enfants, si mal jugés, sont devenus par la suite des hommes d'un véritable mérite, tandis qu'au contraire la plupart de ceux qui se moquaient d'eux sont restés bavards et ignorants. Ne raillez donc jamais, si vous m'en croyez, mes petits amis, les enfants de votre âge qui vous paraîtront les moins vifs et les moins intelligents; et rappelez-vous que leur timidité, au lieu d'être un signe de stupidité, peut aussi venir d'une modestie qui ne mérite que des éloges.

En effet, Claude n'eût pas été un mauvais empereur, s'il n'eût pas eu le malheur de se laisser tromper par sa femme Messaline, princesse passionnée et terrible, et par quelques misérables domestiques, dans lesquels il avait placé toute sa confiance.

Depuis longtemps c'était l'usage à Rome, que les affranchis, c'est-à-dire les esclaves qui avaient recouvré leur liberté, ainsi que je crois vous l'avoir expliqué dans la primière partie de cette historie, restassent dans la maison de leurs maîtres pour y surveiller les autres esclaves, et prendre les intérêts de leur patron. La plupart du temps cette espèce de gens conservaient toute la bassesse de leur premier état, et ils ne se servaient de la confiance qu'on leur accordait que pour faire le mal.

Claude avait autour de lui plusieurs de ses

affranchis, dont **Narcisse** et **Pallas** étaient les principaux: c'étaient les plus méchants de tous les hommes, et comme ils s'entendaient avec Messaline, il n'y eut pas de crime atroce dont ces misérables ne se rendissent coupables.

Cependant les commencements du règne de Claude firent la joie des soldats et du peuple romain, qui oublia promptement les fureurs de son prédécesseur : après avoir distribué des sommes énormes aux prétoriens qui l'avaient élevé au trône, et flatté le peuple par la magnificence qu'il déploya dans les fêtes qu'il donna à cette occasion, il rappela les filles de Germanicus, ses nièces, que Caligula avait reléguées dans les Gaules; il rendit la liberté à tous ceux que ce tyran avait plongés dans les cachots, abolit de nouveau les accusations de lèse-majesté, et pour effacer jusqu'au souvenir de Caïus, fit fondre les monnaies de cuivre qui avaient été frappées à l'effigie de ce prince cruel: enfin, quoiqu'il n'eut point d'habileté pour la guerre, qui exige une âme forte et des qualités généreuses, il étendit la domination de l'empire sur une grande partie de la Bretagne, cette île fameuse, autrefois abordée par Jules-César, et dont les sauvages et belliqueux habitants continuaient à disputer avec acharnement la possession aux légions romaines.

On regrette pourtant que Claude ait fait punir Chéréa et les autres meurtriers de Caligula; cet officier était un courageux citoyen, qui a-

vait délivré sa patrie d'un véritable fléau en tuant ce méchant prince : mais Claude ne pouvait voir en face un homme couvert du sang d'un empereur son neveu, et le vaillant Chéréa fut mis à mort.

Malheureusement Messaline et les affranchis de Claude ne s'en tinrent pas à cette exécution, qui du moins paraissait légitime ; tous ceux qui avaient le malheur de déplaire à cette orgueilleuse princesse ou à ces misérables, étaient persécutés sous le plus léger prétexte : Julie, l'une des nièces de l'empereur, à peine de retour à Rome, fut exilée de nouveau par eux, et bientôt après secrètement égorgée. Dès lors il ne resta plus de toute la famille de Germanicus que la seule Agrippine, dout j'aurai bientôt à vous parler longuement, et qui était alors la femme d'un Romain nommé Passienus.

Vers ce temps-là des légions romaines se révoltèrent dans les Gaules contre l'empereur sous la conduite d'un sénateur nommé Camille, et peu s'en fallut que le faible Claude ne songeât à céder le trône à son ennemi sans combattre ; mais cette sédition ne dura que cinq jours : Camille fut tué par ses propres soldats, et Claude reprit courage dès que le danger fut passé. Je ne vous aurais même point parlé de cet événement, s'il n'avait donné lieu à un trait célèbre qu'il est bon que vous appreniez.

Parmi les officiers qui avaient suivi le parti de Camille, se trouvait un Romain nommé Pétus,

dont la femme, appelée Arria, était l'une des plus vertueuses dames de son temps.

Après la mort de Camille, tous ceux qui s'étaient attachés à sa fortune tombèrent entre les mains des soldats de l'empereur, et furent conduits à Rome pour y être jugés. Pétus partagea le sort de ses compagnons ; il fut chargé de fers, et embarqué sur un vaisseau, où, malgré ses prières et ses armes, l'on ne voulut pas permettre à Arria de monter avec lui, pour le servir et le consoler. Mais cette courageuse femme, pour ne point abandonner son mari, loua une barque de pêcheur, et suivit ainsi cet infortuné à travers les dangers d'une navigation longue et périlleuse.

Jusqu'alors l'espoir de le sauver avait soutenu la résignation de cette femme courageuse mais lorsqu'elle apprit que, par ordre de l'empereur, Pétus allait être mis à mort, elle résolut de ne point lui survivre; elle encouragea son époux à devancer le supplice, et lui en donna l'exemple en se perçant le sein d'un coup mortel; puis, comme elle voyait qu'il hésitait encore, retirant aussitôt le poignard de sa blessure, « Pétus, lui dit-elle avec calme, cela ne fait point de mal ; » le malheureux l'imita, et tous deux périrent ainsi par une mort volontaire.

Ce courage féroce d'Arria a fait le sujet de plusieurs belles statues, que vous avez peut-être vues dans quelques jardins publics, où cette dame est figurée au moment où elle pré-

sente à Pétus le poignard dont elle vient de se frapper.

Chez les anciens, mes enfants, cette sauvage vertu qui les portait à se donner la mort pour échapper aux grandes infortunes, était fort admirée, et vous en avez déjà vu dans cette histoire plusieurs exemples remarquables: c'est que ces peuples n'étaient point éclairés comme nous par une religion qui, d'accord avec la saine raison, ne permet jamais à un homme de quitter la vie lorsqu'elle lui est à charge.

AGRIPPINE.

Depuis l'an 47 jusqu'à l'an 54 de l'ère chrétienne.

Tandis que Claude faisait ainsi punir sévèrement tous ceux qui avaient pris part à la révolte de Camille, Messaline et ses affranchis cherchaient tous les moyens possibles pour amasser des trésors aux dépens du peuple. Un jour, ils imaginèrent de réaliser le projet de Caligula, en vendant, au poids de l'or, aux Romains, le blé et les autres aliments les plus nécessaires à la vie; de sorte que peu de personnes pouvaient atteindre aux prix exorbitants qu'ils y mirent. En quelques jours la famine devint horrible, et fit mourir une multitude de gens. Claude, qui n'était point dans le secret de sa méchante femme, fut obligé, pour faire

cesser ce fléau, de fixer lui-même le prix des aliments du peuple.

En même temps Messaline se livrait à des débauches si honteuses, que depuis ce temps son nom est devenu une injure pour les créatures même les plus méprisables: quoiqu'elle ne craignît pas l'empereur, qu'elle connaissait faible et indolent, elle avait soin cependant qu'il ignorât toutes les bassesses qu'elle commettait chaque jour; mais pendant un voyage que ce prince fit en Italie, elle poussa l'extravagance jusqu'à prendre un autre mari, en présence de tout le peuple de Rome, où elle était restée. Ce dernier scandale devint la cause de sa mort, car l'affranchi Narcisse, qui jusqu'alors lui avait été entièrement dévoué, résolut de mettre un terme à ses honteux déportements, dans la crainte que cette misérable femme, qui ne connaissait plus aucun frein, ne se défît de lui lorsqu'elle ne le jugerait plus nécessaire à son service.

En effet, Narcisse ne tarda pas à accomplir le dessein qu'il avait conçu, et à peine Claude fut-il de retour qu'il lui raconta secrètement tout ce que l'impératrice avait fait pendant son absence; puis lorsqu'il vit que ce prince, facile à irriter, comme le sont ordinairement les caractères faibles, s'abandonnait à la plus violente colère, il l'excita à ne point différer sa vengeance. L'empereur hors de lui même, ordonna que la coupable fût mise à mort sur-

le-champ, sans vouloir la revoir ni l'entendre quoiqu'il l'eût beaucoup aimée autrefois, et qu'elle fût la mère de Britannicus et Octavie, aimables enfants dont la destinée devait être bien affreuse.

Le cruel Narcisse ne perdit pas un instant pour que cet ordre[1], arraché à la colère, fût exécuté avant que Claude eût le temps de s'en répentir, et l'altière Messaline expia, par une mort violente, les malheurs qu'elle avait causés.

L'empereur était à table lorsqu'on vint lui apprendre que Messaline avait cessé d'exister; cette nouvelle ne parut pas faire la moindre impression sur cette âme sèche et égoïste: et le lendemain, le stupide monarque, oubliant déjà sa colère de la veille, demanda à haute voix pourquoi l'impératrice ne venait pas prendre place à ses côtés, comme elle en avait l'habitude. Aucun des assistants n'osa répondre à une pareille question, et l'empereur ne se souvint bientôt plus de Messaline ni de sa vengeance.

Cependant Narcisse, qui connaissait l'indolence de l'empereur, s'était persuadé qu'après la mort de Messaline, il deviendrait le seul maître de l'empire, et gouvernerait l'État selon son caprice; mais il est bien rare que les méchants réussissent complètement dans leurs projets, quelque habiles qu'ils soient, et Narcisse s'aperçut bientôt qu'il n'avait pas tout prévu.

Agrippine, cette nièce de Claude dont je vous

ai déjà parlé, était une femme ambitieuse et terrible, qui ressemblait bien moins à son père Germanicus qu'à son frère Caligula. Elle avait été mariée deux fois, d'abord avec un Romain nommé **Domitius Ahénobarbus**, dont elle avait un fils qui fut depuis l'empereur Néron; et ensuite avec le riche Passiénus, dont l'avarice était telle qu'il lassait souvent sa femme manquer de nourriture et de vêtements.

Un jour Passiénus tomba dangereusement malade, et mourut au bout de quelques heures: le bruit se répandit qu'il avait été empoisonné, et les soupçons se portèrent sur sa femme Agrippine, qui depuis longtemps ne cessait de se plaindre des privations qu'il lui imposait. Nous verrons plus tard que cette princesse, en effet, n'était pas incapable de commettre un pareil crime.

Le fils d'Ahénobarbus et d'Agrippine portait alors le nom de Domitius, qui était celui de sa famille paternelle; tout jeune qu'il était, il annonçait dès lors des qualités et des défauts peu ordinaires dans un enfant, ce fut pour l'amour de ce jeune homme que sa mère conçut la pensée de devenir la femme de Claude, après la mort de l'odieuse Messaline.

Quoique les lois romaines de ce temps-là ne permissent pas à un oncle d'épouser sa nièce, l'empereur résolut d'élever Agrippine au trône en la prenant pour femme; en même temps à la prière de cette ambitieuse princesse, et au-

détriment de son propre fils Britannicus, il adopta le jeune Domitius, auquel il fit prendre le nom de Néron, et qu'il maria depuis à sa fille Octavie.

Dès ce moment le fils adoptif de l'empereur devint l'unique objet de toute sa tendresse; il lui donna pour précepteurs les deux hommes les plus habiles et les plus estimés de ce temps: l'un était un philosophe appelé Sénèque; l'autre, le préfet des gardes prétoriennes, qui avait nom Burrhus; ces deux personnages étaient tout dévoués à Agrippine, qui avait tiré l'un de lexil et l'autre des rangs de l'armée. Néron, gendre de l'empereur, fut comblé de tous les honneurs, tandis que le véritable héritier de l'empire, Britannicus, prince aimable et intéressant, était relégué dans les appartements du palais, d'où son père Claude ne l'appalait plus que rarement auprès de lui.

L'habile Narcisse, toujours jaloux de gouverner son maître, s'aperçut aisément que la nouvelle impératrice était bien plus à craindre que l'infâme Messaline; plusieurs fois il essaya d'ouvrir les yeux de l'empereur, qui parla de son fils Britannicus, et peut-être serait-il parvenu à détromper Claude sur les desseins d'Agrippine, si cette méchante femme lui en eût laissé le temps; mais elle se hâta de l'exiler de Rome, et cet éloignement du seul homme qui lui fût encore dévoué causa bientôt la perte du faible Claude.

Il y avait alors à Rome une célèbre empoisonneuse appelée Locuste, qui avait été autrefois condamnée à mort à cause de ses crimes, mais que l'on avait gardée jusqu'alors dans une prison, je ne sais par quel motif. Agrippine alla trouver secrètement cette misérable femme et lui promit sa grâce si elle voulait lui prêter le secours de son art funeste. En effet, peu de jours après, à la suite d'un repas où Claude, qui était fort gourmand, comme le sont le plus souvent les gens stupides, mangea avidement des champignons, ce prince tomba tout à coup dans un assoupissement profond, dont il ne sortit que pour expirer.

Telle fut la fin déplorable de cet empereur, qui, par sa faiblesse, prépara le règne du plus monstrueux des hommes, en appellant Néron dans sa famille.

LA JEUNESSE DE NÉRON.

Depuis l'an 54 jusqu'à l'an 59 de l'ère chrétienne.

Claude avait déjà cessé de vivre depuis plusieurs heures, lorsqu'Agrippine fit répandre à dessein dans Rome le bruit de la maladie de l'empereur; à cette nouvelle le sénat et le peuple coururent dans les temples comme pour prier les dieux de leur conserver un maître qu'ils méprisaient; et tandis que l'impératrice

retenait Britannicus auprès d'elle par de fausses caresses, Burrhus, conduisant Néron au camp des prétoriens, le faisait proclamer empereur par ces soldats turbulents, auxquels il promettait des trésors immenses pour prix de cette nouvelle révolte.

Par ce subterfuge les Romains apprirent en même temps la mort de Claude et l'avénement de son successeur, sur lequel personne n'avait été consulté; quelques voix dans le sénat s'élevèrent bien en faveur du jeune Britannicus mais elles furent promptement étouffées, et Néron commença paisiblement son règne.

D'abord, il faut le remarquer, mes enfants, le nouvel empereur fit entrevoir d'heureuses espérances, en prenant conseil de Sénèque et de Burrhus, que chacun, malgré l'attachement qu'on leur supposait pour Agrippine, plaçait au rang des plus honnêtes gens de Rome; d'après leur avis, il consentit même à éloigner de sa personne cette princesse, dont le caractère vindicatif et ambitieux inspirait des craintes au peuple; mais en public il continua d'affecter pour elle tous les égards qu'un fils respectueux doit à sa mère.

Bien loin de se régler sur cette femme cruelle, qui ne l'avait porté au trône que par un crime, Néron, dans les premiers instants de son règne, se montra généreux, clément et plein d'humanité. Un jour même qu'on lui présentait à signer l'arrêt de mort d'un criminel: « Je vou-

drais, s'écria-t-il, ne savoir pas écrire. » Ce mot seul, répété avec affectation par les flatteurs qui l'entouraient, suffit pour le rendre cher aux Romains, qui déjà le comparaient à Auguste, et ne se souvenaient plus des commencements de Caligula.

Néron avait en effet tout ce qu'il fallait pour être aimé du peuple : à peine âgé de dix-sept ans, il était doué de beaucoup d'esprit et de talents de dtfférents genres. Sénèque avait donné les plus grands soins à son éducation; mais tant de précieux avantages n'étaient que le masque sous lequel il cachait une âme atroce et capable de tous les crimes.

Cependant Agrippine ne pouvait se consoler de ne pas gouverner l'empire comme elle s'en était flattée; elle ne cessait de faire entendre des plaintes amères contre l'ingratitude de Néron, et plus encore contre Sénèque et Burrhus, qu'elle accusait de son malheur. Dans un jour de cérémonie où l'empereur était monté sur son trône pour recevoir des ambassadeurs étrangers, elle traversa la salle d'audience et voulut prendre place à ses côtés: mais Néron, qui s'en aperçut, se précipita audevant de sa mère, et feignant de l'accabler de caresses, il l'entraîna dans un coin retiré où il la força de s'asseoir. Agrippine sentit vivement cette ruse, qu'elle regarda comme une mortelle injure, et dans sa colère elle eut l'imprudence de nommer Britannicus, et de rappeler que l'empire aurait dû lui appartenir.

Des ennemis d'Agrippine entendirent ces paroles, et se hâtèrent de les rapporter à l'empereur, qui fit dès ce moment éclater une scélératesse dont jusqu'alors il n'avait donné aucun signe, et résolut aussitôt de se défaire du jeune Britannicus, qui devenait pour lui un sujet d'ombrage.

L'empereur manda donc devant lui l'empoisonneuse Locuste, que vous connaissez déjà, et lui ordonna de préparer un poison subtil, dont il exigea qu'elle fît l'essai en sa présence, d'abord sur un chevreau, et ensuite sur un petit cochon de lait. Ces animaux périrent à l'instant même, et Néron fut satisfait.

Dans ce temps-là c'était l'usage que les enfants des empereurs mangeassent à une petite table dans la même salle que leurs parents, et ce fut au milieu d'un repas public que Néron résolut d'exécuter ses desseins contre Britannicus.

En effet, ce jeune prince n'eut pas plutôt avalé quelques gouttes d'un breuvage empoisonné qu'on lui avait versé dans une coupe d'or, qu'il tomba à la renverse, et expira sur-le-champ dans l'effroyables convulsions.

A ce spectacle tous les assistants furent frappés de terreur; quelques-uns même eurent l'imprudence de s'enfuir; Agrippine, qui soupçonna le crime, devint pâle et tremblante; quant à Néron, dont le cœur était déjà endurci, il ne changea pas de couleur; il demeura noncha-

lamment couché, selon l'usage des anciens, qui mangeaient habituellement dans cette position, et ne témoigna pas même la plus légère émotion.

Depuis ce moment, mes petits amis, il fut aisé de prévoir ce que Néron deviendrait un jour, et Rome put s'attendre à de nouveaux malheurs. Il récompensa magnifiquement l'infâme Locuste, en lui donnant des terres considérables, et l'engagea à communiquer ses affreux secrets à d'autres personnes qui pussent le servir au besoin.

En même temps il feignait de regretter son frère, le pleurait devant tout le peuple, et se plaignait qu'on ne lui eût pas fait des funérailles assez somptueuses, quoique ce fût par son ordre que le corps du malheureux enfant eût été brûlé pendant la nuit.

Après un tel début, Agrippine se douta bien qu'elle avait tout à redouter d'un pareil monstre; mais elle n'eut pas encore la prudence de se contenir, et continua de se plaindre hautement de Néron, auquel des flatteurs allaient chaque jour reporter les paroles de sa mère. Au lieu de la foule de courtisans qui la suivaient autrefois, elle se vit bientôt abandonnée de tous ceux qui l'avaient suivie jusqu'alors, et son palais désert ne fut plus visité que par la triste Octavie, dont elle avait fait le malheur en lui donnant Néron pour époux.

Enfin l'empereur, qui venait de se souiller

d'un fratricide, conçut l'affreuse pensée d'un crime plus grand encore: beauconp de personnes ne veulent pas croire à ce que je vais vous raconter, mais il n'est que trop vrai que ce monstre imagina de faire périr sa mère!... Je suis sûr qu'un tel attentat vous fait à tous dresser les cheveux sur la tête, et cependant Néron en fut capable.

Je dois vous dire, à la verité que tout cruel qu'il était, cet empereur n'eût peut-être pas osé commettre un pareil crime, s'il n'y eût été poussé par une exécrable femme nommée Poppée, qui détestait Agrippine, parce que cette princesse s'opposait à ce que Néron renvoyât Octavie pour la faire impératrice.

Quoi qu'il en soit, le monstre n'hésitait plus que sur les moyens, et déjà il avait pensé à recourir de nouveau à Locuste; mais cela ne pouvait se faire sans danger, et d'ailleurs on assurait que depuis la mort de Britannicus, Agrippine, frappée de terreur, ne cessait de prendre des contre-poison. Un misérable affranchi, appelé Anicétus, lui fournit une autre idée, qu'il embrassa avec toute l'ardeur de son âme scélérate.

Par son ordre, on prépara en secret une galère magnifique, et aussitôt que tout fut disposé, Néron invita Agrippine à venir le visiter dans une maison de campagne où il se trouvait alors, et qui était située sur le bord de la mer: là, il reçut sa mère avec mille cares-

ses, qui la comblèrent de joie, lui accorda toutes les grâces qu'elle demanda, et lui proposa la fatale galère pour s'en retourner dans son palais, qui n'était séparé de la côte que par un petit bras de mer. Agrippine, trompée par ces fausses démonstrations de tendresse, accepta cette offre avec plaisir; mais dès que le vaisseau se trouva à quelque distance du rivage, il s'ouvrit tout à coup, et la princesse fut submergée avec tous ceux qui l'accompagnaient.

La plupart de ces malheureux se noyèrent, mais Agrippine, qui était forte et courageuse, gagna le rivage à l'aide d'un débris du navire, et au moment où elle allait aborder, elle vit tuer devant elle par les soldats d'Anicétus, une pauvre femme qui, dans l'espoir d'être sauvée, s'était écriée qu'elle etait la mère de l'empereur.

Réduite au désespoir, cette infortunée eut grand peine à atteindre un autre endroit du rivage, où des pêcheurs la recueillirent, et la ramenèrent dans son palais. Personne ne douta que ce naufrage n'eût été préparé par Néron, car jamais la mer n'avait été plus belle que cette nuit-là où il ne s'était pas élevé un souffle de vent.

Néron était à table avec une troupe de débauchés comme lui, lorsqu'on vint lui apprendre que sa mère avait échappé aux flots. Le parricide fut consterné et se crut perdu sans ressource; à tout moment il lui semblait en-

tendre des soldats qui venaient le tuer par ordre d'Agrippine, qu'il connaissait trop bien pour ne pas la craindre. Mais bientôt reprenant toute son audace, il se tourna vers Anicétus et lui ordonna d'achever ce qu'il avait commencé.

En effet, ce misérable, suivi d'une troupe de soldats, s'étant rendu precipitamment au palais de l'impératrice, pénétra dans son appartement, où elle était seule avec une de ses femmes, en proie à la plus vive inquiétude, et la frappa d'abord d'un coup de bâton sur la tête; mais cette malheureuse princesse lui ayant présenté son sein en s'écriant: « C'est ce sein qu'il faut frapper, puisqu'il a porté Néron, » elle tomba percée de plusieurs coups d'épée.

Néron, qui avait ordonné de sang froid le plus grand des crimes, fut cependant frappé de terreur en apprenant qu'il était accompli; il demeura toute la nuit dans un profond silence, ne pouvant rester ni couché ni levé, et croyant à tout moment qu'un châtiment subit allait le frapper, tant il était épouvanté lui-même du forfait qu'il venait de commettre.

La terreur dont il était frappé ne se dissipa qu'à la pointe du jour, lorsqu'il apprit que le peuple et le sénat se rendaient en foule dans les temples pour remercier les dieux de ce que l'empereur avait échappé à un prétendu péril; car la plupart des Romains de ce temps étaient tellement avilis qu'ils ne rougissaient pas d'ap-

plaudir leur maître couvert d'un parricide, c'est-à-dire du plus affreux de tous les attentats.

Peut-être ne plaindrez-vous pas beaucoup Agrippine, qui avait préparé sa propre perte en empoisonnant Claude pour placer Néron sur le trône, mais vous aurez une idée de l'affection que cette princesse portait à ce fils ingrat, lorsque vous saurez que, dans l'enfance de Domitius, Agrippine ayant consulté un prétendu devin sur le sort qui lui était reservé, cet homme lui avait répondu que cet enfant règnerait, mais qu'il tuerait sa mère. « Eh bien! s'écriat-elle, qu'il me tue, pourvu qu'il règne. »

La fille de Claude, Octavie, ne survécut pas long-temps à Agrippine; elle périt peu de mois après victime comme elle, des fureurs de Néron, encore excitées, par Poppée, et cette odieuse femme crut avoir atteint le suprême bonheur parce qu'elle devint impératrice.

L'INCENDIE DE ROME

Depuis l'an 59 jusqu'à l'an 64 de l'ère chrétienne.

A présent que je vous ai montré Néron devenu le plus criminel de tous les hommes, vous ne serez pas surpris lorsque vous le verrez marcher entièrement sur les traces de Caligula auquel il ressemblait d'ailleurs sous plus d'un rapport, et dont il surpassa encore l'extra-

vagance, par son goût effréné pour les spectacles et les jeux de l'amphithéâtre.

Dès sa jeunesse la plus tendre, Neron avait la passion des chevaux : au moyen de petits charriots d'ivoire qu'il faisait mouvoir sur une table, il s'étudiait, pendant des journées entières dans son appartement, à tous les exercices du cirque, et prétendait bientôt devenir le plus habile cocher de son temps, malgré les remontrances de ses précepteurs, qui ne cessaient de lui représenter qu'il ne convenait nullement à un empereur de se donner en spectacle.

Une autre passion non moins vive chez Néron était celle de la musique et des instruments ; et quoiqu'il eût naturellement la voix sourde et monotone, il se flattait de joindre au mérite d'un cocher habile celui d'un excellent chanteur.

D'abord, cédant aux avis de Burrhus et de Sénèque, il n'admit qu'un petit nombre de personnes à ses courses de chars et à ses concerts: mais bientôt, encouragé par les applaudissements des flatteurs qui l'entouraient, il sut éloigner de lui ces deux censeurs incommodes et parut sur le théâtre à la vue de tout le peuple de Rome, étonné de reconnaître son empereur là où il ne voyait ordinairement que des mimes et des gladiateurs.

Je vous ai raconté, je crois, dans l'histoire de Tibère, quel était le goût des Romains pour

les pantomimes; Néron, passionné pour toutes sortes de spectacles, appela plusieurs de ces comédiens dans Rome, leur prodigua mille encouragements, et voulut même prendre des leçons du plus habile d'entre eux, pour apprendre leur art, jusqu'alors réservé à des esclaves ou à des hommes du peuple.

Je dois vous dire à ce propos, mes petits amis, que le goût immodéré de cet empereur pour les jeux du théâtre, qui étaient alors parvenus à un haut degré de perfectionnement, acheva de corrompre les mœurs autrefois si sévères des anciens Romains. Néron, en montant sur la scène, entraîna avec lui une foule de personnages distingués, qui, à son exemple, ne rougirent plus de combattre dans l'arène, ou de chanter en public: des dames même illustres suivirent ce dangereux exemple, contre l'usage ancien, qui ne permettait pas aux femmes de paraître sur le théâtre, et où l'on faisait présenter leurs rôles par des hommes masqués. Le peuple, auquel on distribuait du blé et de l'argent pour qu'il assistât à ces jeux, perdit l'habitude du travail, contracta le goût de l'oisiveté, et se contenta bientôt de pain, pourvu qu'on lui donnât des spectacles.

A cette époque, il parut au ciel une comète, les Romains, qui regardaient encore l'apparition de ces astres comme le présage d'un grand événement, ne doutèrent pas qu'il n'annonçât un changement d'empereur; ce qui n'eut lieu

pourtant que bien des années après; mais Néron fit punir d'une manière terrible tous ceux qui interprétèrent ainsi ce prétendu prodige, sous prétexte qu'ils avaient commis un crime de lèse majesté, puisqu'ils avaient souhaité sa mort.

Depuis ce moment, Néron devint le plus redoutable des tyrans; il persécuta un grand nombre de gens de bien, obligeant les uns à quitter leur famille et leur patrie, et les autres à se donner la mort, pour échapper à sa colère; il alla même plus loin, car, lorsqu'il en voulait à quelqu'un, il lui envoyait par un de ses officiers l'ordre de mourir; alors ce malheureux n'avait rien de mieux à faire que d'obéir, sans quoi les envoyés de Néron l'auraient égorgé. Le plus souvent ceux qu'il avait ainsi condamnés se faisaient ouvrir les veines des bras et des pieds, et, se plongeant dans un bain d'eau tiède, expiraient lentement par l'epuissement de tout leur sang.

Bientôt Néron ne mit plus de bornes à ses cruautés et à ses extravagances. Sans cesse entouré des hommes les plus débauchés de la ville, et ne sachant plus comment se divertir, il imagina de passer les nuits, sous un déguisement, à dépouiller les passants, et à commettre toutes sortes de crimes; plus d'une fois à la vérité il lui arriva d'être rudement frappé dans ces jeux abominables. On raconte que, dans l'une de ces courses nocturnes, un sénateur qu'il avait assailli, l'ayant légèrement

blessé sans le connaître, apprit avec effroi le lendemain matin que le voleur qu'il avait maltraité n'était autre que l'empereur lui-même, et vint se jeter à ses pieds en le suppliant de lui pardonner cette faute involontaire: « Quoi! tu as frappé Néron, s'écria le tyran, et tu vis encore! » et l'infortuné sénateur fut contraint de se donner la mort.

De pareils excès répandirent la terreur dans Rome, où, aux approches de la nuit, personne n'osait, plus traverser les rues, de peur d'y rencontrer Néron et sa bande.

Enfin un sinistre événement vint mettre le comble à la désolation des Romains, et à la haine qu'ils portaient à l'empereur. Un terrible incendie éclata en même temps dans plusieurs quartiers de la ville, comme si le feu y eût été mis à dessein. Pendant que des tourbillons de flamme et de fumée s'élevaient de toutes parts, Néron fit défendre d'arrêter le fléau, et des scélérats apostés dans la ville empêchèrent que l'on apportât des secours.

Pour lui, revêtu d'un habit de théâtre, il monta sur la plate-forme de son palais, d'où il découvrait toute cette grande cité en flammes, et se mit à chanter sur sa lyre l'incendie de Troie, cet événement fameux dont parle *l'Histoire Grecque* et qu'Homère a célébré dans ses poèmes, ainsi que vous vous en souvenez saus doute.

Cette insensibilité de Néron, qui semblait

insulter à un si grand désastre, excita plus que jamais l'indignation des Romains, et dès ce moment on put prévoir que ce monstre couronné ne tarderait pas à expier les crimes qu'il avait commis ou autorisés.

LES PREMIERS MARTYRS.

Depuis l'an 64 jusqu'à l'an 68 de l'ère chrétienne.

Dans ce temps-là, mes enfants, la religion chrétienne, que les apôtres de Jésus-Christ avaient commencé à prêcher en Judée, était parvenue jusqu'à Rome, où saint Pierre et saint Paul, par leurs prédications, avaient beaucoup multiplié le nombre des chrétiens. Or, je dois vous dire que les Romains qui avaient embrassé cette croyance se distinguaient de tous les autres par leur bonne conduite, et surtout par l'éloignement qu'ils manifestaient pour ces fêtes désordonnées et ces parties de débauche que Néron avait accréditées. Malheureusement cette réserve les avait rendus odieux au peuple, et des délateurs les accusèrent d'être les auteurs du terrible incendie dont la capitale venait d'être le théâtre; il n'en fallut pas davantage pour que Néron, qui était le vrai coupable, ordonnât la mort de tous les chrétiens; et le plus méchant des empereurs devint aussi le premier persécuteur de l'Église naissante.

Je ne saurais vous dire ici, mes enfants, à quels épouvantables supplices ces généreux chrétiens furent livrés par son ordre: les uns, convertis de peaux de bêtes, furent dévorés par des chiens; les autres, revetûs de tuniques de poix et de soufre, furent brûlés en manière de flambeaux pour éclairer pendant la nuit. Plusieurs furent crucifiés par les bourreaux, d'autres, lapidés par la populace. Tant d'horreurs, n'est-il pas vrai, mes bons amis, surpassent toute croyance, et pourtant de faibles femmes, des vieillards, de jeunes filles, des enfants même, allaient au-devant de la torture, impatients de mourir pour leur foi nouvelle, en déclarant hautement qu'ils étaient chrétiens. On donne à ceux qui souffrirent ces épouvantables supplices le nom de MARTYRS ou de confesseurs, parce qu'ils confessaient dans les tourments la religion de Jésus-Christ.

Ces horribles exécutions avaient lieu dans les jardins même de Néron pendant qu'il donnait au peuple le spectacle d'une course de chariots, ou que, mêlé parmi la foule, en habit de cocher, il paraissait monté sur le siége d'un char dont il conduisait lui-même les chevaux.

A cette époque il s'occupait de faire rebâtir la ville de Rome, qui avait été presque entièrement détruite par l'incendie; il agrandissait sa propre demeure, à laquelle on donnait le nom de PALAIS D'OR, parce que l'or y brillait de toutes parts au millieu des plus magnifi-

ques ornements de nacre et de pierreries. Les murs de plusieurs salles intérieures étaient tapissés de feuilles d'ivoire représentant des tableaux mobiles; aux plafonds étaient suspendues des guirlandes de fleurs, et de tous côtés brûlaient les parfums les plus délicieux.

En même temps il n'épargnait rien pour que Rome fût relevée plus magnifique que jamais: il distribuait au peuple des matériaux et de l'argent pour achever ce grand ouvrage, et lorsqu'il fut terminé ce qui n'eut lieu qu'aprés plusieurs années, il ordonna des fêtes pour célébrer cet événement, car son goût pour les spectacles ne le quittait jamais.

Après les jeux, Néron voulut faire lui-même au peuple des distributions de tout ce qu'il est possible de donner: c'etaient des oiseaux rares, des étoffes précieuses, du blé, de l'or, des pierreries, des tableaux, des esclaves, des chevaux, des mulets, des animaux de toute espèce, et enfin jusqu'à des vaisseaux, des maisons et des terres.

Or, la plupart de ces choses ne pouvant être transportées, il jetait à la foule de petites boules sur lesquelles était écrit le lot que chacun devait recevoir pour sa part. En un mot, on ne vit jamais une paraille prodigalité ni une semblable extravagance; car il donnait sans distinction et au premier venu, à tel point que des jouers de flûte et des gladiateurs reçurent les biens de plusieurs riches sénateurs qu'il avait dépouillés.

Il n'y eut pas jusqu'à son singe, qu'il aimait au moins autant que Caligula affectionnait son cheval, à qui Néron n'assignât des maisons de ville et de campagne. Quant à lui, rien n'égalait sa ridicule magnificence ; jamais il ne portait deux fois le même habit, et lorsqu'il se livrait au plaisir de la pêche, les mailles de son filet étaient de fils d'or.

Tant de folies jointes à tant de cruautés devenaient chaque jour plus insupportables; et un grand nombre de Romains résolurent enfin de mettre un terme à la vie d'un pareil monstre. Une foule de personnes de tous les états entrèrent dans cette conspiration, depuis les simples soldats jusqu'aux sénateurs, et pourtant jamais secret n'eût été mieux gardé, tant Néron était détesté, si une dame romaine, nommée Epicharis, n'eût eu le malheur de le révéler à un officier qui se hâta d'en prévenir l'empereur. Cet homme, qui avait promis de faire partie des conjurés, trahit le secret qu'on lui avait confié, et aussitôt Néron fit saisir à la fois tous les principaux coupables.

Epicharis fut une des premieres amenées par les gardes de l'empereur ; et comme elle refusait de répondre à aucune question, on la soumit à d'effroyables tourments pour la contraindre à parler, mais cette courageuse femme craignant que la douleur ne lui arrachât malgré elle quelques paroles imprudentes, s'étrangla avec sa ceinture, dans le moment où les bour-

reaux se reposaient. Ce trait rappelle tout à fait celui de l'intrépide Lionne, que vous avez sans doute lu dans l'Histoire grecque.

Néron, comme vous savez, n'avait pas besoin de prétexte pour être cruel, mais cette fois sa barbarie ne connut plus de bornes; il fit périr dans les supplices tous ceux dont les noms étaient échappés à quelques malheureux, vaincus par les tortures, et ceux même que par grâce il ne livra point aux bourreaux, reçurent de sa part l'ordre de se donner la mort.

Son ancien précepteur, Sénèque, fut du nombre de ces derniers; cet homme, qui, peu de temps auparavant, avait cru désarmer Néron en lui offrant ses richesses, fut réduit par son élève à se faire ouvrir les quatre veines. Pauline, femme de ce philosophe, qui était belle et vertueuse, ne voulant pas survivre à son mari, s'était elle-même condamnée au même supplice, lorsque Néron l'ayant appris, lui ordonna de vivre, et fit bander ses blessures. Cette dame fut ainsi malgré elle rappelée à la vie; mais tant qu'elle vécut son visage conserva une pâleur touchante, qui était la preuve ineffaçable de son malheur et de son dévouement.

Je n'en finirais pas, mes petits amis, si je voulais vous nommer tous ceux que Néron fit périr à cette occasion; après cela, comme s'il eût accompli une action honorable, il remercia publiquement les dieux de l'avoir préservé d'un si grand péril et fit distribuer aux soldats

des sommes énormes pour se les rendre favorables.

Sa propre femme, Poppée, la même qui l'avait excité au meurtre de sa mère Agrippine et de l'impératrice Octavie, fut elle-même, peu de temps après victime de sa brutalité ; il la tua d'un coup de pied dans le ventre; et ensuite, comme pour témoigner ses regrets, il lui fit faire des funérailles magnifiques, et ordonna qu'on lui érigeât un temple.

Cependant le monde entier souffrait avec tant d'indignation une si effroyable tyrannie, que l'auteur de tous ces crimes ne pouvait régner plus longtemps.

Il y avait alors en Espagne un général romain, appelé Galba, qui avait servi fidèlement les derniers empereurs; et qui, en maintenant la discipline parmi les troupes, gouvernait encore pour Néron une partie de cette belle contrée. Galba était déjà avancé en âge, et son unique ambition était de se faire oublier de Néron, à qui le mérite portait toujors ombrage.

Mais un chef gaulois, nommé Vindex, ayant résolu avec son armée de renverser l'empereur, envoya offrir à Galba de le mettre sur le trône. Galba, qui était sage et vertueux, hésita d'abord à se mettre à la tête de cette révolte, mais enfin il céda aux prières des amis, et quoique Vindex eût péri dans une bataille, il se décida à marcher contre Néron.

Dès que la nouvelle de la rébellion de Galba

fut connue dans Rome, le peuple en témoigna hautement une joie si vive que personne ne douta que le méchant empereur ne fût perdu sans ressource. Néron soupait joyeusement dans son palais avec une troupe de mauvais sujets comme lui, lorsqu'on lui apprit le danger qui le menaçait : incapable de modérer ses emportements, il entra aussitôt dans une fureur incroyable, renversa avec violence la table qui était devant lui, et brisa en mille morceaux deux vases de cristal du plus grand prix, puis il perdit entièrement connaissance. Bientôt revenant à lui, il se frappa la tête contre les murs, en déchirant ses vêtements : ce qui prouve que les hommes les plus cruels sont en même temps les plus lâches. Mais rien ne fut comparable à son désespoir lorsqu'il fut informé que les prétoriens s'étaient révoltés, et que le sénat l'ayant déclaré ennemi public, avait proclamé Galba empereur des Romains.

Tremblant et égaré par la terreur, Néron quitte son palais dans l'obscurité de la nuit, n'emportant qu'une petite boîte d'or qui contenait un poison subtil, qu'il avait autrefois demandé à Locuste. Ne sachant plus que devenir, il court lui-même de porte en porte implorer ses anciens amis, dont aucun ne lui répond. Alors il ordonne qu'on aille chercher un gladiateur pour le tuer, mais personne encore ne veut lui rendre ce dernier service.

Enfin l'un de ses affranchis, nommé Phaon,

voulut bien le conduire dans une petite maison de campagne qui lui appartenait, et où Néron voulut être introduit par une brèche pratiquée exprès dans le mur, afin qu'on ne le vît pas entrer par la porte.

Il n'y avait pas longtemps qu'il y était arrivé faisant mille extravagances, et demandant d'un ton lamentable qu'on lui préparât un tombeau, lorsque les soldats qui étaient à sa poursuite, par ordre du sénat, arrivèrent de ce côté; et Néron entendit de loin les pas de leurs chevaux. Alors il se détermina avec désespoir à mourir, lui que le supplice de tant d'infortunés avait trouvé sans pitié; et après s'être écrié à plusieurs reprises: « N'est-il pas malheureux qu'un si bon musicien périsse! » il se décida enfin à se percer la gorge d'un coup de poignard, mais avec tant de mollesse, que sans l'aide de son affranchi il n'aurait pas eu la force de l'enfoncer.

Les cavaliers qui le poursuivaient arrivèrent lorsqu'il respirait encore, mais il rendit l'âme peu d'instants après.

Telle fut la fin du plus féroce et du plus méprisable de tous les hommes, dont je n'ai pas pu encore vous raconter tous les crimes, tant le récit même en est affreux.

Néron n'avait que trente-trois ans lorsqu'il perdit la vie, et son règne exécrable avait duré seize années. Il fut le dernier empereur de la famille d'Auguste, dont il était l'arrière-petit-neveu par sa mère Agrippine fille de Germanicus.

GALBA ET OTHON.

Depuis l'an 68 jusqu'à l'an 69 de l'ère chrétienne.

C'était sans doute un grand bonheur que d'être délivré d'un monstre tel que Néron; mais l'empire n'était pas au terme de ses malheurs, et vous allez voir ce qui arriva après la mort de ce méchant prince.

Le juste châtiment de Néron causa une allégresse générale ; le peuple fit éclater des transports de joie, et les soldats prétoriens, à qui le sénat avait promis beaucoup d'argent pour abandonner leur maître, attendirent avec impatience le nouvel empereur, dans l'espoir de recevoir leur récompense dès qu'il serait arrivé.

Galba était encore dans les Gaules lorsqu'il apprit que le sénat et le peuple l'avaient proclamé empereur ; il marcha à l'instant sur Rome, aussi vite que ses infirmités et son grand âge le lui permirent, et prit en arrivant le titre de César, qui était devenu celui du maître de l'empire.

Né dans une condition obscure, ce prince, lorsqu'il n'était que général, s'était fait aimer dans tous les pays où il avait commandé, par sa justice et l'exacte discipline qu'il faisait observer à son armée ; mais dès qu'il fut monté sur le trône, il se montra avide et cruel : s'il

n'eût fait que punir les complices de Néron, et livrer aux bourreaux l'empoisonneuse Locuste, qui vivait encore à cette époque, Rome entière eût applaudi à sa juste sévérité; mais il ne se borna point à frapper ces misérables, et poursuivit avec la dernière rigueur tous ceux qui, à tort ou à raison, avaient eu part aux prodigalités de ce prince extravagant. C'était par de semblables moyens qu'il se flattait de recouvrer les grosses sommes d'argent que Néron avait dissipées, et s'en faire lui-même un immense trésor.

Cependant il ne songeait pas encore à donner aux soldats la récompense qu'on leur avait promise, et ces hommes turbulents ne cachaient déjà plus leur mécontentement: ils se moquaient hautement d'un maître vieux et infirme, qui n'avait même plus de cheveux sur la tête, car Galba était entièrement chauve et atteint de la goutte. Le peuple regrettait amèrement les spectacles que lui donnait si souvent Néron, et quoique le vieil empereur eût adopté pour son héritier un jeune homme aimable appelé Pison, il fut aisé de prévoir que son règne ne serait pas de longue durée.

Dans ce temps-là, mes petits amis, il y avait encore à Rome un des anciens courtisans de Néron, que celui-ci avait exilé dans un instant de mauvaise humeur; il se nommait Othon, et avait été le compagnon de l'odieux empereur, lorsqu'il s'amusait à dévaliser les passants dans

les rues de Rome. Cet Othon, comme vous voyez, n'était pas un personnage très-recommandable; mais il lui avait pris envie de devenir empereur à son tour, et il aurait voulu que le vieux Galba l'adoptât et le fît César à la place de Pison.

Lorsque cet homme vit qu'il ne pouvait espérer de parvenir à l'empire par une adoption, il gagna un certain nombre de mécontents, et résolut de se faire proclamer par eux et de reverser Galba de son trône.

En effet, s'étant rendu sur la place publique, il ameuta une vingtaine de prétoriens qui se mirent à crier qu'ils voulaient Othon pour empereur; d'autres soldats qui les entendirent se joignirent à eux, et bientôt tout le camp des gardes se présenta en tumulte dans la ville, où ils proclamèrent Othon au milieu de la foule.

Galba, qui avait du courage, n'hésita point à sortir de son palais pour rappeler les mutins à l'obéissance; mais à peine fut-il arrivé sur le Forum, que la litière dans laquelle il se faisait porter, fut renversée par les rebelles, et un soldat lui ayant coupé la tête, la plaça au bout d'une lance, et la promena ainsi dans les rues de la ville, avec celle du jeune Pison, qui fut tué dans le même moment par la populace.

Ainsi périt Galba, à l'âge de soixante-treize ans, après un règne de huit mois seulement, qui fut certainement le temps le plus malheureux de sa vie. C'était finir tristement une existence honorable, et il eût bien mieux fait de

ne jamais songer à l'empire, qui lui devint si funeste.

On dit que lorsqu'il vit s'avancer le soldat qui le frappa d'un coup mortel, il se présenta à lui sans défense, en s'écriant: « Frappe, si c'est pour le salut de la république.» Ces paroles son fort belles, et viennent d'un bon citoyen.

Othon, élevé à l'empire par une sédition militaire, ne promettait pas un règne heureux; et l'on se souvenait trop à Rome de la mauvaise conduite qu'il avait tenue dans sa jeunesse, pour qu'il pût jamais s'y faire aimer.

Son premier soin fut de faire relever les statues de l'impératrice Poppée, dont il avait été autrefois l'ami, et de paraître favorable à la mémoire de Néron. Cependant il ne se montra point cruel, et empêcha par sa fermeté que la fureur des soldats ne se tournât contre un de leurs chefs qui, jusqu'au dernier moment, était demeuré fidèle à Galba.

Mais pendant qu'Othon se flattait à Rome de jouir paisiblement de l'empire, les légions de Germanie, qui ne savaient pas encore que Galba eût péri, voulurent aussi se donner un empereur, et choisirent un de leurs capitaines, nommé Vitellius, qu'elles saluèrent de ce titre.

Quelques soldats allèrent donc chercher ce général dans une maison qu'il habitait à Cologne, ville fondée autrefois sur les bords du Rhin par Agrippine, mère de Néron, sous le

nom d'Agrippina-Colonia, et l'ayant trouvé revêtu de son habit ordinaire, ils lui mirent en main une épée nue que l'on disait avoir appartenu à Jules César, et le portèrent ainsi de rue en rue, en le proclamant Auguste. Après cette cérémonie, Vitellius alla se mettre à table, car c'était là la principale affaire de sa vie, et il n'avait consenti à devenir empereur que pour mieux se livrer à ses appétits voraces.

Cependant lorsqu'il apprit que Galba était mort, et qu'Othon s'était emparé de l'empire, Vitellius se décida à envoyer une partie de son armée en Italie pour combattre ce dernier, et se rendre maître de Rome. On vit alors s'allumer une nouvelle guerre civile, ce qui n'avait point eu lieu depuis la bataille d'Actium, où, comme vous savez, Octave vainquit Antoine.

Les deux armées se rencontrèrent en Italie, à peu de distance des Alpes, dans un lieu nommé Bedriacum, où s'engagea une bataille à laquelle Othon assista en personne; mais les soldats du prétoire qui combattaient pour lui, plus accoutumés aux révoltes dans les rues de Rome qu'aux fatigues de la guerre, se dispersèrent devant leurs ennemis après une légère résistance, et abandonnèrent une victoire facile aux partisans de Vitellius.

Alors, suivant l'usage de ce temps-là, Othon résolut de ne pas survivre à sa défaite; après avoir donné ses derniers ordres avec un sang-froid que l'on ne devait pas attendre d'un hom-

me qui n'avait jamais montré de courage, il se retira dans sa tente, où il défendit qu'on le suivît. Le lendemain ses affranchis, en entrant chez lui, le trouvèrent percé d'un coup de poignard, et presque sans vie; il expira peu de temps après en leur présence, à l'âge de trente-sept ans, après un règne de trois mois seulement.

La nouvelle de la mort d'Othon, en parvenant à Vitellius, lui causa une grande joie, parce qu'il se crut désormais paisible possesseur de l'empire; les portes de Rome lui étaient ouvertes, et il se mit en marche pour aller jouir d'un pouvoir qui ne devait pas non plus être pour lui de longue durée.

LA GOURMANDISE DE VITELLIUS.

L'an 69 de l'ère chrétienne.

Vitellius n'était certainement pas un homme plus recommandable qu'Othon; la voix publique l'accusait d'avoir fait empoisonner son propre fils, pour hériter de ses bien: outre son ignoble gourmandise, vice qui met un homme au-dessous des plus viles animaux, sa cruauté était extrême, et sous prétexte d'assurer sa puissance, il condamna au dernier supplice un grand nombre de sénateurs et de personnages illustres.

On raconte qu'a son arrivée en Italie, lors-

qu'il traversa le champ de bataille de Bedriacum, où les troupes d'Othon avaient été vaincues par les siennes, et où gisaient sans sépulture plusieurs milliers de cadavres, il parcourut froidement ce lieu de désolation, puis affectant de sourire à ce triste spectacle: « L'odeur d'un ennemi mort, s'écria-t-il, est toujours agréable.»

Ce mot atroce anonçait un autre Néron, et s'il eût vécu, il n'est pas impossible qu'il ne l'eût encore surpassé par ses barbaries. Tibère, Caligula étaient des monstres perdus de vices, mais jamais encore on n'avait vu personne se livrer à une plus honteuse gloutonnerie, dont nous n'aurions pas même l'idée, si les anciens écrivains ne nous en avaient conservé l'histoire.

Chaque jour Vitellius prenait part à quatre repas recherchés et abondants; et comme son estomac n'aurait pu supporter de semblables excès de nourriture, il avait soin de se faire vomir dans l'intervalle, pour avoir le plaisir de s'abandonner de nouveau à son incroyable voracité. Dans toutes les villes où il passait, il ruinait les plus riches citoyens, par les festins somptueux qu'il se faisait servir à leurs dépens; et son habitude était d'aller déjeuner chez l'un, dîner chez l'autre, goûter chez celui-là, et souper chez un quatrième.

On rapporte que, dans un seul repas, on lui servit deux mille poissons délicats et variés, et sept mille oiseaux des plus rares et des plus

exquis; outre cela il se fit apporter, dans un plat d'argent aussi large qu'un bouclier, une multitude de cervelles de paons et de faisans, de langues d'oiseaux à plumage rouge, et enfin de laitances de poissons; ce ragoût était son mets favori, probablement parce qu'il coûtait des sommes enormes.

Ce n'est pas tout encore: il avait acquis par ses débauches de table un embonpoint excessif qui lui permettait à peine de se mouvoir, et pourtant sa voracité était si inconcevable, que lorsqu'il assistait à un sacrifice, il enlevait sur l'autel les viandes grillées, et les gâteaux sacrés que l'on y avait déposés.

Un tel glouton fut bientôt l'objet du mépris public, et sa cruauté fit promptement désirer à tout l'empire un nouveau changement de maître.

Il y avait alors un général romain, nommé Vespasien, que son affabilité autant que ses talents militaires avaient également rendu cher au peuple et à l'armée. Bien loin de ressembler au gourmand Vitellius, Vespasien ne faisait jamais usage que de la nourriture la plus simple: dans son habillement il se distinguait à peine de ses soldats, persuadé, comme il l'était, que ce n'est pas un faste ridicule qui doit faire remarquer un personnage de distinction, mais ses belles qualités et son courage: et cela doit vous rappeler, mes petits amis, ces glorieux Romains du temps de la république, qui,

après avoir commandé des armées et gagné des batailles, s'en retournaient ensuite labourer leurs champs pour pouvoir faire leur récolte l'année suivante.

Dans le temps que Vitellius jouissait si indignement de l'empire, Vespasien était occupé à faire le siége de Jérusalem, dont les habitants s'étaient révoltés contre la domination romaine; et ce fut devant cette place qu'il apprit presqu'en même temps le meurtre de Galba, la mort d'Othon, et enfin l'avénement de Vitellius, qui était généralement méprisé du peuple et des soldats.

Vespasien n'avait jamais pensé jusqu'alors à se faire empereur, mais les légions qu'il commandait lui étaient si affectionnées, qu'il ne put résister aux prières de son armée, et consentit enfin à ce qu'elle le proclamât; car tous les Romains étaient indignés d'être gouvernés tantôt par un débauché comme Othon, et tantôt par un glouton comme Vitellius.

En effet, peu de temps après, Vespasien prit le titre d'empereur dans la ville d'Alexandrie, autrefois fondée en Égypte par Alexandre-le-Grand; et se mettant aussitôt en marche vers l'Italie, pour chasser Vitellius de Rome, le bruit de son approche ne fut pas plus tôt parvenu dans cette contrée, qu'une partie de l'armée de ce prince infâme se déclara contre lui, et reconnut sans hésiter le nouvel empereur.

Il s'éleva donc encore une fois une guerre

civile, qui coûta la vie à une foule de Romains; et comme les légions de Vitellius se composaient d'un grand nombre d'étrangers, qu'il avait amenés avec lui de Germanie, ces barbares détruisirent plusieurs villes d'Italie, et causèrent des maux incalculables.

Cependant les périls, qui le menaçaient n'avaient pu tirer Vitellius de son indolence habituelle; et tandis que les armées de Vespasien s'approchaient de Rome, il ne s'occupait encore que de régals et de festins. Lorsqu'il apprit pourtant qu'un de ses généraux, nommé Primus, s'était déclaré pour son adversaire, et se trouvait déjà aux portes de la ville, il parut sortir, non sans regret, de sa honteuse apathie, et feignit de se préparer au combat.

Alors, cet homme lâche et vicieux, ne sachant plus où trouver des soldats, arma pour sa cause la plus vile populace de Rome: il annonça publiquement qu'il allait enfin se rendre au camp; mais parmi le peuple assemblé pour l'écouter, quelques-uns remarquèrent que, tandis qu'il parlait, une nuée de corbeaux obscurcit tout à coup le ciel audessus de sa tête, ce qui fut jugé d'un mauvais augure pour son entreprise; car vous savez que chez les anciens on tirait des présages de tout ce qui se présentait.

A la vérité, Vitellius n'était guère en état de rassurer ses partisans: à chaque nouvelle qu'il recevait de la marche de ses ennemis, on le voyait pâlir et devenir tremblant, et il ne pa-

raissait oublier le danger qui le menaçait qu'en se mettant à table, où il s'enivrait.

Vous allez être surpris, sans doute, mes petits amis, qu'un prince aussi lâche ait pu trouver des défenseurs, et pourtant il y eut dans Rome même plusieurs combats meurtriers, dont l'un causa l'incendie du Capitole, cette antique citadelle que les oies sacrées avaient sauvée des Gaulois, du temps de Manlius Capitolinus. Ce monument fut entièrement consumé par les flammes, et ce fut seulement à l'approche de Primus, dont l'armée avait pénétré dans la ville que Vitellius comprit enfin qu'il était perdu sans ressource.

Dans cette situation désespérée, cet homme stupide, qui pouvait à peine se mouvoir, abandonné de tous ceux qui jusqu'alors lui étaient demeurés fidèles, se traîna comme il put dans les salles de son palais, appelant à haute voix quelqu'un qui le secourût; mais il ne trouva pas un seul esclave qui lui répondît, et ne voyant pas d'autre moyen de se dérober à ses ennemis, il se glissa dans la petite loge d'un portier, d'autres disent dans la niche d'un chien de basse-cour, où il ne put entrer qu'à grand'peine, tant il était gros.

Mais à peine était-il blotti dans ce reduit, que les soldats qui le cherchaient le découvrirent, et l'ayant tiré de sa cachette, malgré ses prières lui lièrent les mains derrière le dos, lui passèrent une corde autour du cou, et a-

près l'avoir dépouillé de ses vêtements; le conduisirent à travers la place publique en le forçant, avec une épée placée sous le menton, à tenir la tête haute, afin que tout le monde pût jouir de sa confusion.

Après cela ils le traînèrent aux Gémonies, qui étaient le lieu où l'on exposait les criminels, et là ils le percèrent d'une multitude de coups d'épée, qui mirent son corps en lambeaux; ensuite ils lui coupèrent la tête, et la promenèrent dans toute la ville au bout d'une lance. Ses restes mutilés avaient d'abord été jetés dans le Tibre, mais ils furent rendus ensuite aux prières de sa veuve, qui leur donna la sepulture.

Je dois vous faire remarquer, mes enfants, que Vitellius, dans son infortune, ne montra pas un seul instant de courage, tant il est vrai qu'aucune qualité estimable ne peut exister dans une âme véritablement basse et corrompue.

VESPASIEN.

Depuis l'an 70 jusqu'à l'an 79 de l'ère chrétienne.

Nous arrivons enfin à l'histoire d'un prince qui ne fut pas le fléau du genre humain, comme la plupart de ceux qui l'avaient précédé; celui-ci ne montra ni la froide cruauté de Tibère, ni l'extravagance de Caligula, ni l'atroce

folie de Néron; et ce fut à lui que les Romains durent les premières années de tranquillité dont ils eussent joui depuis plusieurs règnes.

Vous n'avez point oublié sans doute, mes enfants, que Vespasien était occupé a faire le siége de Jérusalem, lorsqu'il consentit à accepter l'empire, que son armée lui offrait; ce n'était pourtant point à lui qu'était réservé l'honneur de prendre cette ville, mais à Titus, son fils aîné, qui accomplit ce grand ouvrage dans la première année du règne de son père.

Ce mémorable événement, qui avait été prédit par les anciens prophètes, comme la juste punition de la mort de Jésus-Christ, causa la dispersion du peuple israélite sur toute la surface du globe; et l'immense population de cette ville, qui s'élevait à plus de onze cent mille hommes, femmes et enfants, devint la souche de cette nation juive qui est aujourd'hui répandue dans presque toutes les contrées de la terre.

L'un des premiers soins de Vespasien en montant sur le trône, fût de faire rebâtir le Capitole, qui, ainsi que je vous l'ai dit avait été incendié dans les combats qui décidèrent la ruine de Vitellius; il ordonna que le nouveau temple fût entièrement semblable à l'ancien, et fit célébrer par des fêtes magnifiques le rétablissement de l'un des plus précieux monuments de la vieille Rome.

Ce respect pour les anciens usages et pour

la religion des premiers Romains fit concevoir une heureuse idée de son règne ; et lorsque le nouvel empereur vint d'Égypte en Italie, depuis le rivage où il avait débarqué jusqu'à Rome, tous les chemins qu'il parcourut furent bordés d'une foule innombrable de peuple, qui faisait retentir l'air de mille acclamations. Le jour de son entrée dans cette capitale, toute la population accourut sur son passage, et l'on n'entendit de tous côtés que les vœux de cette foule immense; qui demandait au ciel la conservation des jours de son empereur.

Cependant je dois vous dire qu'au milieu de cette allégresse générale, on remarquait un jeune homme dont le visage était triste et inquiet: c'était DOMITIEN, second fils de l'empereur, que vous connaîtrez plus tard, mais qui annonçait déjà un caractère farouche et intraitable.

Ce prince était bien différent de son frère Titus, que tout le monde aimait à cause de son affabilité et de ses autres bonnes qualités: et tandis que Domitien se rendait odieux dans Rome par ses vices et ses violences, Titus ne cessait de supplier son père de lui pardonner ses fautes, dans l'espoir qu'il se corrigerait un jour, et reconnaîtrait ses erreurs. Ainsi, dès ce moment, Titus se montrait bon frère et bon fils, et vous ne serez pas surpris lorsque vous le verrez plus tard devenir un des plus illustrès et surtout un des meilleurs empereurs de

Rome, parce que celui qui remplit bien les premiers devoirs de la nature, ne manque jamais à aucun de ceux qu'il est chargé d'accomplir.

Pendant que le Capitole se relevait par l'ordre de Vespasien, ce grand homme ne songeait qu'à effacer les traces des malheurs que tant de mauvais princes et de guerres civiles avaient laissées dans l'empire ; sa sagesse et sa modération rétablissaient la tranquillité publique sur de nouvelles bases, et pour faire perdre l'habitude des dépenses excessives qui avaient ruiné une foule de citoyens sous les règnes précèdents, il donnait lui-même aux Romains l'exemple de la simplicité dans son habillement, et de la sobriété dans ses repas.

Au lieu de chercher à faire oublier qu'il était né loin du trône, Vespasien affectait au contraire de tenir beaucoup à de vieux meubles fort modestes qu'il tenait de sa famille, et son plus grand plaisir était de se rendre dans une petite maison de campagne, que sa grand'mère lui avait laissée, et à laquelle il n'avait pas permis qu'on fît le moindre embellissement.

Il faut pourtant que vous sachiez que l'on reprochait généralement à Vespasien un défaut qui s'accorde difficilement avec une âme généreuse ; je veux parler de son avidité pour l'argent, avidité qu'il portait si loin, qu'un jour des députés d'une ville étant venus lui annon-

cer qu'ils destinaient une grosse somme à lui ériger une statue d'or : « Vous pouvez, leur dit-il en tendant la main, la placer ici à l'instant même; voici la base de la statue qui est toute prête. » En effet, il se fit apporter cette somme, dont il usa sans doute plus utilement pour la chose-publique, mais qu'on lui reprocha amèrement de s'être appropriée.

Cependant cette avidité pour l'argent ne consistait pas à ammasser beaucoup d'or pour le contempler ensuite d'un œil stupide, comme le font ordinairement les avares; car tous les trésors qu'il pouvait acquérir, il les employait aussitôt à embellir Rome par des monuments, tels qu'un magnifique amphithéâtre qui porte son nom, et dont il reste encore aujourd'hui des ruines précieuses. D'ailleurs, on ne le vit jamais, comme Caligula et Néron, faire mourir aucun Romain pour s'approprier ses dépouilles; c'était par le bon ordre et par l'économie qu'il s'efforçait d'accroître ses richesses, et son règne eût été comparable à celui d'Auguste, s'il ne se fût laissé aller quelquefois à une excessive sévérité, dont il avait sans doute contracté l'habitude dans les camps où s'était écoulée la plus grande partie de sa vie.

Je ne vous citerai de cette rigueur qu'un exemple qui est extrêmement célèbre.

Un chef gaulois, nommé Sabinus, qui avait pris les armes contre l'empereur avec plusieurs autres, au commencement de son règne, ayant

été vaincu peu de jours après, n'avait pas trouvé d'autre moyen de se soustraire au supplice qui l'attendait que de chercher un refuge dans un souterrain profond. Ce secret n'était connu que de sa femme Éponine, et de deux fidèles affranchis, qui répandirent avec affectation le bruit de la mort de leur maître, afin de faire cesser les recherches que l'on dirigeait contre lui.

Éponine, après avoir porté le deuil de son mari et pleuré publiquement sa perte, vint partager cette triste retraite, où ces déplorables victimes de la guerre civile vécurent neuf années, sans voir d'autres personnes que leurs affranchis qui leur apportaient tour-à-tour leur nourriture; cette dame mit même au monde, dans cette sombre demeure, deux petits garçons qui s'élevèrent ainsi sans avoir jamais vu la clarté du soleil.

Malheureusement la retraite de Sabinus fut découverte par des soldats, qui, ayant suivi l'un des affranchis, se saisirent de cette famille infortunée et la conduisirent devant l'empereur. Ces soldats ne faisaient qu'obéir aux ordres qu'ils avaient reçus de leur maître en arrachant ces malheureux à leur triste asile; mais ce que vous aurez peine à croire, c'est que Vespasien eut la barbarie de les faire mettre à mort, quoique, dans le premier moment, il n'eût pu retenir ses larmes en écoutant le récit des souffrances de la courageuse Éponine. Il n'épargna que les deux petits garçons, qu'un seul jour rendit ainsi orphelins.

Cette extrême sévérité de Vespasien, qui, dans d'autres occasions, avait témoigné de la douceur et de la bonté, indigna tous les Romains; et comme il tomba dangereusement malade peu de temps après, bien des personnes regardèrent cet événement comme le châtiment du supplice rigoureux d'Éponine et de Sabinus.

Lorsque Vespasien s'aperçut que sa fin approchait, le courage dont il avait fait preuve dans toutes les circonstances de sa vie, ne l'abandonna pas à ce moment suprême. Pour résister jusqu'au dernier instant à l'épuisement de ses forces, il se fit soutenir par ses domestiques, en disant qu'il convenait qu'un empereur mourût debout; et ce fut dans cette position qu'il expira entre les bras de ceux qui l'entouraient, après un règne de dix années, et à l'âge de soixante-neuf ans.

On raconte que peu de temps avant la mort de ce prince, l'apparition d'une comète avait fait présager ce grand événement; mais vous savez déjà ce qu'il faut croire de ces prétendus prodiges, dont je vous ai donné ailleurs l'explication.

Je vous prie de remarquer, mes enfants, que depuis Auguste, Vespasien fut le premier empereur qui mourut de sa mort naturelle: Tibère fut étouffé sous des oreillers; Caligula périt assassiné par Chéréa; Claude fut empoisonné par Agrippine: Néron se tua lui-même pour échapper à ses ennemis; Galba périt dans une révolte

militaire ; Othon se perça le cœur d'un poignard, et Vitellius enfin, le plus misérable de tous, fut mis en pièces par les soldats.

La fin tragique des empereurs était donc devenue une sorte de coutume, et cependant on ne voit pas pour cela que la souveraine puissance ait effrayé personne. C'est que la plupart des hommes se persuadent qu'il n'y a pas de sort plus heureux que d'être placé au-dessus de tous les autres. Vous verrez dans la suite de cette histoire le bonheur que l'empire pouvait donner.

L'ÉRUPTION DU MONT VÉSUVE.

Depuis l'an 79 jusqu'à l'an 81 de l'ère chrétienne.

Titus, que nous connaissons déjà, en succédant à son père, paraissait destiné à consoler le monde entier de tous les maux qu'il avait soufferts. Sa douceur, sa modération, son affabilité lui acquirent si promptement le cœur de tous les peuples de l'empire, qu'il mérita d'être appelé LES DÉLICES DU GENRE HUMAIN, titre certainement plus glorieux pour un prince que celui de triomphateur et de terrible que quelques autres ont ambitionné.

En effet, jamais empereur, sans en excepter même Auguste, dont les premières années avaient été si funestes à la république, ne se

montra paré de tant de vertus : non content d'être le bienfaiteur de ses peuples, il voulut même étendre sa clémence jusque sur les hommes les plus coupables, en déclarant que jamais sous son règne aucun citoyen ne serait mis à mort: et il tint parole.

Deux patriciens avaient conspiré contre sa vie : Titus, renouvelant à leur égard la belle action d'Auguste envers Cinna, les fit appeler devant lui et après leur avoir remontré toute l'horreur d'un pareil dessein, il leur fit grâce, et voulut même que ce soir-là ils soupassent paisiblement à sa table. Ce ne fut pas tout encore : ayant appris que la mère de l'un des coupables, qui était absente de Rome, éprouvait la plus mortelle inquietude sur le sort de son fils, qu'elle savait au pouvoir de l'empereur, celui-ci envoya sur-le-champ un courrier à cette dame pour la rassurer entièrement sur la conservation d'une tête si chère.

Après un pareil trait, mes enfants, vous ne serez point étonnés que cet excellent prince ait entièrement aboli les accusations de lèse-majesté, instrument toujours terrible entre les mains des mauvais empereurs, mais toujours rejeté par les bons. Il défendit qu'aucun Romain pût être recherché ou inquiété pour des paroles prononcées contre sa personne, et fit jeter dans des îles désertes un grand nombre de délateurs, cette peste publique, dont Tibère et Caligula avaient fait les agents les plus ac-

tifs de leur tyrannie; punition tout à fait digne de ces misérables, puisqu'il était juste d'éloigner de la société des hommes ceux qui en étaient les véritables fléaux.

Quelques-uns de ces scélérats, après avoir été fouettés et battus de verges sur la place publique, furent promenés honteusement dans l'amphithéâtre, puis vendus comme esclaves, sans doute pour les travaux les plus grossiers de la campagne, car je ne puis croire qu'un seul Romain eût osé introduire dans sa maison, même comme esclaves, des êtres malfaisants qui avaient causé la ruine des plus honnêtes citoyens.

Il me serait impossible de vous raconter, mes petits amis, tous les actes de justice et de bonté qui signalèrent l'empire de Titus. Le soir d'un jour où il n'avait pu trouver une seule occasion de rendre service à quelqu'un: O MES AMIS! dit-il d'un air triste à ceux qui l'entouraient, J'AI PERDU MA JOURNÉE. Il craignait tant de ne pas faire tout le bien qui dépendait de lui, qu'il avait coutume de dire qu'il ne fallait pas qu'aucun citoyen sortît mécontent de la présence de l'empereur.

Non content de combler les Romains de ses bienfaits, il voulut encore leur donner l'exemple des plus hautes vertus, et de celle même que les plus grands hommes de tous les temps ont le plus rarement pratiquée, c'est à-dire de l'empire de soi-même.

Depuis sa jeunesse, il désirait ardemment é-pouser une princesse juive, appelée **Bérénice**, qu'il aimait tendrement; mais ayant appris, lorsqu'il fut devenu empereur, que le peuple de Rome verrait avec peine une étrangère assise au trône des Césars, il n'hésita point à se séparer de Bérénice, et remporta ainsi sur lui-même une victoire inespérée, dont il trouva la juste récompense dans l'estime publique, qui s'attache toujours aux actions vraiment honorables.

Cependant le règne de cet excellent prince fut troublé par les plus grandes calamités qui puissent peser sur la terre. Une peste violente ravagea une partie de l'Italie : un nouvel incendie réduisit en cendres plusieurs quartiers de Rome, et enfin le **Monte Vésuve**, ce volcan qui fume encore aujourd'hui à quelque distance de Naples, manifesta pour la première fois sa présence par une épouvantable éruption.

Comme vous ne savez peut être pas ce que c'est qu'un volcan, je vais tâcher de vous en donner une idée, avant de raconter les désastres que causa le Vésuve dans la première année du règne de Titus.

Un volcan est une montagne qui renferme une quantité prodigieuse de matières métalliques et bitumineuses. Lorsque ces matières sont mises en action par un feu souterrain, qui existe naturellement dans la profondeur du sol, elles produisent des explosions effroyables et lan-

cent de tous côtés des tourbillons de cendres, des pierres calcinées, des débris de métaux, et surtout des flots bouillonnants de bitume, qui, rendus liquides par la force du feu, se raffermissent en se refroidissant et deviennent en peu de temps aussi dur que la pierre. C'est à ces matières brûlantes que l'on donne le nom de LAVE, et lorsqu'elles sont lancées par le volcan avec violence, elles se répandent à une distance considérable du pied de la montagne.

L'instant plus ou moins long où éclate extérieurement la crise du volcan se nomme son ÉRUPTION, mais dans les temps ordinaires, son action ne se manifeste que par des bruits souterrains, des tremblements de terre dans le voisinage, enfin par la chaleur excessive et continuelle des cendres qui se trouvent amoncelées à la bouche même du volcan, que l'on désigne par le nom de CRATÈRE.

Les sources qni avoisinent ces sortes de montagnes ont le plus souvent la propriété de donner des eaux chaudes et soufrées, qui s'emploient avec succès comme médicaments.

Dans les temps les plus reculés il existait en Europe, et même dans quelques provinces méridionales de France, un assez grand nombre de volcans qui semblent entièrement éteints aujourd'hui. Le mont Etna, en Sicile, qui n'est séparé du Vésuve que par un bras de mer de peu de largeur, était célèbre dans l'antiquité par ses éruptions, et passait chez les païens

pour un des ateliers souterrains des Cyclopes; mais on a remarqué que depuis que le Vésuve a éclaté d'une manière si terrible, les effets de l'Etna sont devenus presque insensibles.

La première éruption du Vésuve, qui eut lieu au temps de Titus, fut certainement une des plus épouvantables par les désastres qui en résultèrent. Plusieurs villes populeuses, dont Herculanum et Pompéi sont les plus célèbres, furent entièrement englouties par les cendres du volcan, qui les couvrirent au point d'en effacer entièrement la trace.

Rien ne devait en effet paraître plus effrayant que cette éruption du Vésuve, dont, à cette époque, la cause était entièrement inconnue. La terre était ébranlée par de violentes secousses; la mer, bouillonnante, semblait prête à sortir de son lit; le ciel paraissait embrasé; en même temps on entendait un bruit souterrain semblable à de violents coups de tonnerre; la cendre, disséminée de tous côtés, avait fait succéder la nuit au jour, et un grand nombre de personnes périrent étouffées par les vapeurs de soufre dont l'air fut infecté.

Parmi les personnages qui trouvèrent la mort dans cette catastrophe, le plus célèbre de tous fut Pline le naturaliste, savant écrivain latin, dont vous lirez sans doute un jour les admirables ouvrages. Par amour pour la science, cet homme respectable entreprit de s'approcher du cratère, pour l'observer plus à son aise; mais

il tomba suffoqué par les vapeurs soufrées qu'exhalait le volcan, et sa mort fut encore un malheur à déplorer au milieu de tant de désastres. Pline est quelquefois surnommé l'Ancien, pour le distinguer de son neveu Pline le jeune qui vivait dans le même temps, et qui s'est illustré par son éloquence sous le règne de Trajan, l'un des plus dignes successeurs de Titus.

Je ne vous parlerais pas, mes enfants, avec tant de détails de cette éruption du Vésuve, et des malheurs qui en furent le résultat, si de nos jours on n'avait pas fait plusieurs découvertes qui répandent un vif intérêt sur tout ce qui rappelle ce grand évènement; je veux parler des travaux entrepris à Herculanum et à Pompéi, dont on a retrouvré successivement la plus grande partie, et où une infinité de monuments curieux et de précieuses antiquités ont été rendus au jour; car ces deux villes ne furent point brûlées ni renversées par la lave, comme on l'avait cru d'abord, mais seulement couvertes de cendres que le temps a rendues solides, et sur lesquelles on a planté des vignes qui produisent un vin estimé.

C'est ainsi que l'on a découvert successivement un petit théâtre antique, des tombeaux, des rues entières, des maisons parfaitement conservées, où brillent encore des peintures précieuses; des ustensiles de ménage et de toilette, dont se servaient les anciens, ont été retrouvés, ainsi que des statues, des bijoux

d'or et d'argent, des monnaies, et enfin des œufs et des olives qui ont résisté à un si grand nombre d'années. Beaucoup d'ossements humains ont été retirés de ces monuments, et l'on a même aperçu dans une prison les restes d'un malheureux encore entouré des chaînes de fer dont il était chargé.

La conservation de beaucoup de ces choses curieuses après un si long espace de temps (il y a maintenant près de dix-huit cents ans de cet événement) n'a rien de surprenant, parce qu'on sait que les objets entièrement privés d'air ne sont point sujets à se détruire, comme ceux qui sont exposés journellement à l'influence des saisons et aux variations de la température.

Au milieu des désastres qui troublèrent ainsi le règne du meilleur des empereurs, ce prince consacra tous ses instants à cicatriser les maux qu'il pouvait soulager; il parut se multiplier pour répandre des bienfaits, et ne négligea aucun des soins de son empire. Pour illustrer son règne, il acheva et rendit public le magnifique amphithéâtre que son père avait commencé et dont il existe encore à Rome des débris imposants connus sous le nom de Colossée ou Colysée; ce fut dans cet édifice majestueux, dont les galeries pouvaient contenir, dit-on, cent mille spectateurs assis, qu'il fit exécuter des jeux de toute espèce, et jusqu'à des batailles navales, dont il donna le spectacle au peuple de la capitale, en faisant entrer la mer et des vaisseaux dans le cirque.

Ces fêtes lui concilièrent de plus en plus l'affection des Romains, toujours avides de ces sortes de divertissements, dont les précédents empereurs, par leurs folles prodigalités, avaient introduit la passion et en quelque sorte le besoin dans les mœurs publiques.

Titus, chéri de son peuple, ne cherchant d'autre gloire que le bonheur de l'humanité, et l'un des bienfaiteurs du monde, ne régna que deux ans, et mourut de maladie dans la force de l'âge. Il ne laissa qu'une fille encore enfant; et son frère, qui lui succéda, n'était guère propre à faire oublier aux Romains le prince vertueux qu'ils avaient perdu: le nouvel empereur était Domitien.

LE REPAS EFFRAYANT.

Depuis l'an 81 jusqu'à l'an 99 de l'ère chrétienne.

Domitien, second fils de Vespasien, avait une taille élevée et une figure agréable; son air annonçait la modestie, et dès qu'il parlait en public, son visage se couvrait d'une rougeur aimable, mais cette couleur, qui appartient le plus souvent aux âmes honnêtes et décentes, ne provenait chez lui que d'un orgueil démesuré, et vous verrez tout à l'heure, mes petits amis, quel odieux caractère se cachait sous cette apparente timidité.

Il est assez ordinaire de voir des enfants bien élevés rougir aisément par timidité, et on doit les louer de cette pudeur involontaire, lorsqu'elle naît chez eux d'une juste défiance de soi-même, tout à fait estimable à leur âge; mais lorsque cette rougeur n'est que le résultat de leur petit amour-propre, trop facile à irriter, elle n'est plus que ridicule, et ils doivent chercher avec soin à se corriger de ce défaut, qui annonce de leur part des prétentions excessives, et qui nuirait plus qu'ils ne pensent aux qualités qu'ils peuvent avoir.

Quoi qu'il en soit, Domitien, bien loin d'être modeste, comme on aurait pu le croire, était dévoré d'une vanité insupportable, qui, jointe à un mauvais cœur, devint la cause des actions les plus criminelles de sa vie. Ne pouvant souffrir que personne fût nommé à côté de lui, il substitua son nom sur les édifices publics à celui de leurs véritables fondateurs; il se fit appeler seigneur et maître, et un jour il eut le sot orgueil de se donner le titre de Dieu, renouvelant ainsi l'extravagance de Caligula, qui n'était même pas digne de porter le nom d'homme.

Bientôt son naturel l'entraînant à la cruauté, il se livra sans crainte à ce penchant effroyable, qui n'était point chez lui l'effet d'un emportement involontaire, mais un vice de sang-froid qui n'altérait en rien la douceur de sa voix ni l'aménité de ses manières. Son plus

grand plaisir était de causer à ceux qui l'entouraient des terreurs incroyables, auxquelles il ne mettait fin quelquefois qu'en envoyant ses victimes au supplice.

Un jour, il invita, pour un repas splendide les principaux sénateurs, qui ne manquèrent pas de se rendre à l'heure dite au palais de l'empereur. Là on les introduisit silencieusement dans une salle entièrement tendue de noir, et qui n'était éclairée que par des lampes funèbres : des lits noirs étaient préparés pour les convives, suivant l'usage de ce temps, et sur la table, chacun aperçut devant soi une petite colonne également noire, semblable à celles dont les anciens décoraient les tombeaux, au lieu des esclaves richement vètus alors en usage à Rome, ils n'avaient autour d'eux pour les servir que des enfants noircis de la tête aux pieds, qui, à un signal de Domitien, exécutèrent une danse lugubre. Enfin on apporta aux convives consternés de cet appareil sinistre, dans de la vaiselle noire, des mets qu'il était d'usage de n'apprêter que pour les repas qui suivaient ordinairement les funérailles.

Je n'ai pas besoin de vous dire qu'un semblable aspect n'inspira de gaîte à personne ; aucun des sénateurs n'osait rompre le silence, et tous, sans se communiquer leurs craintes, étaient persuadés que l'empereur ne les avait fait venir ainsi pour les préparer à mourir. Domitien seul paraissait au comble de la joie; il

racontait en riant aux pauvres conviés mille histoires toutes plus effrayantes les unes que les autres, et il n'y eut pas un de ces malheureux qui ne se crût à sa dernière heure.

Enfin l'empereur les renvoya, en les faisant ramener chez eux par des inconnus masqués qui les forcèrent à monter dans des litières exactement fermées; le lendemain, lorsque plusieurs, à peine revenus de leurs terreurs de la nuit, en étaient encore malades, il leur envoya en présent toute la vaisselle et les petites colonnes funèbres qu'il avait fait noircir à dessein pour le repas, mais qui, étant nettoyées, se trouvèrent en argent, et d'un travail précieux. Ces cadeaux leur furent apportés par les mêmes enfants qui les avaient servis à table ; mais cette fois ils étaient débarbouillés, et n'avaient plus rien de cette sinistre couleur noire qui les avait rendus si effrayants. Tout cela n'avait été qu'une détestable plaisanterie de Domitien, à qui les transes des conviés avaient causé un véritable plaisir.

Quelque atroce que fût cette raillerie, on eût pu la pardonner à ce méchant prince, s'il n'eût pas souvent mis le comble à sa barbarie en faisant périr ceux qu'il avait ainsi tourmentés. La seule grâce qu'il accordât quelquefois à ceux qu'il voulait favoriser, était de leur laisser le choix de leur genre de mort.

On dit que lorsqu'il était seul dans son cabinet, il s'armait d'un poinçon aigu, et prenait

un plaisir extrême à en percer les mouches qu'il voulait attrapper.

Je ne sais si vous vous souvenez quel était le genre de supplice réservé aux Vestales qui avaient laissé éteindre le feu sacré : ces pauvres filles devaient être enterrées toutes vives, c'est-à-dire qu'on les descendait vivantes dans un caveau que l'on murait ensuite au-dessus de leur tête. Domitien voulant se donner cet affreux spectacle, condamna à mourir de cette manière, sous un prétexte frivole, une Vestale appelée Cornélie, qu'il accusa d'un crime dont elle était innocente.

Après ce trait, vous ne serez point étonnés qu'un tel homme ait persécuté tout ce que Rome renfermait de plus illustres et de plus honnêtes citoyens, et renouvelé envers les chrétiens, qui avaient continué à se multiplier dans l'empire, les persécutions que Néron avait exercées contre eux. Les plus saints personnages furent plongés dans l'huile bouillante, d'autres livrés aux bêtes féroces. Plusieurs des proches parents de l'empereur qui s'étaient faits chrétiens, ne furent pas plus épargnés que les autres.

Cependant, au milieu des tortures de tant de glorieux martyrs, Domitien ne pouvait étouffer les remords involontaires qui sont toujours le premier châtiment du crime : la vie n'était plus pour lui qu'un épouvantable supplice ; ses affranchis les plus dévoués étaient devenus les

objets de ses défiances, et sa propre femme, DOMITIA, qu'il avait aimée autrefois autant qu'il pouvait aimer, était souvent le sujet de ses craintes, malgré les précautions dont il ne cessait de s'entourer. On assure même qu'il avait conçu l'idée de la faire périr en secret, lorsque cette princesse le prévint en le faisant assassiner, après quinze ans de règne, par quelques officiers de sa maison, qui ne trouvaient plus de sûreté pour leur vie auprès d'un pareil maître.

Un vieillard vertueux, nommé NERVA, fut mis sur le trône à sa place, et fit promptement oublier l'indigne frère de Titus.

Je n'aurai point d'histoire à vous raconter sur l'empereur Nerva ; vous saurez seulement que ce fut un prince sage et clément qui répara autant qu'il put les maux que Domitien avait causés à l'empire. Son règne, qui ne dura que trois ans, fut doux et paisible, et il mérita la reconnaissance de l'humanité, en choisissant pour son successeur, TRAJAN, qui fut un des plus illustres empereurs de Rome.

LA COLONNE TRAJANE.

Depuis l'an 99 jusqu'à l'an 118 de l'ère chrétienne.

Du temps de Domitien, les nations barbares qui habitaient de l'autre côté du Rhin et jus-

que sur les bords du Danube, s'étaient enhardies par les malheurs intérieurs de l'empire, et avaient battu dans plusieurs occasions les légions romaines chargées de garder les frontières de la Germanie : les DACES ou GÈTES habitants ces pays que nous nommons aujourd'hui LA MOLDAVIE et LA VALACHIE, étaient alors les plus redoutables de ces barbares.

Ces peuples s'étant répandus dans les provinces que les Romains occupaient en Germanie, Domitien s'avança pour les combattre ; mais comme il était trop lâche pour en venir aux mains avec de semblables ennemis, il se hâta de solliciter une paix honteuse de leur roi DÉCEBALE, en s'engageant à lui payer chaque année un tribut s'il consentait à s'arrêter dans sa marche.

A ce prix, Décebale voulut bien accorder la paix à l'empire, et Domitien s'en revint à Rome en triomphe, comme s'il eût remporté une grande victoire ; on dit même qu'il fit marcher devant son char une foule de pauvres paysans qu'il avait fait travestir à la manière des Germains, pour figurer les prisonniers qu'il prétendait avoir faits dans cette guerre.

De pareilles supercheries, comme vous pensez bien, n'en imposèrent à personne ; et les Barbares continuèrent à se montrer chaque jour plus entreprenants et plus terribles. Ce fut pour arrêter ce fléau que Nerva se détermina à envoyer en Germanie Trajan, son fils adoptif, qu'il

chargea de repousser ces étrangers et de faire respecter les frontières de l'empire.

Trajan n'était point Romain ; il était né en Espagne, et je dois vous faire remarquer qu'il fut le premier empereur dont l'origine ne fut point italienne. Depuis cette époque, cet exemple fut suivi dans un grand nombre de circonstances, et nous verrons plus tard que les Romains allèrent souvent chercher des maîtres parmi les nations barbares qui désolaient l'empire.

Trajan était encore occupé à contenir les Germains, lorsqu'il apprit à la fois la mort de l'empereur Nerva et sa propre élévation à l'empire. Il écrivit aussitôt au sénat pour le remercier et ne parut plus songer qu'au bonheur des peuples qu'il était appelé à gouverner. Cependant il fut encore obligé de rester quelque temps en Germanie, avant de se rendre à Rome, ou il était impatiemment attendu de tout le peuple. Au lieu d'étaler ces pompes fastueuses qui avaient coûté si cher aux Romains sous les autres Césars, Trajan en entrant dans la ville, sembla plutôt un père qui revient dans sa famille après une longue absence, qu'un empereur magnifique et tout puissant. Il marchait a pied au milieu de la foule, où chacun pouvait le voir et même lui parler; quelques licteurs seulement le précédaient pour lui ouvrir un passage : il saluait gracieusement les sénateurs et les chevaliers qui se présentaient à ses yeux:

une sage modestie se faisait remarquer dans son maintien, et son visage exprimait la-douceur et la bienveillance: la joie du peuple fut au comble en voyant ce grand prince dont l'aspect était si aimable, et dès ce moment on lui décerna d'une commune voix le titre glorieux de père de la patrie.

En effet, Trajan n'eut plus d'autre pensée que le bien de son empire; il établit à Rome d'immenses magasins de blé, pour aider les pauvres dans les années de disette: il rendit au peuple une justice exacte, et punit sévèrement les nouveaux délateurs que le farouche Domitien avait encouragés par des récompenses par son ordre, un grand nombre de ces méchants furent embarqués sur des vaisseaux pour être transportés dans des îles désertes, mais dans la traversée une violente tempête fit périr la plupart des navires qui les portaient, sans que personne prît la peine de plaindre ces misérables.

L'impératrice Plotine, femme de Trajan, le seconda dans ses vues bienfaisantes, et cette princesse contribua beaucoup à faire aimer le règne de son mari.

Cependant les Daces, qui n'avaient point oublié la lâcheté de Domitien, ne tardèrent pas à renouveler leurs incursions sur les frontières de la Germanie, et Trajan se décida à aller en personne les combattre de nouveau: cette fois ces turbulents ennemis furent complètement

vaincus; leur chef Décebale, d'abord obligé de se soumettre, se donna la mort peu de temps après, et Trajan reçut à cette occasion le surnom de DACIQUE, et les honneurs d'un double triomphe qu'il avait bien mérité.

L'empire romain était si vaste et environné de tant d'ennemis différents, que la plus grand partie du règne de Trajan se passa dans des guerres continuelles. A peine les Daces furent-ils soumis, que les Parthes, que vous connaissez déjà, ayant élevé des prétentions injustes contre Rome, Trajan résolut de les en punir, et cette guerre devint pour lui une suite de glorieux succès.

Il réunit à l'empire, déjà si étendu, plusieurs belles provinces, et entre autres la Mésopotamie dont parle l'Écriture sainte, et s'avançant ensuite en Asie il atteignit quelques-unes des provinces qu'Alexandre-le-Grand avait conquises autrefois sur l'empire des Perses, comme vous avez pu le lire dans *l'Histoire grecque*. De même que ce conquérant, il passa le Tigre, et vint à Babylone, presque détruite alors, mais où on lui montra encore la maison où le roi de Macédoine était mort plus de quatre cent quarante ans auparavant.

En mémoire de ces événements remarquables, Trajan fit élever à Rome une colonne célèbre, qui porte son nom, et qui existe encore à présent. Elle est moins haute, mais presque aussi magnifique que cette belle colonne que

l'empereur Napoléon a fait construire à Paris comme un monument de ses victoires, et qui est aujourd'hui surmontée de sa statue dans le costume qu'il portait habituellement à la guerre.

Ce fut en Asie, au milieu de ces triomphes éclatants, que Trajan, alors âgé de soixante-neuf ans, dont il avait régné dix-neuf, fut atteint d'une maladie cruelle qui ne laissa bientôt plus d'espoir de sauver ses jours. Sentant sa fin prochaine, il voulut être transporté à Rome mais dans le trajet il mourut à SÉLINONTE dans l'Asie-Mineure, qui depuis ce temps reçut le nom de TRAJANOPOLIS, ce qui voulait dire ville de Trajan.

On doit regretter que ce prince illustré par tant de qualités précieuses, ait terni sa gloire par un goût immodéré pour le vin, passion honteuse et abrutissante qui abaisse les hommes au niveau des bêtes ; doué d'une ame élevée et généreuse, il ait associé son nom à ceux de Néron et de Domitien, en persécutant comme eux les chrétiens. Je dois vous dire pourtant, mes enfants, qu'il ne déploya pas contre le christianisme la même fureur que ces princes impitoyables, et défendit même qu'on fît des recherches pour découvrir les Romains qui avaient embrassé cette religion.

Après sa mort, comme après celle d'Alexandre, ses conquêtes en Asie furent successivement perdues; et vous verrez bientôt que les

limites de l'empire en Orient ne dépasseront pas longtemps le cours du Danube et de l'Euphrate.

Le règne de Trajan fut honoré par deux hommes qui eussent suffi pour illustrer tout un siècle; je veux parler de l'historien Tacite, dons vous apprendrez plus tard à apprécier les admirables écrits; et de Pline-le-Jeune, neveu du Naturaliste, qui, après avoir vécu dans la familiarité de l'empereur Trajan, prononça dans le sénat un éloquent panégyrique de son bienfaiteur, qui est heureusement parvenu jusqu'à nous.

ADRIEN.

Depuis l'an 118 jusqu'à l'an 138 de l'ère chrétienne.

Trajan était à Sélinonte près de succomber à la maladie dont il mourut, et personne ne connaissait encore le maître qu'il voulait donner après lui à l'empire. L'impératrice Plotine, qui affectionnait particulièrement un de ses neveux nommé Adrien, Espagnol de naissance, comme Trajan, résolut de l'élever au trône, quoique l'empereur ne l'aimât guère à cause de son caractère bizarre, et même sans que ce prince s'en doutât: or, voici le moyen qu'elle employa, dit-on, pour y parvenir.

Ayant placé un homme qui lui était entièrement dévoué, dans le lit du malade, que l'on

avait transporté, dans un autre appartement, elle intriduisit plusieurs des principaux officiers de l'empire, et en leur présence, le fourbe, contrefaisant la voix mourante de Trajan, déclara qu'il choisissait Adrien pour son successeur ; après quoi les assistants se retirèrent, et Plotine se hâta d'écrire au sénat pour lui faire connaître le prétendu choix de l'empereur expirant.

Ainsi, toute la puissance de Trajan ne put empêcher qu'à ses derniers moments on ne lui donnât un successeur auquel il n'avait jamais pensé, et que la ruse de sa femme ne l'emportât sur sa volonté.

Ce n'est pas, mes petits amis, qu'Adrien fût un prince peu recommandable : né avec de grands talents militaires, il ne redoutait ni les travaux ni les dangers de la guerre : les Calédoniens, nation sauvage de l'île de Bretagne, qui habitait les montagnes presque toujours couvertes de neige, que nous nommons aujourd'hui l'Écosse, ayant tenté d'arracher aux Romains la possession de cette île, on vit l'empereur à la tête d'unear mée marcher contre eux à pied et la tête nue, sous le climat froid et brumeux de cette contrée. Ces peuples guerriers, qui s'imaginaient, à travers les brouillards de leurs vallées, distinguer les ombres de leurs aïeux morts sur le champ de bataille, étaient excités contre les Romains par leurs Babdes, sorte de poètes musiciens qui, comme autre-

fois le Tyrté des Grecs, enflammaient le courage des soldats par leurs chants belliqueux; les Calédoniens livrèrent ainsi pendant de longues années, aux légions de Rome, des combats sanglants et sans cesse renouvelés, jusqu'à ce qu'enfin Adrien, pour mettre un terme à leurs irruptions continuelles, fit construire en travers de l'île un long et solide rempart de maçonnerie revêtu de gazon, qui servit pendant plusieurs siècles de frontière à l'empire romain dans cette province, et dont on connaît encore aujourd'hui des débris remarquables.

Cependant l'habileté d'Adrien pour la guerre ne le porta point à entreprendre, comme Trajan, des expéditions lointaines et périlleuses; sa modération naturelle le décida même à renoncer aux conquêtes que ce prince avait faites quelques années auparavant sur les Parthes et sur les Daces, et ce fut alors pour la première fois, depuis la fondation de Rome, que l'on vit les frontières de l'empire en Orient, reculer jusqu'à l'Euphrate et au Danube. Ainsi fut démentie l'explication donnée autrefois à la rencontre du dieu Terme, pendant la construction du Capitole, dont vous vous souvenez sans doute; c'est que le temps était passé où l'étendue de la domination romaine pouvait s'accroître.

D'autres mérites encore se joignaient à l'habileté guerrière d'Adrien; son esprit naturel avait

été cultivé par des études sérieuses, et il était doué d'une patience extrême pour s'instruire, parce qu'il n'ignorait pas que ce n'est que par le travail et la persévérance que l'on peut devenir savant: chez lui, la passion de savoir était portée jusqu'à l'extrême; et l'on cite plusieurs traits extraordinaires de l'insatiable curiosité dont il était possédé; ces qualités honorables étaient encore relevées par la libéralité et la magnificence qu'il aimait à déployer soit dans les monuments qu'il faisait élever à Rome et dans tout l'empire, soit dans les présents dont il se plaisait à combler les sénateurs et ses amis. C'était un devoir à ses yeux de se montrer affable et poli envers tous ceux qui l'approchaient, et il prenait souvent plaisir à se mêler à la foule des habitants de Rome, comme un simple citoyen.

Un jour qu'il traversait la place publique, une femme du peuple qui s'était adressée à lui pour obtenir une chose qu'elle croyait juste. ayant été rebutée de l'empereur, s'écria avec hardiesse: « Pourquoi donc êtes-vous prince ? » Ce mot arrêta Adrien, qui, revenant sur ses pas, l'écouta patiemment, et lui accorda ce qu'elle demandait.

Le même désir d'être agréable aux derniers citoyens, détermina Adrien à donner souvent à la multitude le plaisir des spectacles publics, dont vous savez qu'elle était avide; il renouvela même, en diverses occasions, les prodi-

galités de Néron, et parut se faire un devoir de donner cette satisfaction à la populace.

Dans plusieurs calamités dont l'empire fut frappé sous son règne, il manifesta une généreuse humanité; la famine ayant éclaté en Italie, par suite du retard qu'éprouva dans son voyage la flotte qui chaque année apportait à Rome les moissons de l'Égypte, il nourrit à ses frais une immense quantité de peuple; et fit aussi rétablir de ses propres deniers plusieurs villes de l'Asie-Mineure, qui avaient été détruites par des tremblements de terre.

Il existe encore à présent des débris précieux d'un grand nombre de monuments que cet empereur fit élever à Rome; et ses jardins de Tivoli, situés à peu de cette capitale, dans un endroit délicieux où une petite rivière, nommée l'Anio, se prècipite en cascade, sont encore maintenant visités avec un vif intérêt par les voyageurs.

Adrien fut le premier empereur qui éloigna de son gouvernement cette classe odieuse des affranchis qui, sous les mauvais princes, avait causé le malheur et la perte de tant de Romains; il leur interdit de se dispenser, dans l'intérieur du palais, des soins domestiques dont ils devaient être chargés, et accorda toute sa confiance à des sénateurs et à des patriciens qui la méritaient par leurs vertus.

Malheureusement, à côté de tant de belles qualités qui eussent suffi pour illustrer son rè-

gne, Adrien nourrissait des défauts qui lui firent commettre des crimes dignes de Caligula ou de Néron; sa vanité était extrême, et il ne pouvait souffrir sans indignation que qui que ce fût obtint sur lui la moindre supériorité en aucun genre: c'est ainsi que, par une honteuse jalousie, il persécuta plusieurs hommes dont il aurait dû au contraire encourager le mérite par des récompenses, et qu'il fit même mourir un habile architecte nommé Apollodore, qui avait élevé autrefois la colonne Trajane, et dont le seul crime était de n'avoir point approuvé des dessins que l'empereur lui avait envoyés à examiner.

Cette basse envie dont Adrien ne pouvait se défendre contre toute espèce de mérite, en lui faisant commettre de si affreuses injustices, doit vous apprendre, mes bons amis, qu'il n'est rien de plus odieux que ce vice, dont une âme honnête doit se préserver avec soin, puisqu'il peut nous porter à des actions aussi condamnables.

Dans toutes les conditions et à tous les âges de la vie, mes enfants, il faut savoir envisager sans mécontentement la supériorité ou le bonheur que les autres obtiennent, et les succès d'autrui ne doivent nous inspirer qu'une louable émulation pour en mériter de semblables. Ainsi, lorsque vos camarades reçoivent des prix ou d'autres récompenses qu'il doivent à leur travail, au lieu d'en concevoir de la jalousie, vous devez les en féliciter de bon cœur, en

partageant leur joie, et vous efforcer aussitôt de les égaler.

Les dernières années d'Adrien ne furent ni les plus heureuses ni les plus honorables de sa vie; atteint d'une maladie longue et douloureuse, qui ne lui laissait plus l'espoir de voir ses jours se prolonger, et n'ayant point de fils pour lui succéder, il adopta un jeune Romain, appelé Ælius Vérus, doué d'une beauté remarquable, mais dont cet avantage était le seul mérite: heureusement pour l'empire, ce jeune homme mourut avant Adrien, et le choix de l'empereur tomba alors sur Titus Antonin, sénateur romain, déjà avancé en âge, et aussi célèbre à Rome par ses vertus que Vérus l'avait été par ses vices.

Les souffrances d'Adrien, au lieu de le ramener à une humeur plus douce, le rendirent sombre et farouche, et firent éclater en lui un penchant marqué vers la cruauté. C'est ainsi qu'il fit périr plusieurs personnes de sa propre famille, sous les prétextes les plus frivoles, et Rome put craindre un moment de voir un autre Tibère occuper le trône: mais le sage Antonin, dans lequel il avait une grande confiance, l'arrêta plusieurs fois dans ses fureurs, qui menaçaient de faire couler le sang de plusieurs illustres sénateurs dont le vieillard malade croyait avoir à se plaindre.

Enfin l'existence lui devint tellement à charge, qu'il résolut d'y mettre fin de ses propres

mains; mais Antonin, toujours ingénieux à empêcher le mal, trouva moyen de le détourner de ce funeste dessein par une ruse que je vais vous raconter.

Une femme, qui feignait d'être aveugle, fut indroduite par les soins d'Antonin en présence de l'empereur, et lui annonça que, dans un souge qu'elle avait eu quelques mois auparavant, une voix qui semblait venir du ciel lui avait ordonné de se rendre auprès de lui pour l'empêcher de se donner la mort, en l'assurant qu'il guérirait prochainement; mais qu'ayant négligé d'obéir à cet ordre, elle avait été tout à coup frappée d'aveuglement, et ne devait recouvrer la vue que lorsqu'elle aurait accompli ce que la voix céleste lui avait commandé; après ce récit, que le prince écouta avec beaucoup d'attention, elle demanda de l'eau pour se laver les yeux en sa présence, et parut complètement guérie.

Adrien, dont l'esprit était sans doute affaibli par la maladie, parut ajouter foi à ce pretendu prodige, et dès ce moment il endura plus patiemment ses souffrances; mais enfin il y succomba à l'âge de soixante-deux ans, après avoir occupé le trône pendant vingt années.

Le tombeau d'Adrien, vaste monument qu'Antonin lui fit élever sur la rive droite du Tibre, existe encore aujourd'hui et forme maintenant la citadelle de Rome, sous le nom de château Saint-Ange.

ANTONIN.

Depuis l'an 138 jusqu'à l'an 161 de l'ère chrétienne.

L'empereur Antonin, dont je vais à présent vous raconter l'histoire, mes petits amis, appartenait à la famille des Pius, l'une des plus illustres de l'empire, et c'est pour cela qu'on lui donne quelquefois le surnom de Pieux; mais cette naissance patricienne était le moindre de ses mérites, et ce fut plutôt les belles qualités dont il était orné, que l'ancienneté de ses aïeux, qui causèrent son élévation à l'empire.

La vertu n'obtient pas toujours sur la terre une récompense aussi éclatante, mais elle trouve infailliblement en elle-même son prix le plus estimable. Ne croyez pas surtout que cet homme vertueux ait jamais souhaité une grandeur que tant d'autres recherchaient alors au péril de leur vie: bien loin de là, lorsqu'Adrien, après la mort d'Ælius Vérus, jeta les yeux sur Antonin pour lui succéder à l'empire, celui-ci le supplia instamment de ne pas le forcer à accepter le rang élevé qu'il lui offrait, et ce ne fut qu'avec bien du regret que, cédant aux prières de ses parents et de ses amis, il consentit enfin à se charger d'un devoir si difficile à remplir.

Ceci doit vous rappeler, mes enfants, que Numa Pompilius, avec lequel Antonin avait plus

d'un trait de ressemblance par ses vertus, eut aussi beaucoup de peine à accepter la royauté, dont il fit ensuite un si louable usage en introduisant chez les Romains, presque barbares, la connaissance de l'agricolture et des mœurs moins grossières que celles qu'ils avaient reçues des fondateurs de leur ville.

Adrien, en revêtant le sage Antonin de la dignité de César, n'exigea de lui que d'adopter à la fois le fils de Vérus, qu'il regrettait encore, et un autre enfant, nommé Marc-Aurèle, qui était son parent, et annonçait déjà les plus heureuses dispositions. Ce fut ainsi que dans le temps, comme vous pouvez vous en souvenir, Auguste, en adoptant Tibère, l'obligea d'adopter à son tour Germanicus, dont il espérait que les vertus feraient un jour le bonheur de l'empire.

Un acte éclatant de clémence signala le début d'Antonin sur le trône: quelques sénateurs ayant cospiré contre sa vie, il fit tous ses efforts pour les soustraire à la vengeance du sénat, chargé de punir le crime de lèse-majesté; et comme les coupables, épouvantés du sort qui les attendait, s'étaient fait justice eux-même, soit en se donnant la mort de leurs propres mains, soit en prenant la fuite, il défendit qu'on recherchât leurs complices, de peur, dit-il, d'apprendre que d'autres citoyens romains pouvaient le haïr. Une paraille modération envers ceux qui avaient voulu attenter à sa vie permettait

de concevoir des espérances qui ne tardèrent pas à se réaliser.

Pendant vingt années que dura le règne d'Antonin, sa douceur, son affabilité, sa patience ne se démentirent pas un seul instant, et la vie entière de ce prince serait un bel exemple à suivre pour tous les hommes dans quelque condition que la Providence les ait fait naître. Placé au-dessus de tous les autres citoyens de Rome, il ne cessa jamais d'honorer par ses égards le sénat, cette antique assemblée, que Caligula, Néron, Domitien et tous les méchants empereurs s'étaient efforcés d'avilir ; et dans un siècle ou une rigoureuse sévérité était trop souvent nécessaire, personne mieux que lui ne pratiqua le pardon des injures.

Durant une horrible famine qui désola Rome et une partie de l'Italie, la populace, exaspérée par le besoin, osa lui jeter des pierres, pendant qu'il traversait la place publique: Antonin, au lieu de se venger d'une manière terrible, comme il l'aurait pu d'un seul mot, s'avança vers les séditieux, leur parla avec douceur et fermeté, et touché du repentir que tant de bonté leur inspira, il ordonna qu'on distribuât a l'instant même aux plus pauvres toutes les provisions que l'on put trouver dans le palais impérial.

Quoique Antonin, comme tous les bons rois, fût avare des trésors de l'État, il ne laissa pas d'embellir Rome et l'empire d'un grand nom-

bre d'édifices célèbres qui subsistent encore aujourd'hui. Sa famille étant originaire de Nîmes, l'une des plus anciennes villes de France, il fit élever dans cette cité plusieurs monuments, parmi lesquels on admire les Arènes, sorte de cirque où se célébraient les jeux publics, dont les Romains avaient introduit l'usage dans les Gaules, et le Pont-du-Gard, immense aqueduc jeté sur un torrent profond qui roule ses flots auprès de cette ville.

Un prince si vertueux ne pouvait associer son nom à celui des persécuteurs du christianisme: il fut le premier empereur qui défendit que l'on condamnât les chrétiens, lorsqu'il n'auraient point commis d'autre crime que d'embrasser la nouvelle religion, et cette tolérance d'Antonin, en permettant à ces hommes de faire connaître la beauté et la douceur de l'Évangile, prépara dès lors l'étonnante révolution qui changea, deux siècles plus tard, la face du monde entier, ainsi que vous le verrez bientôt dans cette histoire.

La mort de cet illustre empereur, à l'âge de soixante-treize ans, fut une calamité publique, non seulement pour Rome, mais encore pour tout l'empire, et les larmes qu'elle fit couler eussent été encore plus amères, s'il n'eût pas laissé Marc-Aurèle pour les essuyer.

La mémoire de ce prince vertueux demeura tellement chère aux Romains, que, pendant tout le siècle suivant, les empereurs qui se

succédèrent, pour se faire aimer du peuple et estimer du sénat, prirent en montant sur le trône le surnom d'Antonin, mais malheureusement je dois vous dire que la plupart de ces princes furent bien loin d'imiter la moindre de ses vertus.

L'un des premiers soins de Marc-Aurèle, en succédant à son père adoptif, fut de faire élever en son honneur un monument que l'on voit encore à Rome aujourd'hui, qui port le nom de Colonne Antonine; le nouvel empereur, à cette occasion, fit frapper une médaille représentant d'un côté l'image d'Antonin, et de l'autre la colonne elle-même, avec cette inscription en latin: Au Divin Pius.

VÉRUS ET MARC-AURÈLE.

Depuis l'an 161 jusqu'à l'an 180 de l'ère chrétienne.

Marc-Aurèle était digne, par ses vertus, de succéder au sage Antonin : doué de presque toutes les belles qualités qui ornaient son père d'adoption, il avait encore, dès son enfance, perfectionné ses bonnes inclinations naturelles par l'étude d'une précieuse philosophie, qui depuis le règne de Domitien s'était fort répandue parmi les Romains. Cette science, dont vous vous souvenez sans doute que le nom veut dire amour de la sagesse, avait été apportée

à Rome par Épictète, savant Grec, qui, esclave dans sa jeunesse et pauvre tant qu'il vécut, enseignait aux autres hommes à mépriser les richesses, et à supporter patiemment toutes les misères de la vie : cette connaissance si précieuse dans un temps où tous les Romains étaient accablés par la cruauté du second fils de Vespasien, fut accueillie avec empressement par les personnages les plus respectables de l'empire, qui cherchaient par son étude à oublier les dangers dont leur tête était sans cesse menacée.

Peu de princes, mes petits amis, ont porté aussi loin que Marc-Aurèle l'amour de leurs devoirs et la pratique de toutes les vertus : comme il avait été bon fils, il se montra bon frère, bon empereur: et si son excessive bonté mérita quelques reproches, ce fut par l'indulgence qu'il témoigna envers l'impératrice Faustine, sa femme, fille d'Antonin, que de honteuses folies peuvant faire comparer à l'infâme Messaline.

Marc-Aurèle avait été seul désigné par Antonin pour succéder à l'empire, mais dès qu'il en fut le maître, il obtint du sénat de lui associer Lucius Vérus, son frère d'adoption, prince peu recommandable à la vérité, mais qu'il affectionnait de toute son âme, de sorte que pour la première fois Rome eut deux empereurs en même temps. Cette nouveauté, introduite dans les anciens usages, fut consacrée par une médaille où les deux princes sont représentés se

tenant par la main pour exprimer la bonne intelligence dans laquelle ils vivaient, avec cette inscription en latin : CONCORDE DES EMPEREURS.

Cependant, mes enfants, malgré les rares vertus de Marc-Aurèle et ses bonnes intentions, son règne ne fut point parfaitement heureux: des débordements extraordinaires du Tibre, d'horribles famines, la peste, désolèrent successivement l'Italie et une grande partie de l'empire: quoique l'empereur n'aimât point la guerre, qui cause toujours de grands malheurs aux nations, plusieurs invasions des Parthes dans les provinces romaines d'Asie, et des Germains sur le bords du Danube, l'obligèrent à passer sa vie presque entière à la tête des légions.

Marc-Aurèle semblait se multiplier pour parer à tant de fléaux, et tandis que le faible Vérus ne songeait qu'à ses plaisirs, le sage empereur vendait ses bijoux et les meubles les plus précieux de son palais pour subvenir aux frais de la guerre, et soulager la misère des peuples. En même temps, persuadé que les hommes seraient plus heureux lorsqu'ils seraient meilleurs, il faisait tous ses efforts pour adoucir les mœurs publiques, et ne pouvant étouffer la passion des Romains pour les spectacles de gladiateurs, il ordonna du moins que ces malheureux, dans leurs combats, ne fissent plus usage d'épées tranchantes, afin que le peuple perdît l'habitude de voir sans cesse le sang humain couler sous ses yeux.

Il y avait déjà neuf ans que Marc-Aurèle régnait avec Vérus, dans un accord parfait, lorsque ce dernier; auquel il avait fait épouser sa fille Lucilla, mourut presque subitement. Cette mort laissa peu de regrets dans l'empire, où personne n'avait appris à aimer un prince qu'on ne pouvait estimer.

Le reste de la vie de Marc-Aurèle fut rempli par des guerres acharnées et sanglantes, sur les diverses frontières de l'empire, d'abord contre les Parthes et ensuite contre les Quades et les Marcomans, peuples germaniques qui s'étaient répandus depuis les bords du Danube jusqu'aux montagnes de la Bohème, d'où ils avaient chassé les Boïens. Marc-Aurèle, par plusieurs victoires sur ces barbares, dont il triompha solennellement à Rome, les força à se retirer à cinq journées de marche au delà du Danube, mais ces succès passagers ne produisirent qu'une paix peu durable, que les Germains se hâtèrent de rompre dès qu'ils furent en mesure de renouveler leurs attaques.

Je dois vous faire remarquer ici, mes petits amis, que les legions de Rome, autrefois si redoutables lorsqu'elles n'étaient formées que de citoyens romains, n'étant presque plus composées, du temps de cet empereur, que de soldats de toutes les nations, avaient entièrement perdu l'antique discipline qui avait si longtemps fait leur force. Les jeunes Romains avaient entièrement cessé de s'exercer au champ de Mars,

et les étrangers n'obéissaient qu'avec peine à des maîtres qu'ils avaient cessé de redouter. Marc-Aurèle essaya par des exemples sévères de rétablir l'ancienne discipline militaire, mais après lui tout retomba dans le désordre, et les empereurs qui tentèrent d'opposer quelque barrière à ce fléau en devinrent les premières victimes.

Quoi qu'il en soit, ce prince retarda la chute de l'empire par ses victoires sur les Germains, mais il fit une grande faute en permettant à quelques tribus de barbares de s'établir dans les Gaules, et dans quelques autres provinces: ces peuples enseignèrent ainsi à ceux de la même origine le chemin de l'Italie , et leur inspirèrent l'idée de se partager l'empire.

Marc-Aurèle ne montra pas envers les chrétiens la même modération que le sage Antonin; il remit en vigueur quelques-uns des anciens édits que les plus méchants empereurs avaient portés contre eux, et ne les défendit pas contre les fureurs aveugles de la populace, qui ne cessait de les accuser d'avoir causé tous les malheurs publics, comme si ces glorieux martyrs, dont la vie simple et exempte de reproche excitait le respect des païens eux-mêmes, pouvaient aider en quelque chose les ennemis de l'empire.

Ce prince, qui dans un temps meilleur eût été l'un des bienfaiteurs de l'humanité, mourut après un règne de dix-neuf ans, et fut enseveli

dans le même tombeau qu'Antonin, dont il avait suivi l'exemple; avant d'expirer, il donna de sages avis à son fils Commode, qui lui succéda; mais vous allez voir tout à l'heure comment ce jeune prince en profita.

Après la mort de Marc-Aurèle, beaucoup de Romains, pénétrés de respect pour ses vertus, placèrent son image parmi celles de leurs dieux domestiques, persuadés que la mémoire d'un si bon prince devait être encore après lui le plus sûr gardien de la maison de ses sujets.

COMMODE.

Depuis l'an 180 jusqu'à l'an 194 de l'ère chrétienne.

Si Marc-Aurèle avait réuni toutes les vertus dont un homme peut être orné, Commode, son fils, fut l'assemblage de tous le vices.

Dès l'âge de treize ans, Commode, malgré les bons exemples dont il était entouré, fit connaître par un seul trait tout ce qu'il deviendrait un jour: un malheureux esclave n'ayant pas chauffé suffisamment son bain, le prince ordonna aussitôt qu'on le jetât dans une fournaise ardente, pour le punir d'une faute aussi légère. Heureusement son précepteur se garda bien d'obéir à cette terrible fantaisie, mais il fallut, pour tromper le jeune monstre, que l'on fit brûler dans la fournaise une peau de mouton

fraîchement écorchée, dont l'odeur pût lui faire croire que ses ordres cruels avaient été exécutés.

Une telle action à un pareil âge, mes enfants, pouvait faire pressentir aux Romains le règne d'un imitateur de Caligula, de Néron ou de Domitien; cependant les trois premières années de Commode se passèrent paisiblement, quoiqu'il eût éloigné de sa personne tous les anciens amis de son père, pour ne s'entourer que de jeunes débauchés et de flatteurs : sa beauté remarquable, le souvenir de Marc-Aurèle et le nom d'Antonin, qu'il avait ajouté au sien, le rendaient même cher au peuple, lorsqu'un événement inattendu vint faire éclater dans le jeune empereur des vices affreux, qu'il avait soigneusement cachés jusqu'alors.

Un soir que, revenant d'assister aux jeux de l'amphitéâtre, il traversait un portique sombre qui conduisait au palais, un jeune homme, appelé Quadratus, fondit sur lui, un poignard à la main, en criant d'une voix menaçante: « Tiens, voilà ce que le sénat t'envoie! » Cette exclamation, qui avertit Commode, lui fit éviter le coup qui le menaçait ; le meurtrier fut saisi, désarmé et bientôt après forcé par d'effroyables tourtures de déclarer ses complices, parmi lesquels se trouvait Lucilla, sœur de Commode et veuve de Lucius Vérus, femme aussi peu recommandable que sa mère Faustine, et un certain nombre de sénateurs qu'elle avait dé-

terminés par de trompeuses promesses à s'associer à sa haine.

Cette découverte fit une profonde impression sur l'esprit de Commode ; se croyant entouré d'ennemis toutes les fois qu'il entrait au sénat, il conçut contre cette assemblée une haine implacable, et dès ce moment il surpassa en brutalité, en barbarie et en extravagance les plus mauvais princes qui eussent occupé le trône des Césars. Sa sœur Lucilla, et sa propre femme Crispine, d'abord exilées dans l'île de Caprée, furent peu de temps après mises à mort par son ordre; tous les sénateurs qui appartenaient à la famille des Antonins, regardés par lui comme autant d'ennemis secrets, furent en butte à sa colère et à sa férocité, et bientôt il n'y eut plus dans tout l'empire un seul personnage de distinction qui pût se croire à l'abri de la cruauté de Commode.

Perennis, celui de ses ministres qu'il avait le plus comblé de faveurs, lui ayant inspiré quelque défiance, il le fit déclarer ennemi public, et les soldats de la garde de Commode, auxquels il fut promptement livré par son ordre, le mirent en pièces; la femme et les enfants de ce malheureux partagèrent son sort, et cette famille, comme celle de Séjan, périt tout entière dans la même journée.

Un esclave du palais, nommé Cléandre, que le caprice de Commode avait élevé à la place de Perennis, obtint pendant quelque temps les

bonnes grâces de ce maître farouche; c'était un homme avide, insatiable de richesses et de barbaries, qui, pour plaire à l'empereur, fit mourir le dernier prince qui eût hérité du nom et des belles qualités des Antonins; Commode partageait avec son ministre les trésors de ceux qu'il faisait périr, mais ce misérable ne jouit pas longtemps de cette exécrable fortune ; la peste et la famine ayant éclaté à la fois dans Rome, la populace, regardant ce double fléau comme un juste châtiment des crimes de Cleandre, se porta en foule au palais pour demander à l'empereur de livrer son ministre à la colère publique. Les cris forcenés de cette multitude parvenaient déjà aux oreilles de Commode, alors plongé dans un honteux repos, sans que personne, de peur d'exciter sa colère, eût osé l'informer de ce qui se passait dans la ville, lorsque Fadilla, l'une de ses sœurs, vint, les cheveux épars, se jeter à ses pieds, et lui représenter en pleurant le danger qui menaçait l'empereur lui-même, s'il ne cédait sans plus tarder aux demandes du peuple. Commode, épouvanté de ce récit, fit aussitôt amener Cléandre en sa présence et lui ayant fait trancher la tête, il ordonna qu'on la jetât à l'instant même à la populace, qui se dispersa.

Mais tandis que Commode livrait ainsi le soin de l'empire à des hommes qu'il sacrifiait sans regret dès qu'ils cessaient de lui être utiles, les jeux du cirque, les courses de chars, et

surtout les exercices où il pouvait repandre le sang des hommes et des animaux, étaient devenus sa seule occupation et son plus grand plaisir. Passionné pour les combats de gladiateurs, il s'exerçait sans cesse, tantôt dans son palais, tantôt en public, contre quelqu'un de ces malheureux que leur triste condition condamnait à une mort certaine; mais aussi lâche que cruel, il se servait contre eux d'épées tranchantes et aiguës, tandis qu'il ne leur laissait pour armes que des lames de plomb qui ne pouvaient faire aucun mal.

Ainsi Commode ne prétendait pas, comme Néron, être regardé comme le meilleur musicien et le plus habile comédien de son temps, mais il avait acquis par des exercices continuels, bien peu dignes d'un empereur, et surtout du fils de Marc-Aurèle, une telle adresse dans les jeux du cirque, que l'on raconte, qu'un jour s'étant placé dans l'arène, une girafe, des éléphants, des rhinocéros, des cerfs, et jusqu'à cent lions, furent percés de ses traits, à mesure qu'ils y étaient introduits. Une autre fois, au moment où une panthère furieuse, s'étant précipitée en bondissant sur un malheureux condamné à cette mort horrible, l'avait déjà saisi, l'empereur décocha si adroitement une flèche à la bête féroce, qu'il la tua d'un seul coup, sans effleurer l'homme. Ce fut peut-être la seule bonne action que Commode eût faite dans sa vie, et dont il pût tirer vanité.

Un autre de ses amusements était de se faire le barbier de ses domestiques : alors, saisissant un rasoir; il coupait à l'un le nez, à l'autre une oreille : ou bien feignant de se faire chirurgien, il abattait impitoyablement bras et jambes aux infortunés qu'il avait fait amener devant lui pieds et poings liés.

N'est-il pas vrai, mes enfants, qu'en lisant de pareilles horreurs, qui sont pourtant attestées par tous les historiens, on est tenté de les regarder comme des contes faits pour épouvanter, plutôt que comme des récits véritables ? mais comme je crains que ces affreux détails ne vous aient déjà fait soulever le cœur, je ne vous raconterai plus qu'un seul trait de Commode pour vous faire comprendre jusqu'où put aller la folie de ce misérable.

Les flatteurs qui l'entouraient, en le félicitant de ses victoires sur les bêtes féroces, ne cessaient de le comparer, dans leurs acclamations, à l'Hercule des Grecs, qui, comme vous l'avez vu dans la *Mytologie,* s'illustra en combattant l'hydre de Lerne, le lion de Némée et les autres monstres dont on dit que la terre était peuplée de son temps. Ce rapprochement avec le demi-dieu plut à l'extravagant empereur, et dès ce moment, adoptant au nombre des attributs de sa puissance une peau de lion et une massue, il prit le titre d'Hercule romain, et ne rougit pas de se faire représenter sur des monnaies dont un grand nombre sont parve-

nues jusqu'à nous, sous ce nom et ce costume ridicule. On dit que, pour mettre le comble à ses barbaries, il imagina un jour de faire rassembler dans une des cours de son palais un grand nombre de pauvres gens que de cruelles infirmités avaient privés de l'usage de leurs jambes, et qu'après les avoir fait attacher dans des espèces de queues de dragons, pour figurer les monstres de la fable, il saisit sa massue et les assomma tous jusqu'au dernier.

Cependant l'empire s'indignait d'obéir si longtemps à un pareil misérable, et sans le respect que les Romains portaient à la mémoire de Marc-Aurèle, ils n'auraient pas supporté pendant quatorze années les atrocités de son indigne fils : les Barbares, devenus plus hardis, pressaient chaque jour davantage les frontières de l'empire : les légions, achevant de perdre entièrement leur ancienne discipline, semblaient à tout moment prêtes à se révolter; et le sénat, avili par les fureurs de Commode, tremblait et s'humiliait devant les supplices.

Ce prince avait trouvé dans la maison de Quadratus, après la mort de ce sénateur, une jeune fille nommée MARCIA, qui était douée d'une beauté remarquable : il la fit conduire dans son palais, et parut d'abord écouter ses conseils avec plaisir, ce qui sauva peut-être la vie à bien des personnes, car Marcia n'était pas une méchante femme, et l'on assure même qu'elle obtint du tyran de ne point persécuter les chrétiens, comme il en eut souvent la pensée.

Mais un jour Commode, ayant consulté Marcia sur le dessein qu'il avait conçu de faire égorger tous les magistrats de Rome, pour être à la fois le seul maître de l'empire, et de ne plus paraître en public que sous le costume ordinaire des gladiateurs, parmi lesquels il avait voulu se faire revevoir, cette femme le supplia en pleurant d'abandonner ce funeste dessein.

Le lendemain, un petit enfant, que Commode souffrait habituellement dans ses appartements, où il se divertissait de ses gentillesses, ayant pris en jouant les tablettes de ce prince, les porta à Marcia, qui y lut avec terreur son nom et celui d'un grand nombre de personnages illustres et d'officiers du palais, qu'il avait résolu de faire mourir, pour avoir essayé de lui faire quelques remontrances.

Alors Marcia se décida à le prévenir par un coup hardi, et à l'instant même faisant avertir Eclectus, chambellan de l'empereur, c'est-à dire l'un des principaux officiers du palais impérial, et Lætus, préfet du prétoire, elle leur fit voir leurs noms inscrits sur les fatales tablettes. Ces officiers, frappés d'épouvante, n'hésitèrent pas à entrer dans les desseins de Marcia, et tous trois s'engagèrent à faire périr l'empereur, avant qu'il eût pu soupçonner que ses desseins leur étaient connus.

Ce jour-là précisément, après avoir, selon sa coutume, combattu contre des bêtes féroces,

Commode revint fort altéré, et Marcia lui versà du poison dans une coupe de vin delicieux, dont il but avec avidité à diverses reprises : puis, comme après avoir sommeillé un moment, les effets du poison se faisaient à peine sentir, elle craignit qu'il ne vécût encore assez pour réaliser ses projets contre elle; et introduisant sans plus attendre dans l'appartement impérial un athlète nommé Narcisse, qui lui était entièrement dévoué, cet homme robuste saisit Commode à la gorge, et l'étrangla sans résistance.

Son corps, enveloppé dans un paquet de linge, fut porté secrètement hors du palais pendant la nuit, et ce ne fut que longtemps après qu'il fut déposé dans le tombeau d'Adrien, auprès d'Antonin et de Marc-Aurèle, avec lesquels il avait si peu de ressemblance.

Commode n'avait que trente-trois ans lorsqu'il périt : sa mort causa une joie universelle dans l'empire ; tout le monde s'en réjouit, à l'exception pourtant des soldats, qui regrettaient un empereur sous lequel la discipline militaire avait achevé de se corrompre.

Le successeur de Commode fut un illustre général, nommé Pertinax, que Lætus et Eclectus forcèrent à accepter l'empire, en le faisant proclamer par les prétoriens, avant même que la mort de Commode fût connue dans la ville : c'était un vieillard vénerable qui, par ses vertus, aurait pu faire le bonheur de l'empi-

re, si la mutinerie des soldats, qui ne connaissait plus de bornes, lui en eût laissé le temps, mais trois mois à peine après son avénement, une révolte ayant éclaté dans le camp des prétoriens, sous le prétexte qu'on ne leur avait pas donné tout l'argent que Lætus leur avait promis, trois cents de ces furieux marchèrent l'épée à la main sur le palais impérial, demandant insolemment la tête de l'empereur.

Pertinax, à l'approche de ces forcenés, sans se laisser effrayer par leur cris menaçants, s'avança d'un air calme au-devant d'eux, et leur parla avec tant de fermeté, que la plupart des mutins remirent l'épée dans le fourreau, en rougissant de honte : mais l'un d'eux, plus féroce que les autres, ayant osé lever sur l'empereur une bique dont il était armé, ce prince, après s'être couvert la tête de sa robe, comme autrefois César dans le sénat, se laissa percer de coups sans se défendre. Pertinax était âgé de soixante-dix ans et n'avait régné que quatre-vingt-six jours. Les meurtriers lui coupèrent la tête, qu'ils portèrent dans leur camp au bout d'une lance, et son corps mutilé resta sur les degrés du palais sans que personne osât le relever, de peur d'exciter la colère des soldats.

SEPTIME SÉVÈRE.

Depuis l'an 194 jusqu'à l'an 199 de l'ère chrétienne.

Les prétoriens mutinés qui avaient tué Pertinax se mirent à crier du haut des murailles de leur camp, où ils s'étaient retirés, que l'empire était à vendre, et qu'ils le donneraient à celui qui leur en offrirait le plus d'argent.

Un pareil trait, mes petits amis, ne doit pas nous surprendre de la part d'une troupe indisciplinée, accoutumée depuis longtemps à faire et à défaire des empereurs ; mais ce qui est bien plus étonnant, c'est qu'il se soit trouvé des hommes assez fous pour solliciter un pareil marché POMPEÏANUS, beaufrère de Pertinax, se présenta d'abord, et promit aux soldats une grosse somme d'argent s'ils voulaient l'élever à l'empire ; mais un sénateur appelé DIDUS JULIANUS, s'étant engagé à leur payer à l'instant même une somme beaucoup plus forte, fut aussitôt proclamé emperenr par eux, et conduit, à la lueur des flambeaux et précédé de la tête de Pertinax, au palais impérial, où il ne put entrer qu'après avoir passé sur le corps sanglant de ce prince infortuné.

Ce triste spectacle ne parut faire aucune impression sur cette homme dur et insensible ; aussitôt entré dans le palais, il ordonna que des danseurs et des comédiens vinssent le di-

vertir, et passa la nuit presque entière à célèbrer, autour d'une table somptueusement servie de toutes sortes de mets recherchés et de vins délicats, ce qu'il appelait son heureuse élévation au trône. On dit pourtant que lorsque les danseurs et les musiciens se furent retirés avant le jour, et que Didius se trouva seul éclairé par une lampe vacillante au milieu de l'obscurité, il ne put s'empêcher de frémir en son geant au danger auquel il s'exposait volontairement en achetant l'empire des meurtriers de Pertinax; c'est que sa conscience lui reprochait déjà d'avoir en quelque sorte participé à la mort de cet homme de bien, en se hâtant de recueillir ses dépouilles.

En effet, mes enfants, Didius Julianus ne jouit pas longtemps de cette grandeur, dont il se croyait le possesseur légitime, puisqu'il l'avait payée: car de trois côtés à la fois s'élevèrent autant d'ennemis redoutables, qui se trouvaient chacun à la tête d'une puissante armée.

Le premier se nommait Niger, et commandait en ce moment les légions romaines en Syrie: le second, appelé Albinus était le chef des légions de la Bretagne, et le troisième enfin, qui portait le nom de Septime Sévère, avait été chargé jusqu'alors, en Illyrie, de contenir les Barbares qui menaçaient à tout moment de franchir le Danube.

Ce dernier, en apprenant le meurtre de Pertinax marcha rapidement sur Rome avec son

armée sous prétexte de le venger, et comme Didius Julianus, épouvanté, après avoir essayé vainement de déterminer, par des promesses, les prétoriens à prendre les armes pour sa défense, ordonnait aux vestales et aux prêtres des dieux de s'avancer en procession au-devant des légions pour les supplier de s'arrêter dans leur marche, le sénat, qui méprisait sa lâcheté, le fit mettre à mort dans son palais même avant que Sévère, qui prenait déjà le titre d'empereur, se fût rendu maître de la ville.

Cependant Albinius et Niger, l'un en Bretagne, l'autre en Asie, se préparaient chacun de leur côté à la guerre, et Sévère, après avoir chassé honteusement les prétoriens, pour les punir du meurtre de Pertinax, se mettait en marche pour leur disputer successivement l'empire: il avait eu soin, avant de quitter Rome, de créer une nouvelle garde prétorienne, bien plus nombreuse que la dernière, mais sur laquelle il croyait pouvoir compter.

Avant de se diriger sur l'Asie, pour combattre Niger, Sévère avait eu l'attention, pour se concilier le peuple qui regrettait Pertinax, de faire rendre à ce prince les honneurs divins, dans une fête solennelle que l'on nommait une Apothéose, ce qui voulait dire élévation au rang des dieux.

Cette apothéose des empereurs, mes enfants, se célébrait alors avec une pompe prodigieuse, et dont je veux vous donner une idée: une fi-

gure en cire, représentant le prince mort, était couchée pendant sept jours sur un lit de parade, autour duquel les médecins se réunissaient comme pour délibérer sur sa maladie. Après cela on transportait cette figure sur un bûcher à plusieurs étages, au sommet duquel on plaçait, dans une cage peu apparente, un aigle qui, en s'envolant lorsque le bûcher s'enflammait, était censé porter au ciel l'âme de l'empereur. Le sénat, les magistrats, les prêtres et les vestales assistaient à cette singulière cérémonie, que le peuple ne manquait jamais de saluer par mille acclamations.

Cette coutume ridicule des Romains de diviniser ainsi leurs empereurs s'était introduite depuis Auguste, et à l'exception de Tibère, de Caligula et de Néron, je crois que presque tous, après leur mort, furent adorés comme des divinités; encore n'est-il pas bien certain que ces méchant princes n'eurent pas aussi de leurs anciens serviteurs quelques autels secrets.

La guerre civile qui éclata bientôt entre Niger et Sévère ne fut pas de longue durée, mais elle donna lieu à des combats terribles et sanglants: après une lutte acharnée, le premier de ces princes ayant perdu une grande bataille, fut pris et tué par les troupes de son ennemi, et sa mort mit une partie de l'empire à la disposition du vainqueur; eet événement eut lieu en Asie auprès d'Issus, à peu près dans le même lieu où autrefois Alexandre-le-Grand

avait vaincu Darius pour la seconde fois, ainsi que vous avez pu le lire dans *l'Histoire grecque*.

Il y avait alors sur le Bosphore de Thrace, qui, comme vous savez, sépare l'Europe de l'Asie, une ville puissante regardée avec raison comme la clef des provinces orientales de l'empire. Cette ville se nommait BYZANCE, et ses habitants avaient eu l'imprudence de se déclarer pour Niger, lorsqu'il s'était fait proclamer empereur. Après sa victoire, Sévère, irrité, envoya contre les Byzantins une armée formidable, avec ordre de les traiter avec la dernière rigueur.

Or, dans ce temps-là, il n'y avait plus guère de Romains dans les légions des empereurs; la plupart des soldats qui les composaient étaient des étrangers, et souvent même des barbares, que l'espoir du pillage et des récompenses attirait sous les drapeaux: aussi ces armées formées d'un ramassis d'hommes de tous les pays, étaient-elles de véritables fléaux pour les provinces qu'elles traversaient.

Vous pouvez juger par là quel fut le sort de la malheureuse Byzance, lorsqu'elle tomba au pouvoir de ses farouches ennemis, après une résistance opiniâtre: le plus grand nombre de ses habitants fut réduit en esclavage; on renversa les murailles dont elle était entourée, et Sévère défendit que désormais on lui donnât le titre de ville ou de cité.

Nous verrons plus tard ce que devint cette

même Byzance qui, sous un autre nom, est encore aujourd'hui l'une des plus puissantes cités du monde, et la capitale d'un très-vaste État.

Cependant Sévère, qui venait de traiter si cruellement les Byzantins, n'était pas encore le seul maître de l'empire: Albinus, après avoir quitté la Bretagne, s'avança à travers les Gaules, et déjà ses légions menaçaient l'Italie d'une invasion prochaine. Septime Sévère marcha rapidement au-devant de lui, et les deux armées s'étant rencontrées auprès de la ville de Lyon l'une des principales de France, Albinus, complètement défait, se donna la mort de sa propre main. Sévère, pour effrayer le sénat qu'il soupçonnait d'avoir secrètement favorisé ses ennemis, fit porter à cette assemblée la tête sanglante de son rival, avec cette lettre menaçante: « Je vous envoie la tête d'Albinus afin que vous sachiez que je suis irrité contre vous. » C'était assez leur dire qu'il ne leur restait plus d'espoir de salut que dans une prompte soumission.

En effet vingt-neuf sénateurs, qu'il connaissait pour des partisans secrets d'Albinus, furent les victimes que frappa le nouvel empereur, dont le début semblait présager un règne terrible, et tout à fait d'accord avec son nom; mais dès qu'il ne trouva plus de résistance à ses volontés, il se radoucit et cessa de se montrer impitoyable. Cependant pour

flatter ses soldats, dont Commode avait encouragé l'indiscipline, il mit ce méchant prince au rang des dieux, et poursuivit à outrance ceux de ses meurtriers qui vivaient encore. Lætus et Marcia avaient déjà péri sous le règne de Didius; Eclectus s'était tué lui-même, et il ne restait plus alors que l'athlète Narcisse qui, comme vous savez, avait étranglé Commode. Sévère ordonna que cet homme fût exposé aux lions, supplice fort en usage à cette époque, où la populace de Rome continuait à se montrer avide de ces spectacles cruels. Dans les temps de persécutions, beaucoup de martyrs chrétiens périrent de cette mort affreuse.

LES FILS DE SÉVÈRE.

Depuis l'an 198 jusqu'à l'an 212 de l'ère chrétienne.

Septime Sévère avait deux fils, qu'il éleva successivement à la dignité d'Auguste, c'est-à-dire qu'il associa de son vivant même à tous les honneurs de l'empire.

L'aîné se nommait Marc-Aurèle-Antonin, quoiqu'il n'eût aucune des vertus de ces deux excellents princes; mais il n'est connu dans l'histoire que sous le nom de Caracalla, qu'on lui avait donné à cause d'un vêtement gaulois ainsi nommé qu'il portait habituellement.

Le second s'appelait Géta, et son caractère

était aussi aimable que celui de son aîné était sombre et farouche; l'impératrice JULIA-DOMNA, leur mère, avait toujours préféré celui-ci, à cause de sa douceur, et ce fut peut-être une des raisons de la haine que Caracalla conçut contre son frère.

Géta n'avait que huit ans lorsque l'empereur frappait d'une manière si terrible les vingt-neuf sénateurs qu'il avait résolu de punir; mais il parut si profondément affligé en entendant Sévère ordonner tant de supplices, que ce prince, qui s'en aperçut lui dit en le caressant: « Mon enfant, ce sont autant d'ennemis dont je vous délivre. »

Alors le petit prince demanda tous bas à ceux qui l'entouraient si ces malheureux proscrits n'avaient pas des enfants, des parents et des amis; et comme on fut obligé de lui dire qu'ils en avaient un grand nombre: « Il y aura donc, s'écria-t-il, plus de gens qui pleureront notre victoire, que nous n'en verrons prendre part à notre joie! »

Cette réflexion d'un enfant de huit ans fit une profonde impression sur l'esprit de Sévère, et l'on dit que peut-être il eût pardonné à ses victimes, si Caracalla, qui était présent, n'eût demandé au contraire que l'on fît périr avec elles tous leurs proches: l'empereur repoussa cette proposition comme elle le méritait; et Géta, en l'entendant s'écria avec indignation: « Ah! puisque vous n'épargnez personne, vous tueriez donc aussi votre frère? »

Dans la suite, on se souvint de ces paroles qui parurent avoir été dictées par un triste pressentiment.

Septime Sévère, malgré son caractère vindicatif et cruel, possédait la plupart des qualités qui font les grands princes : extrêmement simple dans sa vie privée, il se montrait magnifique dans les dépenses publiques ; il contint avec fermeté les Barbares qui menaçaient d'envahir les Gaules, et fit élever dans l'île de Bretagne, au delà du rempart d'Adrien, une nouvelle muraille destinée à arrêter les courses des Calédoniens. Son règne fut vraiment glorieux pour Rome, mais les dernières années de sa vie furent cruellement troublées par les chagrins que lui causa l'infâme Caracalla, qui ne pouvait cacher son impatience de régner seul.

Ce monstre, par des révoltes sourdement excitées parmi les soldats, avait d'abord inutilement tenté de renverser son père et d'éloigner Géta de l'empire ; mais Sévère, usant à la fois d'indulgence et de rigueur envers les coupables, avait su les amener au repentir en les condamnant à mort, et en ne leur pardonnant qu'en présence même du supplice. Son indigne fils fut le seul que ne toucha point cet acte de clémence, et voyant tous ses complots criminels entièrement déjoués, il osa concevoir la pensée de porter lui-même ses mains parricides sur la personne de l'empereur.

Un jour que Sévère et Caracalla s'avançaient ensemble contre les Barbares de l'île de Bretagne, ce fils dénaturé tira son épée, et s'élança sur son père, qui marchait à quelques pas devant lui; heureusement ceux qui les suivaient ayant vu son mouvement, jetèrent un cri d'effroi, qui avertit l'empereur, et déconcerta le meurtrier.

Sévère fut assez maître de lui pour ne point laisser éclater en public sa juste indignation; mais le soir même il manda le criminel dans sa tente, où il n'avait retenu que Patinien, préfet du prétoire, et l'un de ses affranchis appelé Castor, qui étaient tous deux des hommes sûrs et dévoués.

Alors, en présence de ces deux témoins, le malheureux prince représenta à ce fils ingrat toute l'énormité de son crime, insistant principalement sur la témérité qu'il avait eue d'attenter à sa vie en plein jour et en présence de toute son armée.

« Maintenant, ajouta-t-il en lui présentant une épée nue, si c'est un parricide que vous voulez absolument commettre, prenez cette épée, et accomplissez votre dessein; vous êtes jeune et vigoureux, et moi je ne suis qu'un vieillard faible et infirme ; ou si quelque pudeur vous retient encore, ordonnez à Papinien que voici, de porter à l'instant même ses mains sur votre père; il vous obéira certainement, puisque vous êtes son empereur. »

Ce peu de paroles prononcées avec tant de douceur et de modération auraient dû faire mourir Caracalla de douleur et de repentir aux pieds de cet excellent père, qui n'en tira point d'autre vengeance: mais le cœur de ce misérable était tellement endurci que le remords même n'y pouvait pénétrer.

L'empereur Sévère ne survécut que peu de temps à des peines aussi cruelles; ses dernières paroles furent tristes, et peignent bien la situation de son âme: « J'ai été tout, dit-il a ceux qui l'entouraient, et maintenant il ne me reste rien. » Puis il se fit apporter l'urne où devaient être renfermées ses cendres: « Petite urne, dit-il en la prenant dans ses mains, tu contiendras bientôt celui pour qui l'univers était trop étroit. »

L'extrême activité de son esprit se soutint jusqu'au dernier moment de sa vie; et un instant avant d'expirer, il demandait à ses amis s'il n'avait pas encore quelque chose à faire.

LE MEURTRE DE GÉTA.

Depuis l'an 212 jusqu'à l'an 218 de l'ère chrétienne.

Si rien n'est plus agréable à voir que l'union de deux frères, me petits amis, il n'y a rien aussi de plus affligeant que le spectacle de leur inimitié.

Caracalla avait un trop mauvais cœur pour pouvoir jamais aimer personne; et son impatience de régner seul lui avait inspiré une haine violente contre le jeune Géta, dont l'existence était l'unique obstacle à ses vues ambitieuses.

Aussitôt que Sévère eut rendu le dernier soupir dans l'île de Bretagne, ses fils se mirent en route pour porter à Rome les cendres de leur père, qui devaient être déposées dans le tombeau des Antonins. Aucun dissentiment n'éclata entre eux pendant ce voyage, mais il était aisé de voir qu'une défiance mutuelle les séparait.

Malgré toutes les instances de leur mère Julia, les deux princes ne consentirent jamais, pendant ce trajet, qui fut très-long, à partager le même logement; ils ne prirent pas même ensemble un seul repas, de crainte d'être empoisonnés l'un par l'autre, et ne s'approchèrent pas une fois, sans être entourés de gardes et d'officiers.

Lorsqu'ils furent arrivés à Rome, ils hésitèrent tous deux à occuper ensemble le palais impérial; mais comme ce palais était presque aussi grand qu'une ville, ils s'y décidèrent enfin, ayant soin de se barricader chacun chez soi, comme si un ennemi formidable eût été à leur porte.

Cependant l'impératrice s'efforçait par ses caresses de les rapprocher l'un de l'autre; Géta, dont le cœur était bon, paraissait tout disposé

à embrasser son frère ; mais celui ci manifestait chaque jour davantage l'animosité qu'il lui portait.

Enfin ne pouvant se résoudre à vivre ensemble, ils conçurent chacun de leur côté l'idée de partager le monde en deux États indépendants, dont l'un eût appartenu à Caracalla, qui eût continué à résider à Rome, tandis que le siége de l'autre eût été placé en Asie ou en Égypte, sous la domination de Géta.

Ce projet de diviser l'empire en deux parties est digne de remarque, parce que dans la suite il fut accompli par les successeurs de Constantin-le-Grand, comme nous le verrons plus tard.

Mais Julia-Domna, qui n'avait pas encore perdu l'espoir de réconcilier ses deux fils, les ayant à dessein appelés auprès d'elle, les supplia en pleurant de ne point partager l'empire, puisqu'ils ne pourraient en même temps partager leur mère. Ceux qui assistèrent à cette scène touchante furent attendris jusqu'aux larmes de la douleur de cette princesse. Géta promit de tout faire pour lui être agréable, mais Caracalla résolut dès lors de mettre fin à ces dissensions continuelles.

En effet, ce monstre désespérant de pouvoir atteindre son ennemi autrement que par trahison, feignit tout à coup de vouloir se réconcilier avec lui; il pria sa mère de les recevoir tous deux dans son appartement, pour jouir du spectacle d'une réunion sincère. Géta, éloi-

gnant toute défiance, se hâta de se rendre à cette invitation qui comblait tous ses vœux; mais à peine fut-il entré chez l'impératrice qu'il se vit assailli par des meurtriers que son frère y avait introduits; ce malheureux jeune homme ayant cherché un refuge dans les bras de sa mère, ce fut sur son sein que les meurtriers le percèrent de coups, et cette princesse, blessée elle-même à la main, fut toute couverte du sang de son fils· l'infâme Caracalla, pour comble d'horreur, lui interdit de pleurer celui qu'il venait de faire égorger.

Un pareil début annoaçait aux Romains un empereur impitoyable; et en effet Caracalla ne peut être comparé, pour l'extravagance et la cruauté, qu'à l'odieux Caligula, dont il imita presque toutes les folies. Heureusement son règne ne fut pas de longue durée; un officier nommé Martial, dont il avait injustement fait mourir le frère, le frappa d'un coup de poignard, et l'empire passa entre les mains de Macrin, préfet du prétoire, que les soldats se hâtèrent de proclamer empereur.

Tel fut le triste sort de la famille de Sévère, si rapidement éteinte par les crimes de Caracalla; sa mère Julia ne survécut que peu de temps à toute cette race impériale: quoique Macrin lui eût témoigné les plus grands égards, après la mort de ses fils, elle ne put se consoler de descendre du trône où Septime Sévère l'avait élevée; et cette femme altière aima

mieux se laisser mourir de faim, que de renoncer à son rang d'impératrice.

LE SÉNAT DES FEMMES.

Depuis l'an 218 jusqu'à l'an 222 de l'ère chrétienne.

A cette époque, mes petits amis, il existait dans la ville d'Emèse, en Asie, un temple fameux où le soleil était adoré sous le nom syrien d'Élagabale: la divinité à laquelle on avait consacré cet édifice n'y était point représentée comme dans les autres temples païens par une statue de bronze ou de marbre, mais on l'honorait sous la forme d'une grosse pierre noire, de la forme d'un pains de sucre, qui passait, dit-on, pour être tombée du ciel.

Une pierre tombée du ciel, vous écrierez-vous, cela n'est pas possible! Eh bien, mes enfants, il est pourtant vrai que l'on connaît plusieurs exemples d'un semblable phénomène, fort rare à la vérité, mais dont, lorsque vous serez plus avancés dans vos études, il suffira de vous donner quelques idées exactes, pour vous faire comprendre que cet événement n'a rien d'incroyable, ni de prodigieux: les savants donnent même à ces pierres célestes le nom d'Aérolithes.

Dans le temps que Caracalla périt, ainsi que je viens de vous le raconter, le grand-prêtre

du temple d'Émèse était un jeune homme appelé **Bassianus**, qui ressemblait beaucoup à cet empereur, dont il était le cousin : quoiqu'il fût à peine âgé de quatorze ans, sa grand'mère Julia **Moesa**, sœur de l'impératrice Julia-Domna, et sa mère **Soémis**, femmes toutes deux fort ambitieuses, résolurent de l'élever à l'empire, en le faisant passer pour le fils de ce méchant prince.

Or, les soldats qui regrettaient Caracalla parce qu'il avait favorisé leur indiscipline, étaient alors très-mécontents de Macrin, qui se montrait sévère envers eux, et les punissait rigoureusement lorsqu'ils commettaient la moindre faute. Mœsa et Soémis, profitant de cette disposition, conduisirent Bassianus au milieu d'une légion qui était campée aux portes d'Émèse, et ayant fait remarquer à cette troupe turbulente la ressemblance de ce jeune homme avec celui qu'elle regrettait, les soldats, d'une commune voix, le saluèrent du nom d'Antonin, le proclamèrent empereur, et se mirent en pleine révolte contre Macrin.

Lorsque celui-ci, qui se trouvait alors peu éloigné d'Émèse, fut instruit de cette émeute, au lieu de l'étouffer par une prompte résolution, il méprisa d'abord cette tentative d'un enfant ; mais bientôt ayant appris que Julia Mœsa par ses promesses avait déjà séduit un bon nombre de soldats, il voulut, mais trop tard, recourir à la force des armes. Les troupes

qu'il envoya contre Bassianus passèrent du côté de ce prince au milieu du combat, les prétoriens se dispersèrent, et Macrin, obligé de prendre la fuite déguisé en courier, fut tué avec son fils âgé de dix ans, par les soldats qui les reconnurent.

Le premier soin de Bassianus après sa victoire fut d'écrire au sénat de Rome, pour lui annoncer la défaite et la mort de Macrin, en se donnant les titres pompeux de Marc-Aurèle, d'Antonin, et de petit-fils de Sévère. En même temps il envoya son portrait aux sénateurs pour être placé sur l'autel de la Victoire, autour duquel se réunissait habituellement cette grave assemblée. Dans ce portrait il s'était fait représenter vêtu de ses habits de grand prêtre du soleil, la tête surmontée d'une tiare ornée de pierreries, et les bras chargés de bracelets d'or et de diamants; ses sourcils étaient peints en noir et ses joues chargées de diverses nuances de rouge et de blanc. Les sénateurs ne purent cacher leur indignation à la vue de cette image ridicule, mais ils furent contraints de se soumettre aux ordres du nouveau maître que les légions de Syrie venaient de donner à l'empire; et Bassianus lui-même avec sa mère et son aïeule, ne tarda pas à se rendre à Rome, où bientôt l'extravagance de cet insensé n'eut plus de bornes.

Aussi ignorant qu'étonné lui-même de sa prodigieuse fortune, il ne douta point que son

élévation ne fût due à la protection de son dieu Élagabale, et pour lui en témoigner sa reconnaissance, il imagina d'introduire à Rome le culte de cette divinité asiatique, et même d'y faire transporter la pierre noire que l'on adorait dans le temple d'Émèse. Un édifice somptueux fut élevé par son ordre sur le Mont Palatin à ce dieu étrange, et lorsque tout fut prêt pour le recevoir, la grossière image fut transportée à Rome avec une pompe et une magnificence qui surpassa tout ce que l'on avait vu de plus somptueux jusqu'alors. La pierre noire, enrichie de diamants et placée sur un char attelé de six chevaux blancs, dont l'empereur lui-même voulut être le cocher, traversa les rues de la capitale, que l'on avait parsemées de poussière d'or: de pompeux sacrifices l'attendaient dans son temple, où Bassianus, dans une sorte de délire, changea le nom qu'il avait porté jusqu'à ce jour contre celui du dieu lui-même, et ne se fit plus appeler autrement qu'Élagabale. Peu de temps après, pour que le soleil ne demeurât pas seul dans sa nouvelle demeure, il résolut de le marier avec la lune, et fit apporter à grands frais de Carthage à Rome une statue célèbre, que les Africains adoraient sous la dénomination d'Astarté.

Cependant l'insensé Élagabale (c'est sous ce nom qu'il est surtout connu dans l'histoire), sous prétexte de témoigner sa reconnaissance à son aïeule Mœsa, et à sa mère Soémis, aux-

quelles il devait l'empire, leur accorda le droit de siéger dans le sénat, chose qui ne s'était point encore vue à Rome, parce qu'une coutume sévère s'opposait à ce qu'aucune femme prît place dans cette grave assemblée.

De plus, pour donner une nouvelle satisfaction à l'une et à l'autre de ces princesses, il créa exprès pour elles un sénat de dames, qui se réunit fréquemment sous leur présidence, et où l'on délibérait très-sérieusement sur la façon des parures et sur les personnes qui avaient le droit de paraître en voiture ou en litière dans les cérémonies publiques. Élagabale, qui avait indroduit à Rome les modes de l'Asie, attachait une haute importance a ces futiles occupations, et sans doute le sénat des femmes lui parut d'une très-grande utilité pour le gouvernement de l'empire.

Les anciens Romains, dans les glorieux temps de la république, ne portaient jamais que des vêtements de laine, dont la forme et la couleur étaient réglées par d'antiques coutumes et même par de sages lois, qui ne permettaient à personne d'étaler dans son costume une magnificence blâmable et inutile; ainsi les enfants, quel que fût le rang de leurs parents, n'étaient jamais vêtus que d'une robe longue, simple et sans ornement, jusqu'à ce que, parvenus à l'âge de dix-sept ans, ils eussent reçu avec de certaines cérémonies la ROBE VIRILE OU TOGE, qui était le vêtement ordinaire des hommes li-

bres en temps de paix: à la guerre, outre la cuirasse dont ils étaient armés, les soldats portaient une casaque courte et serrée autour du corps, et un manteau appelé PALLIUM, qui leur servait de couverture pendant la nuit. Les consuls, les sénateurs et les magistrats se distinguaient des autres citoyens par une robe bordée d'une bande de pourpre ou d'écarlate, dont la largeur variait suivant la dignité du personnage: ce costume était nommé la robe PRÉTEXTE. Ceux qui aspiraient aux emplois publics, ne se montraient dans les assemblées du peuple que vêtus d'une robe blanche, sans aucune bordure, d'où leur était venu le nom de CANDIDATS, d'un mot latin qui veut dire *blanc*.

Aucun empereur jusqu'alors n'avait fait de changement au costume national, si ce n'est que, pour les fêtes publiques, quelques-uns avaient adopté une robe prétexte en laine couleur de pourpre, et ornée de palmes brodées d'or. A Rome, les hommes avaient habituellement les cheveux courts et la tête nue, et ce n'était qu'en temps de guerre qu'ils se coiffaient d'un casque de fer, dont la forme varia selon les époques.

Élagabale, accoutumé au luxe de l'Asie, dédaigna l'ancienne simplicité romaine: la laine lui parut trop grossière, et il ne voulut porter que des vêtements de soie, quoique dans ce temps les tissus de cette matière fussent d'un prix si élevé, qu'il était interdit par une loi

aux hommes d'en faire usage pour leur habillement, et que les plus illustres dames romaines pouvaient seules les employer dans leur parure.

Élagabale, le premier, adopta ces modes dispendieuses; il changea la toge romaine contre la robe longue et traînante en usage chez les Asiatiques; il se para de colliers étincelants, et se couvrit la tête de cette espèce de haute couronne d'or enrichie de pierres précieuses, que portaient autrefois les rois d'Assyrie et de Perse, comme vous pouvez vous rappeler de l'avoir lu dans *l'Histoire ancienne:* il était très-difficile de reconnaître, sous ce travestissement l'un des successeurs des Césars.

Vous n'aurez point de peine à croire, après un tel récit, mes enfants, que l'extravagance de ce prince le portât à toutes les folies imaginables: il épousa successivament quatre femmes qu'il répudia quelques jours après: puis il voulut être femme à son tour, se choisit un mari parmi les courtisans qui l'entouraient, et se fit donner le titre de madame et d'impératrice.

En même temps il épuisait, hors de propos, les trésors du monde, en les distribuant avec profusion aux soldats et à la populace; et ne manquait pas de choisir, pour les plus hautes dignités de l'empire, des cochers, des barbiers, des musiciens et des danseurs. On peut dire avec vérité que l'on ne vit jamais dans aucun

pays un règne à la fois plus honteux et plus ridicule.

Cependant l'impératrice Mœsa, déçue dans tout ce qu'elle avait espéré en élevant cet insensé au trône, tourna ses vues pour l'avenir vers un autre de ses petits-fils, nommé ALEXANDRE: usant d'un reste de crédit sur l'esprit d'Élagabale, elle le détermina à adopter ce jeune prince, qui, à peine âgé de treize ans, se distinguait déjà par les qualités les plus aimables. Alexandre était fils de Mammée, sœur de Soémis, et seconde fille de Julia Mœsa.

Élagabale parut d'abord porter beaucoup d'affection à cet enfant; mais bientôt prenant ombrage de ses bonnes dispositions qui semblaient croître avec lui, et surtout des acclamations que la vue de ce jeune prince faisait éclater parmi le peuple et les soldats, il résolut de le faire périr en l'étouffant dans un bain. Cette lâche trahison, à laquelle Alexandre échappa, devint pour les prétoriens l'occasion d'une nouvelle révolte, dans laquelle ils égorgèrent Élagabale avec sa mère Soémis, et Alexandre proclamé empereur à la place de son infâme cousin joignit à son nom celui de Sévère, parce qu'il prétendait comme lui appartenir à la famille de Caracalla.

Le corps d'Élagabale, après avoir été traîné dans les rues de Rome par la populace, fut précipité dans le Tibre, et le sénat, par un décret public, voua sa mémoire à une infamie

éternelle. Il était alors âgé de dix-huit ans, et son règne avait duré quatre années.

ALEXANDRE SÉVÈRE.

Depuis l'an 222 jusqu'à l'an 235 de l'ère chrétienne.

Comme Alexandre Sévère n'avait que dix-sept ans lorsqu'on le fit empereur, mes petits amis, ce fut son aïeule Julia Mœsa et sa mère Mammée qui gouvernèrent l'État, jusqu'à ce qu'il fût en âge de régner par lui-même; je dois même vous dire que ces deux princesses montrèrent alors une grande sagesse, en plaçant autour du jeune prince les plus illustres personnages de son temps. Elles interdirent de nouveau aux femmes l'entrée du sénat, et observèrent rigoureusement pour elles-même cet usage respectable.

Dans tous les temps les Romains avaient eu la coutume d'introduire dans leur ville le culte des divinités qu'ils trouvaient honorées dans les différents pays dont ils faisaient la conquête, et Élagabale, en sa qualité de prêtre du soleil, comme vous l'avez vu, n'avait pas manqué de faire apporter l'image grossière de son dieu dans le temple magnifique qu'il lui avait fait élever sur le Mont Palatin. Alexandre se hâta de renvoyer en Asie ce dieu étranger, et en même temps, comme le nombre des chrétiens

s'était considérablement accru dans l'empire depuis quelques années, il permit que le christianisme fût honoré dans une des salles du palais impérial, quoiqu'il fût encore bien éloigné lui-même de le regarder comme la véritable religion.

Ainsi les plus sages empereurs se montraient tolérants envers ce nouveau culte, mais le peuple continuait à détester les chrétiens, que les prêtres païens lui avaient appris à regarder comme la cause principale des malheurs de l'empire.

Alexandre, doué de toutes les qualités qui distinguent les grands rois, commença de bonne heure à les laisser paraître, et jamais on ne put lui reprocher, comme à la plupart des empereurs qui l'avaient précédé, d'avoir répandu une seule goutte de sang sans la plus absolue nécessité.

Plein de respect et d'affection pour sa mère Mammée et son aïeule Mœsa (à laquelle il accorda les honneurs de l'apothéose lorsqu'elle mourut), il suivit constamment leurs sages avis, et se montra favorable au sénat, auquel il témoigna toute sa vie la plus grande déférence. Pour qu'aucune classe du peuple ne pût se plaindre de lui, il voulut que l'entrée de son palais fût ouverte à tous les Romains: chacun pouvait ainsi lui parler sans difficulté, et souvent même il se rendait sans gardes aux bains publics, où il ne se distinguait des au-

tres citoyens que par sa robe de pourpre. Simple et modeste dans ses habillements, il se montrait affable et poli envers tous ceux qui l'approchaient; la frugalité, qualité qui a toujours appartenu aux princes vertueux, présidait à sa table, et pendant ses repas, au lieu des danseurs, des musiciens ou des gladiateurs que l'on voyait dans les salles du palais sous les autres empereurs, il n'avait d'autre distraction que celle d'une lecture utile et intéressante, que lui faisait à haute voix un de ses officiers. On dit qu'il avait fait écrire dans plusieurs endroits de ses appartements, cette belle maxime des chrétiens, que nous ne devrions jamais perdre de vue: « Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît.»

Dans le temps qu'Alexandre Sévère régnait à Rome, il arriva en Asie un événement fort remarquable qui devait par la suite causer de grands désastres à l'empire: le royaume des Perses, qui depuis plus de cinq cents ans n'était qu'une province soumise aux Parthes, se releva tout à coup, et devint une puissance redoutable.

Un prince, nommé Artaxercès, fils d'un soldat appelé Sassan, qui prétendait descendre de Darius Codoman, vaincu par Alexandre-le-Grand, chassa les Parthes de cette contrée, et devint le chef d'une longue suite de rois, qui reçurent le nom de Sassanides. Il ne faudra point oublier à quelle époque de l'histoire romaine,

se rapporte, mes petits amis, le rétablissement de cette nouvelle monarchie perse, qui s'étendit bientôt sur tout le centre de l'Asie, depuis la mer Caspienne jusqu'au golfe Persique et depuis le fleuve Indus jusqu'aux bords de l'Euphrate et du Tigre.

Le fier Artaxercès, non content d'avoir ainsi arraché aux Parthes un empire immense, résolut de chasser aussi les Romains de leurs provinces asiatiques; une pompeuse ambassade de quatre cents jeunes Perses, aussi remarquables par leur beauté et leur taille élevée, que par la richesse de leurs équipages et l'élégance de leurs chevaux, se présenta devant Alexandre Sévère, pour lui ordonner, au nom du Grand-Roi (c'était le titre qu'avait pris le Sassanide) d'abandonner à l'instant même les pays que les Romains possédaient en Asie. Sévère fut indigné de ce message insolent d'un barbare, et de part et d'autre on se prépara à la guerre. L'empereur lui-même se rendit dans la Mésopotamie, cette province dont il est si souvent question dans *l'Histoire Sainte;* et après plusieurs combats sanglants, mais où la victoire demeura incertaine, il s'estima heureux d'avoir forcé les Perses à respecter les frontières de l'empire, et sa mère Mammée, qui ne quittait jamais son fils, le ramena à Rome pour y recevoir les honneurs du triomphe.

Cependant les soldats romains, qui s'étaient tant illustrés autrefois par leur courage et leur

discipline, devenaient chaque jour plus turbulents et plus mutins ; non seulement ils exigeaient que les empereurs, lorsqu'ils étaient élevés au trône, leur fissent des remercîments publics, et d'abondantes distributions d'argent, mais encore ils prétendaient vivre selon leur bon plaisir, et ravager les provinces sans en être punis. Le poids de leurs armes même les incommodait, et ils n'avaient pas craint de déposer ces pesantes cuirasses qui faisaient autrefois la force des légions. Outre cela, le grand nombre de barbares que les empereurs avaient pris à leur service, parce que Rome et l'Italie ne leur fournissaient plus qu'un petit nombre de soldats, avaient introduit parmi les troupes des habitudes d'ivrognerie et de pillage.

Alexandre tenta de réprimer ces désordres par des exemples sévères; une légion s'étant révoltée, et ayant tourné en ridicule un empereur qui ne marchait jamais sans être accompagné de sa mère, ce prince lui ôta ses aigles (ce qui était la plus grande punition qu'une troupe pût recevoir), et ne consentit à les lui rendre qu'après trente jours de prières et de repentir. Cette juste rigueur fit d'abord rentrer les turbulents dans le devoir, mais bientôt après, ne pouvant plus se façonner à la discipline, ils se mutinèrent de nouveau.

Dans les armées romaines qui étaient campées sur les bords du Rhin, où Alexandre s'était rendu aussitôt après son triomphe sur les

Perses, se trouvait alors un soldat barbare appelé Maximin, d'une taille tellement élevée, qu'il était connu dans tout l'empire comme l'homme le plus grand et le plus fort de cette époque; on assure qu'il avait sept pieds et demi de hauteur, que vingt livres de viande satisfaisaient à peine son vorace appétit de chaque jour, et qu'un petit tonneau de vin ne pouvait étancher sa soif; il courait, dit-on, aussi vite qu'un cheval, et après une course de plusieurs lieues, terrassait successivement seize lutteurs vigoureux sans se reposer. Dans sa jeunesse, Maximin avait été berger sur les montagnes de Thrace, et avait montré une bravoure incroyable contre les bêtes féroces et les brigands, dont ces contrées étaient infestées. Toutes ses manières se ressentaient de cette origine sauvage; néanmoins, comme il n'était pas moins vaillant que robuste, il était parvenu en peu de temps aux premiers grades de la milice romaine. Sévère, lui-même, l'avait honoré comme un guerrier formidable aux ennemis; mais cet ingrat, faisant usage contre cet empereur du pouvoir qu'il tenait de ses bienfaits, excita contre lui une révolte imprévue, dans laquelle ce jeune prince fut égorgé avec sa mère Mammée.

Je vous prie de remarquer, mes petits amis, que c'était alors la fin de presque tous les princes romains, et comme chaque armée se donnait au moins un empereur, il était très-ordi-

naire de voir à la fois plusieurs personnages s'attribuer la dignité impériale.

LES TROIS GORDIENS.

Depuis l'an 235 jusqu'à l'an 248 de l'ère chrétienne.

Jusqu'à cette époque, mes enfants, aucun homme d'origine barbare, ni même de basse naissance, n'était parvenu à l'empire ; Néron, comme je vous l'ai fait remarquer, fut le dernier César de la famille d'Auguste, et depuis sa mort tous les empereurs qui s'étaient succédé avaient été de vaillants généraux d'armée, ou de nobles patriciens. Galba, Othon, Vitellius, Vespasien et ses fils, Trajan, Adrien, les Antonins, Septime Sévère, appartenaient tous aux plus illustres familles de Rome ou des provinces, et le méprisable Élagabale lui-même n'avait dû son élévation au trône qu'à sa parenté supposée avec Caracalla : aussi l'étonnement et l'indignation furent-ils grands à Rome, parmi le sénat et le peuple, lorsqu'on y apprit que le sauvage Maximin, né de parents barbares sur les bords du Danube venait d'être ploclamé empereur par les légions de Germanie.

L'humeur farouche du nouveau César, son ignorance, ses manières communes, son langage grossier, et bientôt la cruauté dont il fit

preuve, jetèrent l'effroi dans tout l'empire : on sut en peu de temps que, dans plusieurs villes romaines, son avarice égale à sa brutalité avait dépouillé les temples des dieux des ornements et des trésors qu'ils renfermaient, pour les distribuer à ses soldats, dont la plupart rougissaient eux-mêmes de recevoir leur part de ces sacriléges. Cet homme stupide ne pouvait souffrir auprès de sa personne, ni même dans son armée aucun de ceux qui appartenaient aux familles distinguées de l'empire, et l'on assure que plusieurs sénateurs, dont le seul tort était d'avoir connu son origine obscure, périrent écrasés sous sa massue, ou furent dévorés par des chiens après avoir été revêtus de peaux de bêtes fauves fraîchement écorchées. Personne cependant n'osait se lever contre ce monstre, qui n'avait encore signalé son règne que par des meurtres, et le pillage des temples, lorsqu'un événement imprévu éclata dans une contrée éloignée, et prépara sa ruine.

Je crois vous avoir dit, il n'y a pas longtemps, mes petits amis, que les provinces appartenant à l'empire étaient gouvernées par des magistrats auxquels on donnait le titre de Proconsul, ce qui voulait dire celui qui tient la place du consul.

Or, le proconsul qui gouvernait l'Afrique au temps de Maximin, se nommait Gordien, et c'était un vieillard vénérable, appartenant à l'une des plus illustres familles de Rome : son

père descendait des Gracques, ces nobles tribuns dont je vous ai parlé il n'y a pas longtemps, et sa mère était petite-fille de l'empereur Trajan. Gordien possédait de grandes richesses en Italie, et entre autres un palais magnifique que le grand Pompée avait occupé : revêtu autrefois de la dignité d'édile, dont vous savez que les fonctions consistaient surtout à présider aux jeux publics, il s'était concilié l'estime et l'affection du peuple par la magnificence qu'il avait déployée dans les spectacles et les combats d'animaux et de gladiateurs. Le fils de ce proconsul, qui se nommait Gordien comme lui, l'avait accompagné dans son gouvernement d'Afrique, et tous deux par leur douceur et leur justice s'étaient fait aimer des citoyens et des soldats. Une révolte causée par la dureté d'un officier qui avait été chargé par Maximin de dépouiller les temples de cette province, ayant éclaté dans une petite ville nommée Thysdrus, où se trouvaient par hasard les deux Gordiens, les jeunes gens de cette ville tuèrent cet homme injuste, et, déclarant qu'ils ne voulaient pas obéir plus longtemps à un tyran capable d'ordonner de pareils sacriléges, supplièrent les Gordiens de se laisser tous deux proclamer empereurs : ceux-ci ne se rendirent qu'avec peine à leurs prières, car ils connaissaient le danger auquel ils s'exposaient; mais enfin ils y consentirent, et leur premier soin fut d'écrire humblement au sénat de Rome pour solliciter son assentiment.

Le respect que les Gordiens témoignèrent à cette grave assemblée par cette démarche modeste, leur concilia l'estime de tous les bons citoyens, et chacun se félicita d'avoir enfin pour maîtres des princes qui se soumettaient aux anciennes lois.

Il existait à Rome un temple, où, dans les circonstances graves, les sénateurs avaient coutume de se réunir pour délibérer secrètement sur les affaires du moment. Ce temple était celui des Dioscures, Castor et Pollux, dont vous avez sans doute appris la fable dans la Mythologie; ce fut dans ce lieu que le sénat s'assembla pour prendre connaissance des lettres des Gordiens, et cette lecture fut interrompue par les acclamations de tous les assistants, qui ne se séparèrent qu'après avoir déclaré Maximin ennemi public, comme autrefois l'odieux Néron, et proclamé les deux Gordiens Augustes et Césars. Le bruit qui s'en répandit rapidement excita des transports de joie dans toute l'Italie; les statues du tyran partout renversées, furent traînées honteusement dans les rues de la capitale, où quelques prétoriens que l'on supposait lui être dévoués, furent égorgés par la multitude.

Ainsi, mes enfants, chaque révolution nouvelle était signalée par les excès de la populace et des soldats, et les Romains ne semblaient plus destinés qu'à se déchirer de leurs propres mains.

Mais tandis que l'avénement des Gordiens faisait naître ainsi de nouvelles espérances, ces deux empereurs avaient déjà péri en Afrique, en combattant une armée de Maures, que conduisit contre eux un des officiers de Maximin : ces bons princes n'avaient porté la pourpre que trent-six jours, et l'on apprit en même temps à Rome leur mort funeste, et l'approche de Maximin, qui, après avoir vaincu successivement les Germains sur le Rhin et sur le Danube, marchait avec ses légions victorieuses sur l'Italie, où il se préparait à tirer une vengeance terrible de ceux qui avaient osé embrasser le parti de ses adversaires.

A cette nouvelle le sénat, triste et silencieux, s'assembla dans le temple de la Concorde; tous les visages étaient pâles et consternés, et personne n'avait encore osé prendre la parole, lorsqu'un sénateur appelé TRAJAN, qui appartenait, comme les Gordiens, à la famille de l'empereur de ce nom, élevant la voix : « Romains dit-il avec fermeté, nous avons perdu sans doute deux excellents princes, mais ce n'est point une raison pour que la république périsse avec eux; je vois ici parmi vous un grand nombre de personnages dignes de prendre leur place. Maximin s'avance et nous n'avons point d'empereur à lui opposer; pour moi, sans hésiter, et dût mon audace me coûter la vie, je vous propose de proclamer à la fois deux personnages qui par leur courage et leurs vertus ne

sont point au-dessous de la majesté impériale; saluons empereurs MAXIME et BALBIN, dont nous estimons tous le mérite; c'est honorer la pourpre que de faire un pareil choix. »

Ce discours fut accueilli par les acclamations de l'assemblée qui s'écria de toutes parts: Victoire et longue vie aux empereurs Maxime et Balbin! Ces deux sénateurs, qui étaient honorablement connus dans Rome, furent aussitôt proclamés par leurs collègues, et la foule qui entourait le temple avec inquiétude, répéta les cris du sénat. Cependant pour satisfaire le peuple et les soldats, qui témoignaient encore leurs regrets d'avoir perdu les Gordiens d'Afrique, le sénat adjoignit aux nouveaux empereurs un enfant de treize ans, petit-fils du premier de ces princes, auquel on donna le nom de GORDIEN-LE-JEUNE, pour le distinguer de son oncle.

Pendant ce temps le farouche Maximin s'approchait de l'Italie en suivant les bords du golfe Adriatique, et quelques marches à peine le séparaient des portes de Rome, lorsqu'il se trouva arrêté par le débordement de plusieurs rivières qui se jettent dans cette mer, devant une ville forte, nommée AQUILÉE, où une légion romaine s'était enfermée par l'ordre du sénat: c'était là que le tyran devait trouver une fin digne de ses crimes.

Indigné de rencontrer un obstacle qu'il n'avait point prévu, Maximin menaça les habitants d'Aquilée de raser leur ville s'ils osaient re-

fuser de lui ouvrir leurs portes; pour les effrayer, il abandonna le pays environnant aux ravages de ses troupes, et fit arracher toutes les vignes qui en faisaient la richesse et l'ornement. Mais ses menaces et ses fureurs ne firent qu'exciter la valeur des défenseurs d'Aquilée, et tandis qu'il se consumait en vains efforts devant leurs murailles, la famine et les maladies qui se déclarèrent dans son armée, en diminuèrent rapidement la force. De la souffrance, les soldats passèrent aux murmures, bientôt une révolte furieuse éclata dans leurs rangs: une troupe de prétoriens qui se trouvaient au camp de Maximin, lassés de tant de privations, entourèrent sa tente et l'égorgèrent avec son fils, âgé de dix ans seulement, et ce double meurtre mit fin à cette guerre funeste, mais non aux malheurs de l'empire.

Cependant les empereurs Maxime et Balbin, qui par leur fermeté et leur dévouement aux volontés du sénat, avaient arraché Rome et l'État aux fureurs de Maximin, ne jouirent pas longtemps du succès qui avait couronné leurs efforts. Une défiance fatale se mit entre eux, et les soldats mécontents de ce qu'ils appelaient leur avarice, parce qu'ils refusaient de leur livrer les trésors de l'empire, profitèrent de cette mésintelligence pour les surprendre dans leur palais, où ils étaient restés presque seuls pendant des jeux publics, et les massacrèrent impitoyablement. Le César Gordien, seul épar-

gné par ces furieux, fut proclamé empereur au milieu de leur camp, où ils l'avaient forcé de les suivre.

Ce prince, quoique bien jeune encore, annonçait déjà toutes les belles qualités qui semblaient appartenir à sa famille ; il aimait à s'entourer d'hommes vertueux et instruits, et, comme Alexandre Sévère, il prenait plaisir à entendre des lectures sérieuses et utiles; mais ce trône si souvent ensanglanté devait aussi lui être funeste; et il était à peine âgé de dix-neuf ans, lorsqu'une terrible catastrophe vint mettre fin à son règne et à sa vie.

Les Perses, que Sévère avait contenus sans les vaincre, avaient envahi de nouveau la Mésopotamie, et Gordien se vit forcé de marcher contre eux en Asie. Il avait auprès de lui pour préfet du prétoire un Arabe nommé Philippe, guerrier intrépide, mais ambitieux, qui en flattant les soldats, entretenait par de secrètes menées le mécontentement que leur causaient des marches longues et pénibles sous un ciel brûlant.

Un jour que Gordien passait une revue de son armée sur les bords de l'Euphrate, des murmures menaçants éclatèrent tout à coup dans les rangs, et bientôt les mutins exigèrent que Philippe fût associé à l'empire. Le jeune prince y consentit, mais à peine leur eut-il accordé ce qu'ils demandaient, que ces forcenés l'entourant, l'obligèrent à déposer le comman-

dement. Alors Gordien les conjura de lui laisser le titre de César, qu'il avait reçu du sénat, et ils le lui refusèrent: il leur demanda de le faire descendre au rang de préfet du prétoire, et on le lui refusa encore; enfin il les supplia d'épargner au moins sa vie, et ils ne lui répondirent que par de cris de rage. Philippe demeura immobile spectateur de cette scène terrible, et lorsqu'elle fut terminée par le meurtre du troisième Gordien, il écrivit au sénat qu'il avait accepté l'empire, mais qu'il était innocent de la mort de l'empereur.

C'était depuis Alexandre Sèvère le sixième prince que les soldats avaient égorgé : après avoir obéi à un Syrien sous Élagabale, et à un Thrace sous Maximin: l'empire passait sous la domination d'un Arabe, et il ne restait plus même aux empereurs la qualité de Romains.

LES GOTHS.

Depuis l'an 248 jusqu'à l'an 254 de l'ère chrétienne.

Dans le temps que Philippe parvint à l'empire de la manière que je viens de vous raconter, mes petits amis, MILLE ans s'étaient déjà écoulés depuis que Romulus, aidé d'une poignée de bergers et de voleurs, avait jeté les fondations de sa ville sur le mont Palatin.

L'empereur Auguste avait autrefois conçu l'idée de consacrer le souvenir de ce grand événement par des jeux publics auxquels il donna le nom de SÉCULAIRES, parce qu'ils ne devaient être célébrés que tous les cent ans, dans les premiers jours du printemps: depuis ce prince, Claude, Domitien et Septime Sévère avaient successivement accompli cette solennité, à laquelle il était presque impossible qu'un homme pût assister deux fois dans sa vie ; et ce fut Philippe qui fit célébrer les jeux séculaires pour la cinquième et dernière fois. A cette occasion on frappa à Rome des médailles, dont plusieurs sont parvenues jusqu'à nous, représentant d'un côté l'image et les noms de cet empereur, et de l'autre un temple avec cette inscription en latin: SIÈCLE NOUVEAU.

Cette fête, à laquelle il était interdit aux esclaves et aux étrangers de prendre part, donnait lieu à des cérémonies graves et mystérieuses, pendant trois nuits consécutives, les prêtres des différentes divinités leur offraient des sacrifices sur les bords du Tibre, et le peuple réuni en foule dans le Champ de Mars, exécutait des danses et des concerts à la lueur d'une multitude innombrable de flambeaux, dont la brillante illumination dissipait complètement l'obscurité de la nuit. En même temps une troupe de jeunes garçon et de jeunes filles des principales familles de l'empire faisaient entendre des chants religieux et des prières, par

lesquelles ils demandaient aux dieux la conservation et la gloire du peuple romain. Il semblait à tous les spectateurs, enivrés de cette pompe mémorable, que la puissance de Rome, dont l'origine remontait à une époque si ancienne, ne devait jamais finir; mais vous verrez bientôt, au contraire, que jamais elle ne fut menacée d'aussi grands dangers.

Philippe avait à peine achevé la célébration des jeux séculaires, lorsqu'il apprit qu'une nouvelle révolte venait d'éclater parmi les légions campées en Moesie, l'une des provinces romaines situées sur le Danube. Ce prince, qui n'avait point oublié le meurtre du jeune Gordien et de tant d'autres empereurs, se garda bien de se rendre au camp des rebelles, où il savait que son existence ne serait point en sûreté, mais il y envoya, pour faire rentrer les mutins dans le devoir, un sénateur nommé Dèce, qui avait une grande réputation de courage et d'habileté.

Ce personnage appartenait à l'une des plus anciennes familles de Rome, et passait pour l'un des descendants de l'illustre Décius, ce généreux citoyen qui, en se dévouant à la mort pour obéir à un oracle supposé, avait assuré la victoire aux Romains, ainsi que je vous l'ai raconté dans un autre livre.

Le prudent Dèce n'accepta qu'avec peine cette mission difficile, mais aussitôt qu'il fut arrivé dans le camp des légions de Mœsie, les rebel-

les, qui connaissaient son mérite, déclarant qu'ils ne voulaient plus obéir à Philippe, le revêtirent, malgré lui, de la pourpre impériale, et jurèrent que s'il ne consentait à être leur empereur, il ne sortirait pas vivant de leur camp. Dèce, malgré sa répugnance, se vit ainsi contraint de céder à leurs instances, et bientôt après de les conduire en Italie. Philippe, instruit de leur approche, fut tué dans une bataille qu'il s'était décidé à leur livrer. Cet événement plaça Dèce sur le trône, qu'il ne lui fut plus permis de refuser; il joignit à son nom celui de Trajan, dont il s'efforça d'imiter les vertus; et le sénat comme le peuple se réjouit d'avoir un empereur qui n'acceptait que malgré lui ce que tant d'autres avaient recherché avec fureur.

Dans ce temps-là précisément il arriva que des peuples barbares, que l'on ne connaissait point encore, passèrent le Danube, dévastèrent quelques-unes des plus riches provinces de l'empire, et menacèrent même l'Italie.

Ces peuples, auxquels on donnait le nom de Goths, étaient originaires de Germanie et appartenaient à la grande race des Suèves qui, comme je vous l'ai dit, occupait une des extrémités de cette vaste contrée. Ceux qui ravagèrent les provinces romaines au temps de Dèce venaient alors de l'une des contrées de la Suède actuelle, que l'on appelle encore aujourd'hui la Gothie; et après s'être arrêtés quelque temps dans le nord de l'Europe, ils ava-

ient envahi la Dacie, et bientôt après les frontières de l'empire.

Les Goths étaient une nation guerrière, redoutable, et adonnée au culte sauvage des divinités Scandinaves, dont vous avez pu lire les fables bizarres dans la Mythologie. ODIN, le plus puissant de ces dieux, était, dit-on, un de leurs anciens rois, qui avait conduit leurs premières bandes des bords du Pont-Euxin à ceux de la Vistule, où ils s'étaient mêlés avec la race Suève, répandue dans cette contrée. Ces peuples étaient divisés en trois grandes familles ou Tribus, dont les OSTROGOTHS, ou Goths d'Orient, et les VISIGOTHS, ou Goths d'Occident, formaient les deux principales : une troisième tribu, qui ne suivit que longtemps après les deux premières en Germanie, portait le nom de tribu de GÉPIDES ou *traîneurs,* que nous retrouverons dans d'autres histoires.

L'aspect des Goths n'avait rien de hideux ni d'effrayant; ils étaient même remarquables par la régularité des traits de leur visage, la blancheur de leur peau, et la longueur de leurs cheveux blonds, qu'ils laissaient flotter sur leurs épaules : ne pouvant supporter le séjour des villes, où ils se regardaient comme emprisonnés par les murailles, ils n'habitaient que de grandes villages, formés de huttes éloignées les unes des autres. Quoiqu'ils ne fussent pas étrangers à l'agriculture, et qu'ils possédassent des troupeaux, l'exercice de la chasse, qu'ils

regardaient comme une image fidèle de la guerre, leur paraissait préférable à toute autre occupation ; et ils se nourrissaient plus volontiers de gibier ou de miel sauvage que des fruits de la terre ou de la chair du bétail. Accoutumés à transporter sans difficulté d'un lieu à un autre tout ce qui leur appartenait, on les voyait, au premier signal de leurs chefs, se mettre en marche, en grandes colonnes, traînant après eux leurs femmes et leurs enfant sur des charriots, avec lesquels ils parcouraient des distances considérables.

Le vêtement ordinaire des Goths était une tunique courte et serrée autour du corps ; ils parlaient, comme les autres Germains, le langage teutonique, d'où s'est formée depuis la langue allemande, qui est en usage aujourd'hui dans une grande partie de l'Europe.

Cependant, mes petits amis, l'empereur Dèce ayant appris que ces Barbares avaient envahi la Thrace et la Macédoine, où ils exerçaient de terribles ravages, se hâta de marcher à leur rencontre, à la tête de plusieurs légions ; il les combattit à diverses reprises, mais il ne put empêcher que les Goths ne détruisissent entièrement plusieurs villes, et entre autres celle de PHILIPPOPOLIS, en Thrace, autrefois fondée par le père d'Alexandre-le-Grand, où ils égorgèrent, dit-on, plus de cent mille personnes, et s'emparèrent d'un grand nombre de prisonniers d'un rang illustre.

Mais le vaillant empereur ne se laissa point décourager par ce désastre, et continuant à harceler l'armée ennemie, qui traînait après elle un butin immense, il se flattait de la détruire avant qu'elle pût repasser le Danube, lorsqu'il succumba lui-même dans une embuscade avec son fils aîné. Le corps de Dèce ne fut point retrouvé parmi les morts, et les légions élevèrent d'abord au trône Gallus, un de ses généraux, qui consentit à associer à l'empire Hostilien, second fils de ce prince infortuné; mais, peu de temps après, ce jeune homme périt par la trahison de ce même Gallus, qui, impatient de régner sans partage et sans peine, se hâta de conclure une paix honteuse avec les Barbares : il leur permit d'emporter tout leur butin, d'emmener en esclavage tous leurs prisonniers sans distinction, et s'engagea en outre à leur payer chaque année une grosse somme en or. Ce n'était pas ainsi, s'il vous en souvient, mes enfants, que le dictateur Camille chassait autrefois les Gaulois de l'Italie, lorsqu'il envoyait dire à Brennus, que c'était avec du fer et non avec de l'or, que Rome devait être sauvée.

A cette condition, les Goths satisfaits consentirent à se retirer de l'autre côté du Danube, où ils fondèrent des établissements, et bâtirent même quelques villes, mais ils s'accoutumèrent ainsi à se faire payer la paix qu'ils voulaient bien laisser à l'empire; et nous verrons bientôt

ce qui arriva, lorsqu'on n'eut plus d'argent à leur livrer, et les désastres inouïs qui s'ensuivirent.

Il ne faudra point confondre, mes petits amis, les peuples Goths avec les barbares d'une autre origine, qui dans la suite envahirent l'empire romain, et sur lesquels je vais voir tout à l'heure plusieurs histoires à vous raconter.

LES TRENTE TYRANS.

Depuis l'an 254 jusqu'à l'an 267 de l'ère chrétienne.

Gallus avait à peine conclu ce traité humiliant avec les Barbares, qu'un autre général, nommé Émilien, lui arracha l'empire avec la vie, et succomba lui-même bientôt après devant un nouvel empereur, appelé Valérien, qui fut proclamé par les légions de la Gaule.

Ce dernier prince, déjà avancé en âge (il n'avait pas moins de soixante ans), était aussi recommandable par ses vertus que par son courage. L'empereur Dèce, distinguant en lui de grandes et belles qualités, avait rétabli en sa faveur la grave et imposante charge de censeur, dont vous pouvez vous souvenir que furent revêtus le rigide Caton, et les plus illustres Romains du temps de la république. En confiat cette charge importante à un pareil personnage, Dèce avait espéré rétablir les anciennes

mœurs, si complètement changées par les mauvais princes qui s'étaient succédé sur le trône; mais son espérance fut déçue, et malgré l'exemple sévère du nouveau censeur, les Romains de ce temps demeurèrent plus semblables aux contemporains de Néron et d'Élagabale qu'à leurs ancêtres du glorieux temps des guerres puniques.

Ce fut cet illustre vieillard qui prit la place d'Émilien après sa défaite, et comme il prévoyait avec raison que de nouveaux dangers ne tarderaient pas à fondre sur Rome, il associa à sa puissance son fils Gallien, jeune homme faible et débauché, qu'il croyait capable de soutenir avec lui le poids de l'empire.

Le nouveau royaume des Perses, qui, ainsi que je vous l'ai raconté, s'était relevé en Asie, du temps d'Alexandre Sévère, était alors gouverné par Sapor Ier, fils et successeur du puissant Artaxercès, et le second des Sassanides; ce prince haïssait les Romains, et n'attendait qu'une circonstance favorable pour leur déclarer la guerre.

Cette occasion ne tarda pas à se présenter : un seigneur syrien, appelé Cyriade, qui par sa mauvaise conduite s'était attiré la colère de son propre père, ami dévoué des Romains, vint chercher un refuge, auprès du roi de Perse.

Ce Cyriade, qui ne souhaitait que le mal, fit connaître à Sapor que l'empire, assailli de tous côtés par les Barbares, ne pourrait op-

poser aucune résistance à ses armes, s'il lui déclarait la guerre. Sapor crut aisément ce qu'il désirait, et passant aussitôt l'Euphrate et le Tigre, il ravagea plusieurs provinces, et surprit même la ville d'Antioche, la plus importante de celles que les Romains possédassent alors en Asie.

Ce jour-là précisement les habitants de cette grande cité étaient réunis au théâtre, où un mime célèbre les divertissait par ses gestes et ses grimaces ; la femme de ce comédien aperçut tout à coup dans la campagne d'épais tourbillons de poussière, et bientôt après son oreille crut distinguer le hennissement des chevaux, puis enfin elle vit des armes briller au soleil : « Ou je rêve, s'écria-t-elle avec effroi, ou voici les Perses ! » Et en effet, c'était l'armée de Sapor, qui, profitant du premier moment d'épouvante, saccagea la ville et s'empara d'un immense butin.

Au premier bruit de la ruine d'Antioche, Valérien se hâta de passer en Asie pour repousser les Perses; mais ayant été vaincu dans un premier combat, il eut l'imprudence de se rendre à une entrevue que Sapor lui avait fait proposer, sous prétexte de traiter de la paix, et le barbare l'ayant fait charger de chaînes, le réduisit à la plus cruelle captivité.

De ce moment, il n'y eut pas de traitements affreux que Sapor ne fît endurer à son prisonnier; il le traînait constamment à sa suite, char-

gé de fers, et encore revêtu, par dérision, de la pourpre impériale.

Lorsque l'impitoyable Persan voulait monter à cheval, Valérien était forcé de se courber jusqu'à terre, et de souffrir que Sapor, posant le pied sur son cou ; s'en servit comme d'un étrier pour se placer en selle.

Le malheureux Valérien, abandonné du monde entier et de son propre fils Gallien, qui régnait honteusement à Rome, tandis que son père subissait un si dur esclavage, languit ainsi pendant neuf années: lorsqu'il mourut, Sapor ordonna qu'on l'écorchât, qu'on teignît sa peau en rouge, et qu'après l'avoir emplie de paille, pour lui conserver la forme humaine, on la suspendît à la voûte d'un temple, où il la montrait insolemment aux ambassadeurs romains qu'il recevait à sa cour.

L'insensible Gallien, en apprenant la mort funeste de son père, ne laissa échapper aucun signe de regret ni d'attendrissement, et l'on n'entendit sortir de sa bouche que ces paroles, qui dénotaient assez son mauvais cœur: « Je savais que mon père était homme, et puisqu'il est mort avec courage, je suis satisfait. »

Cependant l'empire se trouvait alors menacé de nouveaux dangers, par l'invasion d'une armée de Germains, qui sous le nom de Francs, ou hommes libres, avaient traversé le Rhin, et s'étaient répandus dans la Gaule.

Ces Francs ne formaient point un seul et

même peuple, mais une réunion de Tribus cimbriques, dont la demeure s'étendait le long de ce fleuve jusqu'à son embouchure dans l'Océan.

Il ne faudra point oublier, mes petits amis, que ce fut au temps de l'empereur Gallien, que les Francs envahirent pour la première fois la Gaule, à laquelle ils donnèrent plus tard le nom de France qu'elle porte encore aujourd'hui.

Dans le même temps une armée innombrable de Goths passa le Danube sur la glace, et une flotte de la même nation, qui ne comptait pas moins de six mille petits vaisseaux, ravagea les bords du Pont-Euxin, et se prépara à franchir le Bosphore de Thrace. Mais comme Gallien demeurait immobile à Rome, tandis que l'empire était ainsi assailli de toutes parts, on vit à la fois dans les différentes provinces, obligées de pourvoir elles-mêmes à leur propre défense, trente personnages qui prirent le titre d'empereurs, et auxquels l'histoire a donné celui de tyrans.

Je dois vous dire pourtant, mes enfants, que ces trente tyrans, dont Odenat, prince de Palmyre en Syrie, fut le plus célèbre, par leur courage, à éloigner les Barbares, pendant que l'indolent Gallien, aussi mauvais empereur que mauvais fils, s'endormait dans une nonchalance dont rien ne pouvait le tirer.

Odenat, élevé à la dignité d'Auguste par Gallien lui-même, repoussa les Perses qu'avait enorgueillis le désastre de Valérien, et les o-

bligea de repasser l'Euphrate; mais ce vaillant capitaine périt bientôt assassiné par un de ses secrétaires, que dans un instant de vivacité il avait maltraité à la chasse, et qui lui en avait conservé une profonde rancune. Le faible Gallien ne lui survécut que peu de temps, et les trente tyrans s'éteignirent successivement dans toutes les parties de l'empire.

LA REINE DE PALMYRE.

Depuis l'an 267 jusqu'à l'an 275 de l'ère chrétienne.

Il n'y avait point eu d'empereur du nom de Claude depuis le faible époux d'Agrippine, dont vous n'avez point sans doute oublié l'histoire. Le prince auquel Gallien, avant de mourir, envoya les ornements impériaux en le désignant pour son successeur, prit le nom de Claude II lorsqu'il monta sur le trône, et il ne manqua à son règne qu'une plus longue durée pour être compté parmi les époques glorieuses de l'histoire romaine.

Claude II vainquit la nombreuse armée des Goths, tandis qu'une effroyable tempête assaillant leur flotte dans le Bosphore de Thrace, la détruisait complètement, et peut-être fût-il parvenu à rétablir la puissance romaine par sa sagesse et son courage, si une maladie ne l'eût enlevé au milieu de ses succès, après un règne de deux années seulement.

On le mit au rang des dieux, suivant l'usage de cette époque, et je dois vous faire remarquer, mes petits amis, que Claude II fut le grand-oncle du fameux Constantin, sur lequel j'aurai bientôt beaucoup de choses à vous raconter.

Dans ce temps-là, la ville de Palmyre en Syrie, où régnait la fière et belle Zénobie, veuve d'Odenat, était une des plus puissantes cités du monde : on assure qu'elle avait été fondée autrefois sous le nom de Tadmor par le roi Salomon, et qu'elle avait reçu plus tard celui de Palmyre, à cause des nombreux palmiers dont elle était entourée.

L'illustre Zénobie, qui était alors aussi célèbre par son mérite que par sa puissance, prétendait descendre de la fameuse Cléopâtre, dernière reine d'Égypte, dont vous connaissez l'histoire. Comme cette princesse, elle avait un goût passionné pour le faste et la magnificence, et ne jugeant pas que le titre de reine de Palmyre fût digne d'elle, elle prit celui d'impératrice d'Orient, et entreprit de chasser les Romains de l'Asie.

Quoique fort recherchée dans ses parures de femme, cette princesse aimait aussi à porter des ornements militaires : elle se couvrait la tête d'un casque surmonté d'un riche diadème de pierreries, et se montrait à la tête de ses troupes vêtue d'une cotte d'armes toute resplendissante d'or et de diamants. Comme un

guerrier, elle parcourait à pied et à cheval des distances considérables, affectait toutes les manières des officiers dont elle était accompagnée, et quoique pareilles habitudes dussent paraître fort peu convenables chez une dame, on les excusait en elle à cause du courage et de l'habileté dont elle était douée pour la guerre et le gouvernement de son royaume.

Tandis que Claude II était occupé à combattre les Goths, Zénobie s'était emparée de l'Égypte, et lorsqu'elle apprit la mort de cet empereur, elle se hâta d'arracher aux Romains de nouvelles provinces, et se fit même l'alliée des Perses, sur lesquels régnait alors un fils du farouche vainqueur de Valérien.

Cependant le successeur de Claude II n'était pas moins redoutable que ce prince; il se nommait Aurélien, et ne s'était élevé à l'empire que par ses talents et son extrême bravoure à la guerre: celui-ci, après avoir défait les Barbares en Germanie et sur le Danube, réunit une grande armée avec laquelle il marcha contre Zénobie, pour la punir de s'être déclarée l'ennemie de Rome.

Il vainquit toutes les troupes que cette princesse envoya à sa rencontre, et prêt à former le siége de Palmyre, il écrivit à l'impératrice pour lui ordonner de se soumettre, et de lui livrer avec sa personne tous ses trésors, ses pierreries, ses armes et ses chameaux, promettant qu'à ce prix il ne lui serait fait aucun mal.

Zénobie, aveuglée par un fol orgueil, au lieu d'obéir sans résistance, répondit fièrement à l'empereur, qu'à l'exemple de Cléopâtre, elle aimait mieux mourir que de vivre dans l'esclavage; et sans plus tarder elle se prépara à défendre sa ville jusqu'à la dernière extrémité.

Les premiers assauts donnés par Aurélien furent sans succès, mais dès que pressés de toutes parts par un ennemi aussi formidable, les assiégés se virent réduits à la plus affreuse famine, ils résolurent de se mettre à la discrétion du vainqueur tandis que Zénobie, montée sur le plus léger de ses dromadaires, essayait de s'enfuir chez les Perses; mais les cavaliers romains, qui se mirent à sa poursuite, l'atteignirent bientôt après, et la ramenèrent devant Aurélien.

Ce prince, sans être cruel, poussait quelque fois la sévérité à l'extrême; il pardonna à Zénobie la révolte dont elle était l'auteur, mais il exigea d'elle le sacrifice de Longin, son secrétaire, homme vertueux et savant, dont le seul crime était d'avoir écrit la réponse arrogante qu'elle avait faite à l'empereur. Longin, dont il nous reste encore quelques ouvrages écrits en grec, périt ainsi victime de son dévouement, et ne méritait pas un pareil sort.

Quant à Zénobie, Aurélien la fit conduire à Rome avec ses enfants, et lui-même se mit promptement en marche pour l'Italie, où l'attendaient les honneurs du triomphe.

Malheureusement pour la ville de Palmyre, à peine l'empereur l'eut-il quittée, que les habitants, excités par un parent de Zénobie, égorgèrent tous les Romains qu'ils purent surprendre, et attirèrent ainsi sur eux-mêmes les plus terribles représailles.

Aurélien, revenant sur ses pas avec son armée, se montra tout à coup devant ses murs, et s'en fit ouvrir les portes sans résistance; puis, abandonnant cette malheureuse ville au pillage, il fit égorger par ses soldats la plus grande partie des habitants. Cette cité, autrefois si florissante, fut alors presque entièrement détruite, et jamais elle ne se releva d'un si grand désastre.

De nos jours, quelques voyageurs ont parcouru avec intérêt les débris de cette ville célèbre, dont il reste encore quelques traces remarquables, mais presque totalement abandonnées : quelques familles arabes ou syriennes, qui ont construit leurs huttes grossières parmi les ruines imposantes d'un temple magnifique, en sont aujourd'hui les seuls habitants.

Le triomphe d'Aurélien, après son retour à Rome, est fameux par la magnificence qu'il y déploya.

Plusieurs chars enrichis de pierreries, et ornés de ciselures d'or et d'argent, précédaient celui du triomphateur; le primier était celui d'Odenat, que le vainqueur avait ramené de Palmyre; le second avait été donné en présent,

par le roi des Perses, à Aurélien lui-même: le troisième appartenait à Zénobie, qui l'avait fait préparer dans le temps de sa grandeur, pour le jour où elle ferait son entrée victorieuse dans Rome, où elle était aujourd'hui prisonnière. Après celui-là venait un autre char attelé de quatre jolis cerfs, que l'on disait avoir appartenu au roi des Goths; et enfin celui où Aurélien était assis, traîné par quatre superbes éléphants.

Un nombre considérable d'animaux de tout espèce, lions, tigres, léopards, panthères, chameaux, escortés par huit cents gladiateurs, contribuaient à cette pompe d'un nouveau genre dont la marche était fermée par une foule innombrable de prisonniers de toutes les nations barbares et asiatiques, qui s'avançaient tristement les mains liées derrière le dos.

Au milieu de ces captifs, tous les yeux distinguaient Zénobie, tellement chargée de pierreries et d'ornements de toute espèce, qu'elle avait peine à en supporter le poids; les chaînes d'or que portaient ses pieds, ses mains et son cou, étaient soutenues par les gardes qui l'environnaient. Ses enfants marchaient auprès d'elle.

La fière Zénobie, après cette cérémonie, où son orgueil eut tant à souffrir, fut traitée par le vainqueur avec tous les égards dus à une grande infortune. Il lui assigna pour retraite une délicieuse maison de campagne à Tivoli, auprès des jardins d'Adrien, où elle finit pai-

siblement ses jours, comme si elle n'eût été qu'une simple dame romaine. Ses filles furent mariées à de grands personnages de Rome, et l'un de ses fils reçut d'Aurélien un petit royaume qu'il conserva toute sa vie.

Ce puissant empereur ne survécut que deux années à son triomphe: il périt victime de la trahison d'un de ses domestiques appelé Mnesthée, et sa perte fut une véritable calamité pour l'empire, qui paraissait renaître sous ce grand prince.

Après la mort d'Aurélien, il ne se trouva plus personne qui osât accepter le trône, tant la puissance souveraine était devenue funeste à tous ceux qui l'avaient possédée.

LE SANGLIER.

Depuis l'an 275 jusqu'à l'an 284 de l'ère chrétienne.

Il y avait déjà six mois que le trône était vacant; le sénat et l'armée se renvoyaient mutuellement le choix d'un maître, et il ne se présentait encore personne pour occuper une place devenue si périlleuse, lorsqu'un sénateur appelé Tacite, parent de l'illustre écrivain de ce nom, dont je vous ai parlé dans l'histoire de Trajan, consentit enfin à se laisser porter à l'empire, et se dévoua pour la chose publique.

Le règne de ce prince, qui ne dura que deux

cents jours, permettait déjà de concevoir d'heureuses espérances, lorsqu'il fut tué, comme la plupart de ses prédécesseurs, dans une révolte de soldats mécontents.

PROBUS, qui lui succéda presque aussitôt, grand homme de guerre, et plus encore homme de bien, rendit des services importants à l'empire en chassant des Gaules les Francs et les BURGONDES, autres barbares d'origine Suève, qui les avaient envahies, et prétendaient y former des établissements.

Il porta même la guerre de l'autre côté du Rhin, et fit construire une longue et forte muraille de pierre entre ce fleuve et le Danube, pour mettre un terme aux invasions continuelles des peuples germaniques, comme autrefois les empereurs Adrien et Septime Sévère en avaient fait élever une dans l'île de Bretagne.

Je dois vous faire remarquer, mes petits amis, que Probus est surtout connu en France, où cet empereur, le premier fit di-on, planter des vignes qui forment aujourd'hui l'une des principales richesses de notre pays. Malheureusement, ce prince qui était trop sage pour tolérer la licence des soldats, ayant entrepris de rétablir parmi eux une discipline sévère, devint, comme Pertinax, leur victime, après un règne glorieux et prospère de six années, et l'empire échut à CARUS préfét du prétoire, qui bientôt après, appela ses deux fils, CARIN et NUMÉRIEN à le partager avec lui.

Ces deux princes, quoique frères, étaient tout aussi différents d'humeur et de caractère que Caracalla et Géta l'avaient été autrefois. Carin, entièrement adonné à la débauche, était en même temps le plus cruel des hommes ; Numérien, au contraire, se distinguait de tous les jeunes gens de son temps par sa douceur et son amour pour l'étude. Aussi les Romains craignaient-ils autant le règne du premier, qu'ils souhaitaient celui du second ; mais aucun des princes de cette famille ne devait conserver l'empire, ainsi que je vais vous le raconter.

Le préfet du prétoire de l'empereur Carus nommait Aper (ce qui en latin veut dire *le sanglier*), et il avait peut-être reçu ce nom à cause de son humeur sombre et farouche. Cet ambitieux, parvenu à l'un des premiers postes de l'armée, n'était pas encore satisfait, et il avait conçu la pensée de faire périr Carus et ses fils pour se mettre à leur place.

Une nuit que Carus dormait au milieu de son camp, il s'éleva tout à coup un violent orage, pendant lequel le tennerre tomba sur la tente impériale, et la consuma entièrement. Le lendemain on ne retrouva plus aucune trace de l'empereur, et Aper répandit le bruit qu'il avait été écrasé par la foudre.

Le jeune Numérien, qui se trouvait alors à l'armée, ressentit une si vive douleur de la mort de son père, qu'il faillit devenir aveugle à force de pleurer ; et Aper, feignant de lui

donner les soins que son état réclamait, le fit porter dans une litière fermée, au milieu de ses troupes, ayant soin de prendre lui-même le commandement de l'escorte, sous prétexte de veiller à la sûreté du prince pendant sa maladie.

Mais le perfide ayant corrompu les valets du jeune empereur, le fit secrètement étrangler, et pour que personne ne soupçonnât ce crime, il continua à faire transporter le prince mort dans cette litière entourée de gardes, jusqu'à ce que l'odeur infecte qu'exhalait son cadavre eût fait connaître que le malheureux Numérien n'existait plus depuis plusiers jours.

A cette découverte, tous les soupçons se tournèrent sur Aper ; peu s'en fallut que ce scélérat ne fût aussitôt mis en pièces par les soldats, et il n'eut que le temps de se réfugier auprès des drapeaux; qui étaient le seul asile qui lui restât; car ces hommes turbulents, malgré leur indiscipline, conservaient encore un respect estrême pour leurs enseignes militaires; mais comme Carin était détesté de tous, ils résolurent sans plus tarder de se choisir un nouvel empereur.

Il y avait alors dans l'armée un officier nommé Dioclétien, qui, né de parents esclaves, s'était distingué par son courage dans plus de cent batailles. Lorsqu'il n'était encore que simple soldat, une Druidesse, sorte de prêtresse gauloise, qui prétendait connaître l'avenir, lui

avait prédit qu'il deviendrait empereur, QUAND IL AURAIT TUÉ LE SANGLIER.

Depuis cette époque, Dioclétien alla bien souvent à la chasse, dans l'espoir de voir s'accomplir la promesse de cette femme, mais il eut beau tuer des sangliers et d'autres bêtes fauves, il ne devint cependant que l'un des chefs de la garde prétorienne.

Après la mort de Numérien, pendant que les soldats délibéraient sur le choix de son successeur, Dioclétien se ressouvint tout à coup de la prédiction de la Gauloise, qui était connue de toute l'armée et aussitôt, tirant son épée, il se jeta sur le farouche Aper, et l'abattit mort à ses pieds.

Les soldats, frappés de cette circonstance qui semblait s'accorder avec la prédiction de la druidesse, proclamèrent aussitôt Dioclétien empereur, et ils n'eurent point à se repentir de leur choix, parce qu'il fut souverain aussi illustre qu'il avait été vaillant soldat.

Le méchant Carin, que chacun haïssait à cause de ses débauches et de ses cruautés, essaya de lui disputer l'empire les armes à la main; mais avant même que la fortune eût prononcé entre eux, il fut tué par ses propres soldats, qui lui coupèrent la tête et la portèrent à Dioclétien, ne pouvant se résoudre à obéir à un prince dont il méprisaient les bassesses.

DIOCLÉTIEN À SALONE.

Depuis l'an 284 jusqu'à l'an 313 de l'ère chrétienne.

Plus de vingt-huit ans s'étaient écoulés depuis que la famille de Carus était éteinte, lorsqu'un voyageur passant auprès de Salone, petite ville des bords du golfe Adriatique, où Dioclétien avait pris naissance, eut la curiosité de visiter cet homme célèbre dans la retraite qu'il s'était bâtie depuis plusieurs années, pour achever ses jours dans sa patrie.

L'étranger fut d'abord frappé de la magnificence de ce palais, dont il existe encore aujourd'hui quelques restes remarquables; mais toute son attention se porta bientôt sur le maître de cette demeure, qu'il rencontra arrosant de ses mains quelques plantes de son jardin.

Quoique Dioclétien eût alors près de soixante-huit ans, son visage portait plutôt l'empreinte des fatigues de la guerre que les traces de l'âge; son regard avait par moments quelque chose de fier, et l'on pouvait encore reconnaître dans son maintien l'habitude de commander aux hommes; néanmoins, la sérénité qui semblait répandue sur tous ses traits, enhardit l'étranger, après les politesses d'usage, à lui adresser quelques questions auxquelles il parut répondre avec une sorte de complaisance.

« Vous êtes surpris sans doute, dit le vieillard à son hôte, de me voir aussi paisible dans une retraite où rien ne paraît me protéger contre les nombreux ennemis que je me suis faits; mais j'ai encore autour de moi le souvenir de ma grandeur passée, et cela suffit pour me faire respecter.

« On a dit que j'avais quitté l'empire malgré moi, comme si la mort seule n'avait pas été le terme de la puissance de Caligula, de Néron et de Commode; c'est que de tous ces redoutables empereurs, aucun n'eût osé, comme moi, se réfugier dans une condition privée, lorsque l'empire lui-même ne lui offrait plus de sûreté; il fallait être Sylla ou Dioclétien pour avoir cette audace.

« J'étais né dans l'esclavage, et je n'en ai jamais rougi ; une femme gauloise me prédit un jour que je deviendrais empereur, lorsque j'aurais tué le sanglier : vous savez comment sa prédiction s'est accomplie.

« Tant d'autres, sortis d'aussi bas lieu que moi, avaient occupé le trône des Césars, que je ne fus point surpris d'y parvenir à mon tour.

« Cependant, à peine eus-je endossé la pourpre impériale que je la trouvai trop pesante pour un soldat, et je résolus de me donner un collègue qui m'aidât à la supporter ; mon choix s'arrêta sur un de mes compagnons d'armes appelé Maximien, que j'avais surnommé Hercule, à cause de sa valeurs souvent éprouvée

sur les champs de bataille, et je le fis proclamer Auguste comme moi.

« Tous deux nous continmes les Barbares : pendant que je repoussais les Perses en Asie, Maximien défit les peuples de Germanie, qui avaient de nouveau ravagé les Gaules ; la république eût été perdue sans ressource, si nos bras eussent été moins robustes.

« Je dois vous dire pourtant que je n'ai jamais aimé la guerre ; quique élevé dans les camps, j'ai toujours aspiré au repos, que je n'ai rencontré que dans ma retraite.

« A cette époque, toutes les frontières de l'empire étaient violées à la fois par les Barbares ; j'aurais craint de confier le commandement des légions à de simples généraux, qui seraient bientôt devenus mes rivaux, comme cela s'était vu si souvent sous mes prédécesseurs : je préférai associer à l'empire Constance-Chlore et Galérius, que je décorai du titre de Césars ; Maximien et moi, avec celui d'Augustes, nous conservâmes sur eux toute notre autorité.

« Ces deux hommes ne se ressemblaient guère : Constance-Chlore, neveu de Claude II, était d'une naissance illustre, et les vertus dont il était doué étaient relevées par un brillant courage; Galérius, au contraire, n'était que le fils d'un pâtre, et qu'un pâtre lui-même ; il n'avait que des vices, mais sa valeur m'était connue. Je donnai ma fille Valérie pour épouse à ce-

dernier ; je ne prévoyais pas alors son ingratitude.

« Ainsi l'empire eut quatre maîtres à la fois, mais ce n'était pas trop encore pour soutenir un édifice qui s'écroulait de toutes parts. Nous partageâmes le monde entre nous, et nous retardâmes ainsi la chute de ce colosse, que d'autres verront s'accomplir.

« Je sais que l'on a trouvé mon gouvernement dur et tyrannique ; j'avais besoin d'une main de fer pour remédier à des maux sans cesse renaissants ; je détruisis les tyrans qui opprimaient les provinces ; quelquefois il fallut répandre le sang par torrents, mais l'empire fut sauvé.

« En même temps je diminuai le nombre des soldats du Prétoire, dont j'abolis le nom en les divisant en deux corps qui reçurent celui de *Joviens et d'Herculiens ;* j'affaiblis ainsi cette milice turbulente qui avait tant fait et tant défait d'empereurs; maintenant il sera facile à ceux qui viendront après moi de détruire entièrement cette troupe redoutable.

« Au lieu de rechercher à reculer nos frontières, comme Trajan avait eu l'imprudence de le faire, j'abandonnai volontairement de vastes contrées, que sept journées de marche au delà du Nil séparaient du reste de l'empire.

« Personne ne me sut gré de cette modération, que l'on taxa de faiblesse, mais en même temps je défendais nos provinces, en construi-

sant des châteaux contre les Barbares, sur le Rhin, sur le Danube et sur l'Euphrate.

« Maintenant que Constantin, fils de Constance-Chlore, protège, dit-on, le christianisme, on reprochera sans doute amèrement à ma mémoire d'avoir persécuté les chrétiens, réfugiés dans les CATACOMBES de Rome, ces vastes souterrains d'où la ville éternelle est sortie. Quoique leur religion eût pénétré jusque dans ma famille, je l'avais toujours regardée comme celle des ennemis secrets de l'empire, parce qu'elle a pris naissance au temps de ses malheurs, et j'appesantis sur eux toute ma rigueur.

« Depuis que la foule se portait dans les temples secrets des chrétiens, ceux de nos dieux, si splendides, si magnifiques, étaient totalement déserts, et nos désastres allaient croissant de jour en jour. Rome n'était point chrétienne, lorsqu'elle donnait des lois à l'univers, et je résolus d'anéantir une croyance qui menaçait de changer la face du globe.

« Galérius, que j'aimais, me représenta les chrétiens comme plus à craindre pour nous que les Barbares; il me répétait souvent que sa mère, vieille femme des montagnes de Thrace, lui avait dit que jamais ces gens-là n'acceptaient le repas que l'on offre aux voyageurs. Moi-même je remarquai qu'ils abhorraient nos sacrifices, et que les entrailles de nos victimes demeuraient muettes en leur présence.

« J'envoyai consulter sur ce prodige le plus

fameux de nos oracles; il me répondit qu'il ne pourrait s'expliquer tant que des justes seraient sur la terre, et il ajouta que ces justes étaient les chrétiens.

« J'hésitais pourtant encore à les perdre, mais Galérius me supplia de les abandonner aux bourreaux; je lui permis de détruire le temple de Nicomédie, où ces hommes s'assemblaient, et qu'ils nommaient leur église; enfin je publiai contre eux un édit de persécution.

« J'ordonnai qu'on brûlât leurs livres sacrés, qu'on renversât leurs autels, qu'on les réduisît à la condition d'esclaves, et que ceux qui se réuniraient secrètement pour exercer ce culte proscrit, fussent mis à mort. Dès le premier jour un de ces audacieux déchira publiquement l'édit que je venais de faire afficher; il fut appliqué à la tourture, qu'il subit avec un courage sans exemple: j'avoue que l'inébranlable fermeté de cet homme produisit sur mon esprit une profonde impression de terreur et de pitié ; je fus au moment de croire qu'il avait péri pour la vérité.

« Une légion tout entière était composée de chrétiens; nous l'appellions la Thébaine, mais les ennemis de l'empire l'avaient surnommée *la Victorieuse;* Maurice, leur chef, avait cent fois combattu sous mes yeux avec la plus brillante valeur. Galérius leur ordonna de renier leur foi, pour sacrifier à nos dieux; ils déposèrent leurs armes, et demandèrent le martyre

on les égorgea tous jusqu'au dernier; leurs cantiques sacrés ne cessèrent que lorsque les bourreaux eurent étouffé la dernière voix: c'étaient les plus intrépides soldats de nos armées.

« Vingt années s'étaient écoulées depuis que je gouvernais le monde ; j'avais vaincu avec Maximien tous les ennemis du nom romain, nous résolûmes tous deux de recevoir le triomphe que nous avions mérité par tant de travaux. Des familles de rois captifs marchèrent devant notre char; je voulus en même temps et pour la première fois, me montrer à la populace de Rome et lui donner des jeux publics, dont elle était privée depuis plusieurs années.

« Les Romains nous accueillirent avec froideur; ils reprochaient à Maximien d'avoir préféré le séjour de Milan à celui de leur capitale, et à moi-même de m'être fixé à Nicomédie. Le peuple parut mécontent de voir mon front ceint d'un diadème, c'est-à-dire d'un large bandeau blanc orné de perles, qu'il regarda comme un signe odieux de l'ancienne royauté proscrite avec les Tarquins : la magnificence des robes d'or et de soie que j'avais apportées d'Orient, celle de mes chaussures, couvertes des pierreries excita ses murmures, tandis que d'un autre côté, il m'accusait d'avarice dans les spectacles que j'avais ordonnés; et je fus l'objet de mille railleries amères.

« J'eus la faiblesse de n'être point insensible à ces injures ; n'avais-je donc pacifié le

monde que pour servir de jouet à quelques insolents portefaix?....

« Depuis ce moment le pouvoir me devint à charge; une maladie longue et cruelle acheva de m'en dégoûter, et lorsque Galérius nous proposa, à Maximien et à moi, de déposer l'empire, j'y consentis avec joie: le jour où pour la dernière fois je montai sur mon tribunal, pour annoncer ma résolution au peuple de Nicomédie, j'étais, dit-on, si pâle et si exténué, que ceux mêmes qui m'avaient approché le plus souvent, eurent peine à me reconnaître. Je jetai avec joie la pourpre impériale sur les épaules de Maximin-Daza, neveu de Galérius, que celui-ci m'avait désigné pour César, et me dérobant aussitôt aux regards de la multitude étonnée, je montai sur un charriot couvert, qui me transporta promptement à Salone, ma patrie, où j'avais résolu de finir mes jours.

« Le même jour, à la même heure, Maximien-Hercule, à Milan, remit l'empire à Sévère, l'un des plus braves officiers de son armée, qui prit le titre de César. Mais Maximien n'a point, comme moi, persisté dans cette sage détermination: trois fois il a essayé de ressaisir le pouvoir, et il a péri enfin victime de son ambition.

« La puissance impériale resta telle que je l'avais faite, c'est-à-dire divisée entre deux Augustes et deux Césars : les hommes seuls furent changés; Costance-Chlore et Galérius, de-

venus Augustes, ont régné avec gloire, mais ce dernier s'est montré le plus ingrat des hommes, en reléguant dans un désert de Syrie, Valérie, ma fille, que je lui avais donnée pour épouse: c'est la seule peine véritable qui soit venue troubler ma retraite.

« Peu de temps avant sa mort, Maximien, toujours tourmenté de la fièvre de régner, m'écrivit pour m'engager à reprendre avec lui l'empire: — Si vous pouviez voir, lui répondis-je, les belles laitues que je cultive moi-même dans mon potager, vous ne me parleriez jamais de remonter sur le trône. »

En achevant ces paroles, l'illustre vieillard continua à arroser les plantes qui étaient devant lui, et le voyageur remarqua que, pendant ce long récit, la sérénité de son visage n'avait pas été troublée un seul instant.

Quelques mois plus tard, le bruit se répandit que Dioclétien avait cessé de vivre; les uns rapportaient qu'il avait succombé à une maladie de langueur dont il était atteint depuis longtemps; d'autres assuraient qu'il s'était laissé mourir de faim.

LA PAIX DE L'ÉGLISE.

Depuis l'an 306 jusqu'à l'an 337 de l'ère chrétienne.

Constance-Ghlore ou le Pâle, que le choix de Dioclétien avait élevé à l'empire, et qui s'y maintint par son courage et ses vertus, au lieu de persécuter les chrétiens comme Galérius, son collègue, s'était toujours montré favorable à leur religion, à la sollicitation d'HÉLÈNE, sa femme, dont il avait eu un fils nommé CONSTANTIN.

Dès sa jeunesse, le fils d'Hélène avait donné des preuves d'une brillante valeur et d'une grande habileté: il avait partagé tous les travaux de Constance, et Galérius remarquant ses belles qualités, et craignant de trouver en lui un rival redoutable, avait cherché à le retenir à Nicomédie, pour l'empêcher de se faire connaître et aimer des légions de son père.

Constance se trouvait dans l'île de Bretagne, où il venait de remporter plusieurs victoires sur les Calédoniens, qui ne cessaient de disputer cette province aux armes romaines, lorsqu'il tomba dangereusement malade à YORK, l'une des principales villes de cette contrée, et demanda à plusieurs reprises son fils Constantin, qu'il destinait à l'empire.

A cette nouvelle, ce prince, trompant la surveillance des gardes dont Galérius l'avait en-

touré, s'échappa secrètement de Nicomédie, et courut avec rapidité de l'Asie en Bretagne, en traversant toute l'Europe. A son arrivée, il fut proclamé Auguste par l'armée de son père, qui avant d'expirer, le désigna pour son successeur, aux acclamations des légions: Constantin était alors âgé de trente-deux ans.

Galérius fut indigné en apprenant cet événement, parce qu'il s'était flatté de disposer à son gré de l'empire après la mort de Constance-Chlore; et lorsque Constantin lui fit connaître son élévation au trône, peu s'en fallut que cet homme violent ne fît brûler avec sa lettre le courrier qui l'avait apportée. Cependant la réflexion calma cet emportement, ce qui arrive le plus souvent aux caractères irascibles, et s'il refusa d'abord de donner à Constantin le titre d'Auguste, il consentit du moins à lui accorder celui de César.

Mais pendant que Galérius était agité par le mécontentement que lui causait l'avénement de ce prince, il apprit que deux adversaires, sur lesquels il ne comptait pas, s'étaient emparés de Rome et de la plus grande partie de l'Italie. C'était le vieux Maximien-Hercule, qui, ne pouvant se consoler d'avoir abdiqué l'empire avait repris la pourpre et fait proclamer Auguste son fils Maxence, jeune homme ambitieux et débauché, qui était le gendre de Galérius.

L'empire romain, mes petits amis, autrefois si puissant et si formidable par son étendue et

l'union des peuples qui en faisaient partie, présentait alors un spectacle bien déplorable. Il se trouvait partagé entre six princes, qui tous ennemis secrets ou déclares les uns des autres ravageaient tour à tour les provinces qu'ils se disputaient. En Asie, c'était Galérius maître de Nicomédie ; dans les Gaules, c'était Constantin, dont la demeure était établie à TRÈVES, ville située à peu de distance du Rhin, d'où il surveillait les barbares de Germanie ; en Égypte, Maximin-Daza prenait le titre d'empereur romain, tandis que Sévère l'autre César, se voyait resserré dans les murs de Ravenne par Maximien-Hercule et Maxence, qui, maîtres du reste de l'Italie , prétendaient bientôt posséder sans partage la pourpre impériale. Peu d'années suffirent pour changer la face du monde, et la plupart de ces rivaux éprouvèrent un sort funeste.

Sévère, le premier, vaincu et tombé vivant entre les mains de Maximien et de son fils , fut d'abord traité avec douceur par ses vainqueurs, mais bientôt ils se lassèrent des embarras que leur causait un prisonnier de cette importance : et l'obligèrent à se faire ouvrir les quatre veines pour échapper à la honte d'un supplice public.

Peu de temps après le vieux Maximien-Hercule , ayant disputé lui-même l'empire à son fils Maxence, se trouva contraint de chercher un asile auprès de Constantin, auquel il avait

donné sa fille FAUSTA en mariage. Mais pendant que ce prince combattait les barbares sur les bords du Rhin, l'ambitieux vieillard essaya d'exciter une révolte parmi ses légions, et son gendre ayant marché rapidement contre lui il n'eut que le temps de se réfugier à MARSEILLE, l'une des plus anciennes villes des Gaules, où Constantin le suivit et le fit prisonnier. La seule grâce qu'il obtint de son vainqueur fut de choisir son genre de mort, et il fut réduit à s'étrangler de ses propres mains.

Galérius, atteint d'une maladie longue et douloureuse, expira après une année de souffrances affreuses, que l'on regarda comme un juste châtiment de sa cruauté envers les chrétiens; mais avant sa mort il révoqua tous les édits qu'il avait publiés contre eux. Les confesseurs et les martyrs qui avaient survécu aux persécutions, rentrèrent alors dans les villes en chantant des cantiques d'actions de grâces, et le prince qui avait causé tant de maux à l'Église naissante, en excitant contre elle les rigueurs de Dioclétien, fut le premier à protéger ouvertement le christianisme.

Peu de temps avant sa mort, Galérius avait désigné pour son successeur un officier de son armée, nommé LICINIUS, homme d'uue humeur farouche et austère, auquel il s'était attaché, sans doute parce qu'il lui ressemblait par sa rudesse et sa cruauté. Le César Maximin vit avec mécontentement cet autre prétendant à

l'empire et une nouvelle guerre s'alluma en Orient entre ces deux rivaux.

Je ne pourrais pas vous dire ici, mes enfants, toutes les querelles qui divisèrent ces princes, tantôt unis par un même intérêt, tantôt ennemis acharnés; vous saurez seulement que Maximin-Daza et Licinius ayant marché l'un contre l'autre avec des armées se rencontrèrent à peu de distance du Bosphore de Thrace, auprès de la ville d'Aquilée, où ils se livrèrent une terrible bataille. L'issue de cette journée devint fatale à Maximin, qui, entièrement défait, n'eut que le temps de se réfugier précipitamment derrière les murs de Nicomédie, où il mourut quelques mois après. Son fils et sa fille, à peine âgés de huit ans, furent mis à mort par l'impitoyable Licinius, qui se flattait d'exterminer en eux ses plus redoutables ennemis.

Pendant ce temps, une nouvelle lutte éclatait en Italie entre Constantin et Maxence, qui resté seul maître de Rome avait mérité le titre de tyran, autant par sa cruauté que par le mépris qu'il affectait pour le sénat.

Après plusieurs combats, dans lesquels Constantin obtint l'avantage, le tyran Maxence qui jusqu'alors s'était tenu renfermé dans les murs de la capitale, résolut de marcher à la rencontre de son ennemi, à la tête des débris des gardes prétoriennes autrefois réduites par Dioclétien, et de quelques troupes italiennes réu-

nies à la hâte. Les armées se rencontrèrent sur les bords du Tibre, presque aux portes de Rome, où un combat sanglant ne tarda pas à s'engager. Les deux adversaires s'illustrèrent dans cette journée par des prodiges de valeur; et la fortune semblait indécise entre eux, lorsque Constantin à la tête de sa cavalerie gauloise, renversant les bataillons serrés des prétoriens, en fit un carnage effroyable, et décida la victoire en sa faveur. Ces vieux soldats, dédaignant de chercher leur salut dans la fuite, périrent tous au poste même qu'ils occupaient pendant la bataille; et en voyant leurs rangs entiers couchés sans vie sur la poussière, on pouvait reconnaître l'ordre dans lequel avaient combattu ces derniers restes des légions romaines.

Quant à Maxence, dans sa retraite précipitée vers Rome, il se trouva sur un fragile pont de bois avec un si grand nombre de fayards, que ce pont en s'écroulant entraîna tous ceux qu'il portait, et qui pour la plupart périrent dans le Tibre. Le tyran lui-même fut au nombre de ces derniers; son corps demeura enfoncé dans la vase, d'où il ne put être arraché vivant, et sa tête, placée au bout d'une lance, apprit bientôt à Constantin la mort de son ennemi; et aux Romains leur délivrance.

On dit que peu de jours avant cette victoire et lorsqu'il se préparait à combattre Maxence, Constantin étant en marche avec son armée,

aperçut au ciel une croix lumineuse autour de laquelle étaient écrits ces mots en latin : PAR CE SIGNE TU VAINCRAS.

Frappé de ce prodige, et disposé dès son enfance, par sa mère Hélène, à favoriser le christianisme, Constantin fit vœu, s'il obtenait la victoire, d'embrasser cette religion: et dès ce moment il fit peindre le nom de Jesus-Christ sur son étendard impérial, qu'il nomma le LABARUM. Ce labarum fut depuis cette époque porté devant l'empereur dans les batailles, où il était confié à la garde de cinquante vieux soldats d'une valeur éprouvée.

Après sa victoire sur Maxence, Constantin n'oublia pas le vœu qu'il avait fait pour l'obtenir: il défendit que désormais les chrétiens fussent persécutés dans l'empire, et leur permit d'élever leurs églises partout où ils voudraient. Enfin il embrassa publiquement leur culte, et ordonna la destruction d'un grand nombre de temples païens.

Cette protection accordée par Constantin au christianisme, est ordinairement appelée LA PAIX DE L'ÉGLISE; et c'est de cette époque qu'il faut dater cette étonnante révolution qui, en quelques années, rendit cette religion presque universelle.

L'entrée de Constantin dans Rome, après sa victoire sur Maxence, fut consacrée par un arc de triomphe encore subsistant aujourd'hui dans cette ville; lui-même se fit élever à cette oc-

casion une statue en bronze, où il était représenté dans le costume impérial et tenant en main la croix qu'il avait arborée sur les enseignes de son armée; cette statue n'existe plus.

Après ces événements, mes petits amis, l'empire romain n'eut plus que deux maîtres: Constantin et Licinius, qui vécurent d'abord en bonne intélligenge; mais ensuite s'étant brouillés, il se firent la guerre, et Licinius, vaincu, fut exilé à Thessalonique, sur les bords de l'Adriatique, où bientôt après son rival le fit étrangler. Sa mémoire fut vouée à l'infamie comme celle des plus méchants empereurs, et ses statues furent renversées avec ignominie. Par là Constantin se trouva seul possesseur de l'empire que l'habile Dioclétien avait partagé avec Maximien-Hercule trente-sept ans auparavant.

Les auteurs chrétiens, favorisés par Constantin, ont décoré ce prince de toutes les vertus imaginables : mais je dois vous dire que dans sa vieillesse il se montra soupçonneux et cruel.

Constantin avait été marié deux fois; et d'un premier mariage il lui était né un fils appelé Crispus, jeune homme instruit et aimable, dont le précepteur fut Lactance, l'un des plus savants et des plus vertueux chrétiens de cette époque. La douceur et l'affabilité de ce prince l'avaient reudu si cher au peuple de l'empire, que lorsqu'il parcourait les provinces, sa présence excitait les acclamations de la foule qui

se pressait sur son passage. Constantin, au lieu de se féliciter des vertus de son fils, comme le fait toujours un bon père, eut la bassesse de concevoir une affreuse jalousie contre cet infortuné, et l'on assure que, trompé par les artifices de l'impératrice Fausta, belle-mère de ce jeune homme, qui l'accusa de vouloir s'emparer du trône, il eut la cruauté de le faire mettre à mort. Cet ordre barbare fut promptement exécuté; mais peu de temps après Constantin ayant découvert la perfidie de sa femme, s'abandonna à un ressentiment terrible contre cette princesse, et la fit plonger dans un bain brûlant, où elle fut étouffée par la vapeur de l'eau bouillante.

Depuis longtemps le séjour de Rome, théâtre des désastres de la famille de Constantin, lui était devenu insupportable; cette capitale était, d'ailleurs, trop remplie, à ses yeux, de monuments du paganisme, que le peuple n'aurait point vu détruire sans mécontentement; et il résolut de changer le siége de son gouvernement et de le transporter à Bysance, cette ville d'Orient qui, placée en quelque sorte entre l'Europe et l'Asie, avait été autrefois détruite par Septime Sévère. Il rebâtit avec magnificence cette cité, située sous le plus beau climat du monde et sur les bords de la Propontide, et lui donna le nom de CONSTANTINOPLE, c'est-à-dire ville de Constantin, qu'elle a toujours conservé depuis.

Constantin, auquel on a donné le surnom de Grand, mourut dans sa nouvelle capitale à l'âge de soixante-quatre ans: avant d'expirer il voulut recevoir le baptême suivant l'usage des nouveaux chrétiens de ce temps, qui réservaient cette cérémonie pour leurs derniers instants, afin d'être lavés de leurs péchés par ce sacrement.

Après sa mort, ses trois fils CONSTANT, CONSTANCE et CONSTATIN-LE-JEUNE qui étaient nés de la perfide Fausta, se partagèrent l'empire: leur premier soin fut de faire égorger par la populace de Constantinople tous les princes de leur famille qui pouvaient exciter leur défiance. Puis, s'acharnant l'un contre l'autre, ils achevèrent bientôt par leurs dissensions, la ruine de leur maison. Constance seul survécut à ses frères.

JULIEN L'APOSTAT.

Depuis l'an 337 jusqu'à l'an 364 de l'ère chrétienne.

Tandis que Constance, le dernier des fils de Constantin-le-Grand, gouvernait l'empire, il y avait à Athènes, en Grèce, un jeune homme appelé JULIEN, qui, après s'être distingué dans les écoles de cette ville par son application et son savoir, affectait de se montrer en public vêtu d'un manteau brun, souvent criblé de trous, semblable à celui que portaient certains phi-

losophes de la secte de Diogène, dont j'ai déjà eu occasion de vous parler dans un autre livre.

Ce Julien, mes petits amis, dont le caractère s'annonçait grave et austère, à un âge où les hommes ordinaires sont le plus souvent légers et insouciants, était le neveu de l'empereur Constantin. Dans sa plus tendre enfance, caché sous l'autel même d'une église de Constantinople, il avait échappé, comme par miracle, au massacre de toute sa famille, ainsi que son frère aîné, nommé Gallus, que plus tard Constance, en l'associant à l'empire, décora du titre de César.

Julien avait été élevé dans la religion chrétienne ; mais témoin du meurtre de tous ses parents, que les fils de Constantin avaient eu l'infamie de faire égorger au nom de cette sainte religion, qui fait à ceux qui la pratiquent un devoir de la patience et de la charité, il avait conçu malgré lui sans doute, une coupable aversion contre le christianisme, avant même que son intelligence lui permît de comprendre toute la sublimité de cette doctrine. Plus avancé en âge, il avait contracté dans les écoles d'Athènes, fréquentés à cette époque par un grand nombre de jeunes gens de tous les pays, le goût des sciences sérieuses et secrètes regardées alors comme une magie très-condamnable, et dont beaucoup de chrétiens s'éloignaient avec horreur parce qu'elles étaient encore environnées d'une multitude de pratiques empruntées à l'idolâtrie.

Dans ce temps-là, mes enfants, les hommes n'étaient pas aussi éclairés qu'ils le sont à présent; ils considéraient comme surnaturelles et prodigieuses une infinité de choses qui n'étonnent plus personne. L'ignorance, comme cela arrive le plus souvent, avait répandu beaucoup d'erreurs qui ne sont plus aujourd'hui que ridicules, et quelques hommes trompeurs ou trompés assuraient avoir trouvé le secret de faire de l'or: cette prétendue science, dont l'invention était attribuée aux prêtres égyptiens, avait reçu le nom d'ALCHIMIE, et pendant bien des siècles beaucoup de gens, aveuglés par l'espoir de s'enrichir, se ruinèrent entièrement en faisant fondre sur des fourneaux de l'argent, du cuivre, du plomb et d'autres métaux, dont ils se flattaient que le mélange finirait par produire de l'or. Aussi, du temps de Julien, les philosophes et ceux qui avaient quelque notion de sciences naturelles, passaient-ils pour des magiciens, tandis que les habiles d'entre eux possédaient à peine les plus simples connaissances que chacun peut acquérir aujourd'hui sans difficulté.

Ainsi, mes petits amis, si quelqu'un eût fait voir alors qu'il était possible d'attirer le tonnerre sur un point déterminé; de mettre en mouvement les plus pesantes machines, au moyen de la vapeur produite par une certaine quantité d'eau bouillante, ou de s'élever jusqu'aux nuages à l'aide d'un ballon de soie ou

de papier gonflé d'un air plus léger que celui que nous respirons, il aurait certainement été regardé comme un sorcier; et cependant toutes ces opérations, et mille autres qui ne semblent pas moins surprenantes lorsqu'on n'en connait pas l'explication, ne sont que le résultat de quelques connaissances physiques que l'on acquiert avec un peu d'étude.

Le savant Julien passait donc pour se livrer à la magie, et à cause de cela les chrétiens, qui croyaient voir en lui un ennemi de leur religion, le haïssaient mortellement: de son côté, il n'ignorait pas leur animosité à son égard; et cette défiance réciproque devint par la suite la cause de nouveaux malheurs pour l'Église, que Constantin avait protégée.

Or, à cette époque, les chrétiens étaient divisés entre eux par différentes opinions religieuses, qui avaient produit une HÉRÉSIE, c'est-à-dire une doctrine contraire à celle que les apôtres avaient prêchée. Un homme appelé ARIUS avait osé nier plusieurs des vérités qu'enseigne l'Évangile; et quoiqu'il eût été condamné par un CONCILE, c'est-à-dire par une assemblée d'évêques que Constantin avait convoquée à NICÉE, ville de l'Asie Mineure, pour juger ses erreurs, Arius n'en avait pas moins persisté à répandre ses doctrines, qui s'étaient surtout propagées parmi les nations barbares, à mesure qu'elles abandonnaient le culte de leurs divinités sauvages pour recevoir le baptême.

Les partisans d'Arius avaient pris le nom d'Ariens, et les autres chrétiens les nommaient hérétiques ou partisans de l'hérésie.

Je dois vous faire remarquer, à propos du concile de Nicée, mes enfants, que les évêques qui s'assemblèrent dans cette ville, sur l'invitation de Constantin, n'étaient pas, comme le sont aujourd'hui les chefs de l'Église chrétienne, de riches et puissants personnages ; c'étaient pour la plupart de pauvres vieillards qui avaient voué leur vie à prêcher l'Évangile parmi les peuples qu'ils nommaient leur troupeau, se comparant eux-mêmes à des bergers qui veillent incessamment à la conservation de leurs brebis. On les voyait arriver des provinces les plus éloignées de l'empire, tenant un bâton blanc à la main, et on les reconnaissait aisément à leur barbe vénérable, ou plus souvent encore aux cicatrices qu'il avaient reçues de la main des bourreaux, aux temps des persécutions de Galérius et de Dioclétien.

Cependant l'empereur Constance, mécontent de César Gallus, dont le caractère brutal et emporté avait déjà causé de grands malheurs à l'empire, résolut de l'en punir d'une manière terrible; il l'attira dans une ville de Pannonie nommée Petovium, où, ayant ordonné à ses gardes de le saisir, il lui fit lier les mains derrière le dos, et trancher la tête. Peu de temps après, Constance appela Julien lui-même à Milan, pour lui conférer la dignité de César,

et ce prince quitta, non sans regret, son manteau brun de philosophe pour revêtir la pourpre impériale.

Julien, qui jusqu'alors n'avait vécu que pour se livrer sans partage à l'étude et aux sciences, parut tout à coup un autre personnage; le pouvoir suprême développa en lui les plus rares qualités d'un homme d'État, et ses talents militaires devinrent le plus ferme appui de l'empire.

Les barbares de Germanie, autrefois chassés des Gaules par Probus, et contenus par les victoires de Dioclétien et de Constance-Chlore, avaient envahi de nouveau ces provinces. Julien réussit à les repousser entièrement à la tête d'une armée romaine, et ses légions victorieuses, pour lui témoigner leur affection, le proclamèrent Auguste, en l'élevant sur un bouclier, et lui mettant sur la tête un collier de soldat en guise de diadème.

Pendant son séjour dans les Gaules c'était à Paris que Julien aimait à résider; il appelait cette ville sa chère Lutèce, et l'avait embellie de plusieurs monuments, dont il reste encore aujourd'hui plusieurs débris considérables, et entr'autres ceux d'une magnifique salle de bain, connue sous le nom de Thermes de Julien.

Paris était alors renfermé tout entier dans la petite île que l'on nomme à présent la Cité. Des ponts légers, jetés sur les deux bras de la Seine, y conduisaient de chaque rive, que tra-

versaient de larges et solides voies romaines. Ses rues étroites et boueuses lui avaient valu la dénomination de Lutèce, ce qui voulait dire ville de boue, et ce fut longtemps après le règne de Julien, que les Parisii, peuple gaulois des bords de la Seine, donnèrent leur nom à cette ville, qui, comme vous pouvez en juger ne ressemblait guère alors à la grande et belle capitale de la France actuelle.

Cependant Julien, devenu seul maître de l'empire par la mort de Constance, et ne cachant plus désormais sa haine contre le christianisme, retourna publiquement au culte des idoles; il n'osa point, à la vérité, renouveler contre les chrétiens les anciennes persécutions, mais il les obligea à rebâtir les temples des faux dieux qui avaient été détruits. Il leur défendit d'ouvrir des écoles pour leurs enfants, afin que devenant plus ignorants que les païens, ils se trouvassent bientôt réduits à la condition misérable des esclaves; il éloigna de sa personne tous ceux qui professaient cette religion quoiqu'ils fussent les plus soumis de son empire; et mérita ainsi le surnom odieux d'Apostat, c'est-à-dire déserteur de la foi, tandis que, par ses grandes qualités, il aurait été digne des titres les plus glorieux.

Ce prince ayant eu l'imprudence de s'avancer en Asie, au delà du Tigre, pour combattre Sapor II, roi des Perses, qui continuaient à ravager les provinces de l'empire, tomba,

dans une bataille, atteint d'un dard qui lui traversa le corps.

On dit qu'au moment où il se sentit blessé, il s'écria avec rage : « Tu as vaincu, Galiléen!.... » nom par lequel il prétendait encore insulter à la divinité de Jésus-Christ, qui, comme vous savez, était né à BETHLÉEM, en Galilée. Cependant aussitôt qu'on l'eut relevé et porté dans sa tente, il reprit ses sens, s'efforça vainement d'arracher lui-même le trait qui était resté dans sa blessure, et reconnut bientôt qu'il allait mourir.

Alors il voulut, pour la dernière fois, faire entendre sa voix à ses compagnons d'armes ; il leur reprocha par des paroles affectueuses la douleur immodérée qu'ils témoignaient de sa perte, et disposa en leur faveur de tout ce qu'il possédait, en indiquant lui-même, à haute voix, la part de chacun d'eux, ce que les soldats romains appelaient faire un TESTAMENT MILITAIRE; mais il refusa obstinément, malgré leurs instance, de désigner son successeur à l'empire. Bientôt après, épuisé par les efforts qu'il venait de faire pour être entendu, il perdit entièrement la parole et expira presque aussitôt. Son corps fut transporté, par ses légions inconsolables, dans une ville de l'Asie Mineure, nommée TARSE, et on lui éleva un tombeau sur les bords du Cydnus, ce fleuve dont les eaux froides et transparentes avaient failli être si funestes à Alexandre-le-Grand, ainsi que je vous l'ai raconté dans une autre histoire.

Julien, auquel on doit reprocher avec raison d'avoir abandonné la religion chrétienne, dans laquelle il était né, eût été, sans son apostasie, l'un des plus illustres empereurs de Rome : il fut le dernier prince de la famille de Constance-Chlore, et après sa mort, ses soldats élevèrent à l'empire un brave officier de son armées nommé Jovien, qui avait, dit-on, mérité le titre de confesseur du christianisme, par sa glorieuse fermeté au temps des persécutions.

L'INVASION DES BARBARES.

Depuis l'an 364 jusqu'à l'an 378 de l'ère chrétienne.

Je n'aurai point d'histoire à vous raconter, mes petits amis, sur le successeur de Julien l'Apostat, qui ne régna que peu de mois ; après la mort de Jovien, dont la domination fut marquée par le rétablissement du christianisme, deux frères, appelés Valentinien et Valens, proclamés par les légions, se partagèrent les provinces et en formèrent deux vastes États, sous le nom d'Empire d'Orient et d'Empire d'Occident.

Le primier empire, dont Constantinople fut la capitale, s'étendait en Europe et en Asie depuis le bords du Danube jusqu'à ceux de l'Euphrate, et devint le partage de Valens: le sié-

ge du second, que se réserva Valentinien, fut établi à Milan, cette grande ville d'Italie, dont Maximien-Hercule avait préféré le séjour à celui de la vieille Rome. Cet empire s'étendait depuis la rive gauche du Danube jusqu'à la muraille de Septime Sévère, dans l'île de Bretagne.

Valentinien, parvenu du rang de simple officier à la dignité impériale, était doué de toutes les qualités qui font les grands princes ; il était juste, mais sévère: affable, mais imposant; brave, mais prudent; et pourtant ces précieux avantages étaient ternis par une violence de caractère qui lui fit commettre plusieurs grandes fautes, et finit par causer sa perte. Un jour que des ambassadeurs germains avaient été introduits devant son trône pour lui demander humblement la paix après une défaite sanglante, ce prince, en les voyant paraître, ne fut pas maître de sa colère ; il leur reprocha avec tant de fureur l'ingratitudine dont ils avaient payé les bienfaits qu'il leur avait accordés en diverses circonstances, qu'un vaisseau s'étant tout à coup rompu dans sa poitrine, il tomba à la renverse en vomissant le sang à gros bouillons et expira presque aussitôt. Ce terrible effet d'un emportement immodéré épouvanta tous les assistants, et chacun déplora un défaut que rien n'avait pu maîtriser et dont l'empereur vanait de périr victime. Ses deux jeunes fils, Gratien et Valentinien II, mon-

tèrent après lui sur le trône, et régnèrent ensemble sur l'empire d'Occident.

A cette époque il y avait encore dans le nord de l'Asie, bien au delà des contrées d'où étaient sorties autrefois les nations gothiques, et à l'orient de la mer Caspienne, d'autres peuples barbares que les Romains ne connaissaient point encore, et qui n'avaient sans doute jamais entendu parler de Rome ni de sa puissance.

Quoiqu'ils appartinssent, évidemment à la grande race des Scythes, dont il est si souvent question dans les histoires que vous connaissez déjà, on les désignait sous la dénomination de HUNS.

Ces peuples, qui n'étaient pas moins effrayants par leur multitude que par leur figure et leurs mœurs étranges, dédaignaient l'agriculture, qu'ils regardaient comme l'occupation des nations esclaves, mais ils aimaient la chasse, la guerre et le brigandage: ils conduisaient devant eux d'immenses troupeaux de bœufs et de moutons, et passaient leur vie sous des tentes de peaux de bêtes, ou plus souvent encore à cheval ou sur des charriots légers, avec lesquels ils parcouraient de vastes contrées dont ils étaient les seuls habitants.

Ces barbares, accoutumés à se nourrir du lait de leurs juments ou de viande crue séchée au soleil et conservée sous la selle de leurs chevaux, étaient couverts de haillons ou de vête-

ments grossiers; leur aspect était hideux: ils avaient le cou épais et enfoncé dans de larges épaules, le dos voûté, la tête volumineuse, le visage aplati, les yeux noirs, petits et creux, la bouche grande, le nez écrasé, la voix aigre et glapissante, et la figure toute balafrée de cicatrices qu'ils étaient dans l'usage de se pratiquer dès leur enfance,

Pendant longtemps ces peuples, qui tiraient leur origine des régions les plus reculées de l'Asie, et s'étaient avancés successivement jusqu'aux bords de la mer Caspienne, avaient pensé qu'au delà de l'étendue d'eau qu'ils voyaient devant eux, il n'existait plus d'autres nations ni d'autres contrées.

Mais on dit qu'un jour deux jeunes Huns poursuivant une biche blessée, virent cet animal traverser un petit bras de mer, et le suivirent à la nage sur la rive opposée, où ils découvrirent, à leur grand étonnement, de vastes plaines et des pays qui leur parurent bien préférables à leurs déserts. Ces hardis chasseurs retournèrent vers leurs compagnons, à qui ils rapportèrent ce qu'ils avaient vu; et bientôt ceux-ci résolurent de marcher vers cette nouvelle terre avec leurs femmes, leurs enfants leurs charriots, et même leurs inombrables troupeaux: toute cette multitude se répandit comme un torrent sur ces contrées inconnues.

La première nation qu'ils rencontrèrent dans leur marche, entre la mer Caspienne et le Pont-

Euxin, fut celle des Alains, peuple d'origine scythique comme eux, et tellement barbare, que leur seule divinité était un sabre planté en terre, qu'ils adoraient comme l'image de la guerre; néanmoins les Huns les chassèrent de leurs demeures, et les poussant devant eux, arrivèrent bientôt dans la Dacie, où vous savez que les Goths s'étaient établis du temps de l'empereur Gallus.

Depuis cette époque, les Goths sous le gouvernement d'un vieux prince de leur nation, nommé Hermanric, avaient formé une vaste puissance, séparée de la Germanie par la Vistule, et s'étendant sur les bords de la mer Baltique. Mais Hermanric ayant été assassiné par un des siens, les diverses tribus des Goths avaient choisi pour régner sur elles des chefs de guerre auxquels ils donnaient le titre de juges.

Lorsque les Goths virent cette foule innombrable de Huns et d'Alains se présenter sur les bords du Dniester, grand fleuve qui, en se jetant dans le Pont-Euxin, séparait leurs possessions de la Scythie, ils essayèrent d'abord d'arrêter en combattant cette multitude tumultueuses; mais ayant été vaincus dans une bataille sanglante, ils se précipitèrent en désordre avec leurs familles sur la rive du Danube, et supplièrent à mains jointes les Romains qui étaient sur l'autre bord, de leur accorder une retraite sur les terres de l'empire.

L'empereur Valens se trouvait à Antioche en

Asie, lorsqu'il apprit à la fois ces événements et la supplique de ces étrangers ; il pensa que, s'ils les accueillait, ils l'aideraient à défendre l'Orient contre les autres barbares, et ordonna qu'on leur fournît aussitôt des barques et des bateaux pour passer le fleuve, leur promettant en outre que, s'ils voulaient livrer leurs armes avant de pénétrer dans l'intérieur de l'empire, on leur distribuerait des vivres jusqu'à ce qu'ils pussent cultiver la terre dans les nouveaux pays où ils s'établiraient. Mais les Goths qui se défiaient des promesses de Valens, lorsqu'ils eurent traversé le Danube, refusèrent d'abandonner leurs armes, et les officiers de l'empereur, pour les forcer à obéir, cessèrent de leur donner les vivres qu'ils leur avaient promis, de sorte que bientôt cette multitude affamée fut réduite au désespoir : après avoir égorgé leurs bestiaux pour se nourrir, on vit de malheureux Goths vendre leurs enfants et se vendre eux-mêmes comme esclaves pour obtenir un morceau de pain, et un grand nombre d'entre eux expira de faim et de misère. Mais enfin leurs chefs se souvinret que leurs armes leur étaient restées, et déclarant la guerre aux Romains, ils ravagèrent les terres de l'empire, et vainquirent les armées qui tentèrent de s'opposer à leur passage. L'empereur Valens, s'étant avancé à leur rencontre à la tête de plusieurs légions, fut entièrement défait par eux auprès de la ville d'ADRIANOPLE, autrefois fon-

dée sur les bords de la mer par Adrien ; et lui-même ayant été blassé dans le combat, fut porté dans une maison voisine du champ de bataille, où les Goths l'investirent et le brûlèrent impitoyablement avec toute sa suite.

Cette irruption des Goths. qui, aussitôt après cette victoire, se répandirent dans les provinces romaines, ouvrit la Germanie et les Gaules aux ravages des autres barbares. Les Huns, les Alains et les Vandales, autre nation d'origine Suève, se précipiterènt à leur suite sur l'Occident, et bientôt après envahirent tout l'empire.

La plupart de ces peuples, au lieu de s'établir dans les riches contrées qu'ils envahissaient, ne songeaient qu'à détruire les monuments, les moissons et tout ce qu'ils rencontraient sur leur passage; on eût dit qu'ils voulaient rendre toute la terre semblable aux déserts d'où ils étaient sortis, afin qu'aucune trace du travail de l'homme ne retardât les charriots de leurs femmes ou la rapidité de leurs coursiers.

THÉODOSE-LE-GRAND.

Depuis l'an 378 jusqu'à l'an 395 de l'ère chrétienne.

Jusqu'au règne des fils de Valentinien, mes petits amis, quoique le christianisme se fût rapidement propagé dans tout l'empire, le culte des faux dieux n'avait point été interdit par les

successeurs de Constantin ; et à Rome, comme dans les provinces, on voyait encore s'élever les temples et les autels des anciennes divinités païennes. Des sacrifices solennels étaient offerts publiquement à ces dieux de marbre ou de bronze : leurs prêtres conservaient les costumes établis autrefois par le roi Numa ; les augures consultaient avec respect les poulets sacrés, et les vestales elles-mêmes continuaient à veiller auprès du feu immortel.

Gratien fut le premier empereur qui, par zèle pour le christianisme, ordonna que les temples païens fussent fermés, défendit à leurs prêtres les cérémonies religieuses, et leur interdit de paraître en public dans le costume de leur dignité. Cette sévérité s'étendit jusqu'aux statues élevées dans les temples et les édifices publics.

Cependant le sénat de Rome, qui comptait encore dans son sein un grand nombre de nobles personnages fidèles à l'ancienne religion, vit avec douleur cette défense de l'empereur menacer l'autel de la Victoire, auprès duquel vous pouvez vous rappeler que cette grave assemblée avait coutume de se réunir. La statue de cette déesse, dont cet autel était surmonté, représentait une femme majestueuse et d'une beauté remarquable, ayant un pied posé sur un globe terrestre, le bras droit élevé et tenant en main une couronne de laurier.

Un illustre sénateur nommé Symmaque, alors

revêtu de la dignité de souverain pontife et de celle d'augure, conçut la pensée de se rendre à Milan pour supplier les fils de Valentinien de ne point renverser les autels de cette divinité, que beaucoup de Romains regardaient encore comme la protectrice de leur patrie.

Symmaque était doué d'une rare éloquence; il se présenta d'un air triste et respectueux devant les jeunes empereurs, et pria avec instance, au nom de la déesse elle-même, de ne point détruire un culte qui avait soumis le monde à la domination de Rome: il leur rappela que c'était elle qui avait chassé Annibal de l'Italie et les Gaulois du Capitole, et que les malheurs de l'empire avaient suivi de près l'abandon de ses autels, voulant exprimer, par là, que depuis que Constantin avait embrassé le christianisme, chaque jour, en quelque sorte, avait été marqué par des désastres.

Ces paroles graves et douloureuses du vénérable sénateur firent une profonde impression sur tous ceux qui les entendirent, mais ses efforts furent inutiles pour sauver l'ancienne religion des Romains; dans l'espace de peu d'années les temples, les autels et les statues des dieux furent détruits à Rome et dans les provinces, même les plus éloignées, et la plupart des habitants de l'empire se soumirent à recevoir le baptême.

Cependant, mes petits amis, jamais encore l'empire n'avait paru si près de sa perte totale;

les Barbares franchissant à la fois toutes les frontières, le pressaient de toutes parts, sur l'Euphrate, sur le Danube, sur le Rhin, et jusque dans l'île de Bretagne où les murailles de Sévère et d'Adrien ne suffisaient plus pour les arrêter. Depuis la mort de son oncle, Valens, dont les cendres même n'avaient pu être retrouvées sur le champ de bataille d'Adrianople, Gratien, à peine âgé de vingt ans, se trouvait seul chargé de ce poids immense; et son jeune frère, Valentinien II, qui entrait à peine dans sa huitième année, ne pouvait encore lui être d'aucun secours.

Alors Gratien se souvint d'un brave officier appelé Théodose qui avait autrefois vaillamment combattu sous Valentinien Ier, et qui vivait alors en Espagne, son pays natal, dans une profonde retraite; il le manda devant lui, le supplia d'accepter la moitié du pouvoir suprême, et lui offrit l'empire d'Orient et le titre d'Auguste.

Le père de Théodose, victime d'une odieuse calomnie, avait jadis péri, par l'ordre de l'empereur Valens; mais Gratien lui témoigna tant de douleur et de regret de cet affreux malheur, que Théodose consentit, malgré sa répugnance à se charger d'un si énorme fardeau.

Théodose était chrétien, et réunissait en sa personne les plus hautes qualités dont un homme puisse être orné; on dit qu'il était de la même famille que Trajan, dont il possédait

presque toutes les vertus, et il ne se croyait puissant que pour faire du bien aux peuples.

Pendant ce temps les Goths, enhardis par la défaite et la mort de Valens, continuaient de ravager l'empire, et se montraient jusqu'aux portes de Constantinople. Théodose se hâta de réunir les débris de l'armée romaine, et s'avançant vers les Barbares, il les vainquit complètement, et les refoula sur le Danube.

Partout où le nouvel empereur se présentait, les ennemis étaient défaits, et l'empire commençait enfin à respirer, lorsqu'il tomba dangereusement malade: alors, croyant sa fin prochaine, il appela auprès de lui un évêque, et voulut recevoir le baptême avant d'expirer, à l'exemple de Constantin ; mais à peine cette cérémonie eut-elle été accomplie, que le mal diminua, et il vécut encore plusieurs années pour la gloire de l'empire.

Pendant le règne de Valens, les Ariens, favorisés par ce prince, avaient opprimé les autres chrétiens, et un grand nombre d'évêques avaient même embrassé leurs erreurs ; mais Théodose, qui reconnaissait la véritable doctrine de l'Évangile, professée autrefois par le concile de Nicée, chassa les évêques Ariens de leurs églises, et ordonna que les vrais chrétiens porteraient le nom de CATHOLIQUES, ce qui veut dire Universels.

En même temps il rendit une multitude de lois sages et favorables à l'humanité; il punit

de mort les délateurs, défendit les spectacles de gladiateurs qui accoutumaient le peuple à la vue du sang, et il aurait été certainement le plus illustre des empereurs romains, si une action criminelle n'eût troublé la gloire d'une si belle vie.

Les habitants de la ville de THESSALONIQUE en Illyrie, qui étaient passionnés pour les courses de charriots, se mutinèrent un jour contre leur gouverneur, parce qu'il avait fait mettre en prison le plus habile des cochers du Cirque, pour quelque faute qu'il avait commise. Dans leur fureur, ils lapidèrent le gouverneur lui-même, c'est-à-dire qu'ils l'assommèrent à coups de pierres, et renversèrent une statue que Théodose avait fait élever à la mémoire de son père, sur la place publique de cette ville.

Malheureusement les belles qualités dont ce prince était orné étaient quelquefois étouffées par des accès de colère et de violence qui le portaient aux actions les plus condamnables. Au premier bruit de la révolte de Thessalonique, et surtout de l'outrage fait à la statue de son père, Théodose se livra à un tel emportement, qu'à l'instant même il envoya contre les rebelles des soldats chargés d'en tirer une vengeance terrible. Cet ordre cruel ne fut que trop bien exécuté; et les soldats de l'empereur ayant pénétré dans Thessalonique, au moment où toute la population de cette ville était encore réunie dans l'amphithéâtre, pour assister

à des jeux publics, égorgèrent impitoyablement des femmes, des vieillards, et jusqu'à de pauvres petits enfants, que leurs mères ne purent soustraire aux coups de ces forcenés. Trois heures suffirent pour cette funeste exécution, qui coûta la vie à plus de sept mille personnes; mais à peine fut-elle accomplie, que Thédose éprouva un violent remords de son crime.

Il y avait alors à Milan, où résidait l'empereur, un saint évêque nommé Ambroise, qui, après avoir vainement tenté par ses supplications de fléchir la colère de Théodose contre les rebelles de Thessalonique, s'était retiré dans son église, où il priait Dieu avec ferveur d'arrêter les effets de la vengeance de ce prince.

Peu de jours après, l'empereur, ne pouvant résister plus longtemps à ses remords, se présenta pour entrer dans la cathédrale, mais l'évêque Ambroise était à la porte de cette église, et lui défendit d'y pénétrer, en lui déclarant qu'il fallait auparavant qu'il fît pénitence de son crime, parce que dans ce temps-là il était interdit à ceux qui avaient commis quelque grand péché de se présenter dans l'église avec les autres chrétiens, et l'on disait d'eux qu'ils étaient excommuniés.

Vous allez croire peut-être que l'empereur, irrité de cette resistance, se livra à un nouvel emportement, et se vengea du pieux évêque d'une manière terrible : eh bien, il n'en fut point ainsi; Théodose, confessant son cri-

me, se soumit à la discipline de l'Église ; et après une pénitence publique de plusieurs mois, pendant lesquels il ne porta pas une seule fois les ornements impériaux, il vint lui-même supplier Ambroise de ne plus le repousser de l'assemblée des fidèles.

Le pieux évêque y consentit avec joie, et depuis ce temps Théodose ne s'abandonna jamais à une si funeste colère.

Cette religieuse soumission d'un empereur qui, d'un seul mot, aurait pu tout renverser devant lui; est très-honorable pour Théodose, qui dans la personne de l'évêque Ambroise, rendait ainsi un hommage éclatant au Dieu dont il était le ministre.

Un tyran, nommé MAXIME, s'était fait proclamer empereur par les légions de Bretagne, et, après une sanglante bataille, avait surpris et assassiné le jeune Gratien, qui eût été digne d'un meilleur sort. Ce Maxime, dont l'audace était extrême, marcha aussitôt sur Milan, où se trouvait encore Valentinien II, et, forçant ce prince enfant à partager l'empire avec lui, entreprit de rétablir en Italie le culte des dieux du paganisme.

A cette nouvelle, Théodose, rassemblant son armée, marche contre Maxime, le combat et le poursuit avec tant d'acharnement, que le tyran, vaincu, est mis en pièces par les premiers soldats qui l'atteignent. Par là Valentinien II dut à son collègue l'empire et la vie,

qu'il perdit peu de temps après sous les coups d'Arbogaste, l'un de ses officiers, qui ne tarda pas à recevoir le châtiment de son crime.

Un autre tyran, nommé EUGÈNE, suscité par ce même Arbogaste, s'étant de nouveau élevé en Occident, l'empereur le vainquit encore, et disposa de cet empire en faveur d'HONORIUS, le plus jeune de ses fils, alors âgé de onze ans seulement, tandis qu'il réservait celui d'Orient à son fils aîné, nommé ARCADIUS, qui venait d'atteindre sa dix-huitième année.

Théodose, après avoir reçu de son vivant le surnom de GRAND, ne survécut pas longtemps à ses triomphes; il mourut de maladie, encore peu avancé en âge, après un règne de seize ans.

ALARIC EN ITALIE

Depuis l'an 395 jusqu'à l'an 410 de l'ère chrétienne.

Les Romains de ce temps-là, mes petits amis, n'avaient plus aucune ressemblance avec leurs ancêtres qui avaient vaincu autant de peuples par leur grandeur d'âme que par leur courage ; la pauvreté de Cincinnatus, le désintéressement de Publicola, la générosité de Scipion, eussent été tournés en ridicule chez cette nation dégénérée, à laquelle il ne restait plus que la glorie de son nom. Le luxe, c'est-à-dire la recherche des vêtements, des habi-

tations, des festins, était poussé à un point dont nous ne pouvons aujourd'hui nous faire qu'une idée imparfaite. C'était de tous côtés des palais enrichis d'or, de pierreries et de nacre; et au milieu de cette magnificence extravagante, toutes les habitudes d'une vie lâche et oisive : le champ de Mars était entièrement abandonné.

Les dames romaines ne s'enorgueillissaient plus, comme la mère des Gracques, de la vertu de leurs enfants; il leur fallait des parures de toute espèce, des bijoux qui coûtaient des sommes énormes, et elles ne paraissaient jamais en public que les mains couvertes de lames d'or ou portée dans des litières magnifiques par des laquais splendidement habillés.

Enfin ce n'était plus le temps où l'on accordait pour récompense à un général romain, comme autrefois au consul Duilius, de se faire ramener chez lui à l'heure de son souper par des joueurs de flûte et des flambeaux. Les tables des plus riches citoyens, autrefois si frugales, étaient chargées de vaisselle d'or et d'argent; et le vin était versé dans des coupes du plus beau travail et du métal le plus précieux; tandis qu'autour des lits où les convives étaient nonchalamment couchés, des esclaves les amusaient par des danses et par des concerts.

Or, comme il fallait de grandes richesses pour satisfaire les exigences d'un pareil luxe, les possesseurs de toutes ces belles choses é-

taient sans cesse disposés à tout entreprendre pour acquérir des trésors, dont la plupart du temps ils faisaient un usage peu honorable.

Les Barbares, au contraire, en s'éloignant de leurs déserts, perdaient successivement leur rudesse et leur férocité primitive : après avoir détruit des villes, il en construisaient à leur tour, où ils se fixaient sans répugnance ; en même temps la religion chrétienne, qui commençait à se répandre parmi eux, adoucissait les mœurs qu'ils avaient apportées de leurs solitudes, mais leur courage ne s'était point affaibli pour cela, et les empereurs romains avaient été forcés plus d'une fois d'appeler des chefs de ces nations guerrières à la tête de leurs légions.

Depuis la défaite de Valens à Adrianople, les Goths avaient formé, en Dacie et en Pannonie, des établissements permanents, que Théodose lui-même avait renoncé à détruire. Ce prince, appréciant combien de pareils ennemis étaient redoutables, avait mieux aimé faire la paix avec eux que d'exposer l'empire à de nouveaux désastres, et il s'était même engagé à leur payer chaque année une somme d'argent considérable pour qu'ils ne poussassent pas plus loin leurs conquêtes.

Mais à peine ce puissant empereur eut-il cessé de vivre, que les Goths, sous la conduite d'Alaric, le plus illustre de leurs chefs, qui prenait le titre de roi des Visigoths, envahirent

la Grèce, sans qu'aucune armée pût ralentir leur marche, passèrent les Thermopyles, dont le nom est si célèbre dans l'histoire ancienne, ravagèrent l'Attique, et se répandirent enfin dans l'Illyrie, cette province que baignent les flots de le mer Adriatique. Là ils s'arretèrent un moment pour rassembler leurs forces, et menacèrent d'une invasion prochaine l'Italie ellemême, dont ils n'étaient plus séparé que par une chaîne de montagnes peu étendue, que l'on nommait alors les Alpes Juliennes.

Le jeune empereur d'Occidente, Honorius, qui résidait à Milan, était peu capable de se mesurer avec un guerrier aussi formidable qu'Alaric; il apprit avec effroi l'approche du roi des Visigoths, et s'il n'eût auprès de lui un général habile, nommé Stilichon, à qui le grand Théodose, en mourant, avait confié la defense de l'empire pendant la jeunesse de son fils, le faible empereur eût regardé la fuite comme le seul moyen de salut qui lui restât.

Stilichon était Vandale d'origine, et joignait à toute l'énergie d'un barbare toute l'habileté d'un Romain. Son premier soin fut d'appeler de toutes les extremités de l'empire, à la défense de Rome, les légions qui luttaient encore dans les provinces éloignées, contre les irruptions des nations ennemies. La Germanie, la Gaule, la Bretagne, ainsi affranchies de leurs oppresseurs, ne tardèrent pas à se soustraire entièrement à la domination romaine; mais Sti-

lichon, en réunissant dans ses seules mains toutes les forces de l'empire, se mit en mesure d'opposer une résistance terrible à Alaric, dont la seule renommée avait déjà l'épouvante parmi les peuples tremblants de l'Italie.

Le roi des Goths ne tarda point en effet à franchir les Alpes Juliennes ; et bientôt des combats acharnés eurent lieu entre les deux nations; une bataille sanglante livrée près d'une petite ville nommée Pollence, arrêta enfin l'invasion des Barbares. Alaric, vaincu, se vit contraint de retourner précipitamment sur ses pas, et le Vandale Stilichon eut la gloire d'avoir retardé la chute de l'empire d'Occident.

Cependant Honorius, délivré par cette victoire de la terreur que lui avait fait éprouver l'approche des Goths, résolut de ne pas séjourner plus longtemps à Milan, dont les murailles ne lui paraissaient pas suffisantes pour le rassurer contre de nouvelles irruptions. Il choisit pour sa nouvelle demeure la ville de Ravenne, située à l'extrémité du golfe Adriatique, et entourée, à une grande distance, de marais impraticables. C'était là qu'autrefois, comme je vous l'ai dit ailleurs, mes petits amis, Auguste entretenait une des flottes chargées de la garde de l'Italie, et vous ferez bien de vous rappeler dans quelle circonstance le siége de l'empire d'Occident fut transporté de Milan à Ravenne.

Ce fut à l'occasion de cette victoire de Pol-

lence sur les Visigoths, que Rome eut pour la dernière fois le spectacle pompeux d'un triomphe. Le jeune Honorius monté sur un char magnifique, ayant à ses côtés l'illustre Stilichon, fit son entrée dans cette capitale au milieu des acclamations d'une population immense, ivre de joie. Ce triomphe fut encore célébré par des combats de gladiateurs, où le sang d'un grand nombre de ces malheureux coula sur l'arène, mais ce fut aussi la dernière fois que le peuple de Rome put repaître ses yeux de cet affreux spectacle, qui outrageait également la religion et l'humanité. Honorius, rappelant les édits de Constantin-le-Grand contre ces jeux sanglants, défendit que désormais on les célébrât dans l'empire, et l'abolition de ces plaisirs cruels fut entièrement due à la douceur du christianisme, dont la charité est un des premiers préceptes.

L'Occident respirait à peine de l'effroi que lui avait causé l'irruption d'Alaric, lorsqu'une nouvelle invasion de Barbares vint y répandre de nouveau la terreur. Un chef germain nommé Radagaise, à la tête d'une armée de Suèves, de Vandales et de Burgondes, partie des bords du Danube et de la Vistule, vint fondre tout à coup sur l'Italie : comme autrefois les Cimbres et les Teutons vaincus par Marius, ils traînaient après eux leurs femmes et leurs enfants, et cette multitude tumultueuse, ayant franchi les Alpes Juliennes, se dirigea sur Ro-

me, que rien ne paraissait plus devoir défendre.

Le lâche Honorius, enfermé dans les murailles de Ravenne, n'essaya point d'arrêter cette invasion menaçante, mais Stilichon veillait au salut de l'empire; il réunit promptement quelques légions, et marchant sans délai contre Radagaise, il défit complètement ce chef redoutable à peu de distance de Florence, ville d'Italie dont vous entendrez souvent parler dans d'autres livres. Les Barbares, dispersés par cette défaite, et fuyant devant l'épée du vainqueur, se répandirent dans les provinces voisines, et l'une de lours bandes les plus considérables se jeta sur les Gaules, alors abandonnées des Romains, et où ils commencèrent à former des établissements. Quant à Radagaise, qui, tombé vivant entre les mains de Stilichon, avait d'abord obtenu du vainqueur la promesse que sa vie serait respectée, il eut bientôt après la tête tranchée par ordre de ce général, peu scrupuleux sur les moyens de se défaire d'un ennemi aussi redoutable.

Cette invasion des Suèves, des Vandales et des Burgondes, est un événement fort remarquable, mes enfants, et que je vous engage à ne point oublier: vous retrouverez plus tard, dans d'autres histoires, ces différents peuples dont l'introduction en France et dans plusieurs pays de l'Europe remonte précisément à la défaite de Radagaise sous les murs de Florence.

Mais tandis que Stilichon méritait ainsi deux fois le titre de sauveur de l'Italie, les flatteurs qui entouraient Honorius lui persuadèrent que ce vaillant capitaine était plus redoutable à l'empire que les Barbares eux-mêmes, et l'accusèrent d'aspirer secrètement à placer sur le trône d'Occident son propre fils Euchérius, jeune homme brave et vertueux. L'ingrat empereur, oubliant alors les services de Stilichon, abandonna ce général à ses calomniateurs, qui, l'ayant surpris dans son camp, égorgèrent la garde fidèle qui l'entourait et le firent périr lui-même peu de jours après, en l'accablant d'outrages: son fils et toute sa famille furent enveloppés dans sa ruine.

Telle fut la fin déplorable de cet homme à qui les courtisans d'Honorius n'avaient pu pardonner sa gloire et son origine étrangère ; mais sa mort ne tarda pas à être vengée d'une manière terrible par les Barbares mêmes qu'il avait vaincus.

Pendant que ces événements se passaient en Occident, l'empereur Arcadius avait cessé de vivre à Constantinople après un règne peu glorieux, et Alaric apprenant la mort de Stilichon, se hâta de ramener en Italie une nouvelle armée de Goths, impatients de venger leur défaite de Pollence.

A leur approche le tremblant Honorius n'ayant plus aucun moyen de leur résister, implora la pitié d'Alaric, et lui fit, pour ralentir

sa marche, des promesses qu'il n'avait point l'intention de tenir. Mais bientôt sa mauvaise foi irrita son adversaire, qui marcha sans plus tarder sur Rome pour s'en emparer.

Cette capitale, mes enfants, n'avait pas vu d'ennemis à ses portes depuis le temps où les Gaulois avaient été vaincus par le dictateur Camille ; aussi je vous laisse à penser quel fut l'effroi de ses malheureux habitants à l'approche d'Alaric, dont l'armée, ravageait impitoyablement tout le pays qu'elle traversait; et, en effet, ils avaient bien raison de craindre, car à peine Alaric fut-il devant leurs murs, que les esclaves goths qui se trouvaient dans la ville, lui en ouvrirent les ports pendant la nuit, et livrèrent ainsi la vieille Rome à toute la rage des Barbares.

Ce fut alors que cette immense cité expia par des calamités sans nombre l'abus qu'elle avait fait de sa grandeur passée. Alaric, quoique naturellement humain, avait promis à ses soldats le pillage et la dévastation dont ils étaient avides, mais il leur interdit de répandre le sang, et permit aux habitants désespérés de se réfugier dans les églises pour y être à l'abri des insultes des vainqueurs. Malgré cette précaution, un grand nombre de Romains, de tout âge et de tout sexe, périrent dans ce saccagement général, ou furent réduits à un esclavage plus cruel que la mort même.

Au milieu de cet épouvantable désordre, un

capitaine goth ayant pénétré dans une maison pour la mettre au pillage, y trouva une dame âgée à laquelle il ordonna durement de lui livrer tout ce qu'elle possédait de précieux: cette dame, sans lui répondre, le conduisit dans un endroit écarté de sa maison, où il aperçut avec surprise une immense quantité de vases d'or et d'argent du travail le plus exquis: « Ces vases ne sont point à moi, dit alors cette courageuse femme au chef barbare; ils sont la propriété des apôtres s. Pierre et s. Paul, auxquels ils ont été consacrés: je n'ai pas la force de les défendre contre vos violences: mais si vous y touchez, c'est sur vous que retombera le sacrilége. » En entendant ces paroles, l'officier goth, pénétré d'une terreur religieuse, referma soigneusement la salle qui contenait ce trésor, et se hâtant d'informer Alaric de la rencontre qu'il avait faite; ce prince, par respect, pour le christianisme, qu'il professait, ordonna qu'à l'instant même ces objets sacrés fussent reportés auprès du tombeau des apôtres. On vit alors, au milieu de cette ville désolée, une longue procession de soldats barbares porter dévotement sur leur tête les vases sacrés jusqu'à l'église de saint-Pierre, tandis que sur leur passage les Visigoths et les Romains, s'agenouillant avec humanité, confondaient en quelque sorte leurs cris de guerre et leurs cantiques religieux.

Cette apparente modération des vainqueurs

n'empêcha pourtant point la capitale d'être livrée aux flammes, qui en consumèrent une partie; et comme si le ciel eût fait cause commune avec les ennemis pour l'anéantir, un épouvantable orage, qui éclata dans le même moment, renversa plusieurs édifices que leur fureur avait épargnés.

Tout ce désastre n'arrêta pourtant que trois jours le terrible Alaric; au bout de ce temps, son armée, chargée de dépouilles précieuses et traînant après elle une multitude de captifs, abandonna Rome; et le roi des Goths se préparait à s'embarquer pour l'Afrique, où il prétendait fonder un vaste empire, lorsqu'étant tombé malade avant d'être sorti de l'Italie, il mourut au moment où il semblait parvenu au comble de la gloire et de la puissance.

Les Goths ne jugeant pas qu'un tombeau, quelque magnifique qu'il pût être, fût digne du plus grand capitaine de leur nation, lui creusèrent une tombe dans le lit d'une rivière dont ils détournèrent les eaux; puis lorsqu'en poussant des cris lugubres, selon la coutume de ces peuples sauvages, ils y eurent déposé son corps avec une quantité prodigieuse d'armes et de richesses, ils laissèrent les flots reprendre leur cours naturel. La rivière où fut creusé le tombeau d'Alaric se nomme le Busentin, et elle baigne les murs de Cosence, petite ville de cette partie de l'Italie qui portait autrefois le nom de Grande-Grèce.

Après la mort du plus grand des rois visigoths, **Ataulphe**, son successeur et son beau-frère, ayant pris pour femme **Placidie**, fille du grand Théodose et sœur des empereurs Honorius et Arcadius, cessa de se montrer l'ennemi des Romains. Sous pretexte de défendre l'empire contre les barbares de Germanie, il conduisit son armée, d'abord dans les Gaules, en Espagne, que les Alains, les Suèves et les Vandales avaient envahie, mais il périt assassiné au bout de peu d'années, après avoir fondé dans cette contrée une puissante monarchie, qui ne dura pas moins de trois siècles. Sa veuve Placidie, que les meurtiers de son mari traitèrent d'abord avec inhumanité, fut ensuite renvoyée par eux à son frère Honorius, qui la reçut avec tendresse, et lui fit épouser **Constance**, habile général romain qu'il associa à l'empire avec le titre d'Auguste.

LE FLÉAU DE DIEU.

Depuis l'an 410 jusqu'à l'an 476 de l'ère chrétienne.

Après Alaric, mes petits amis, celui de tous les chefs barbares qui acheva la ruine de l'empire d'Occident fut **Attila**, rois des Huns, surnommé le fléau de Dieu, à cause des dévastations qui signalaient partout son passage. Ce guerrier redoutable, qui régnait sur un grand

nombre de tribus sauvages encore stationnées dans les anciennes demeures de leur nation, s'avança tout à coup sur les bords du Danube, et parvint en peu de temps aux portes de Constantinople.

A cette époque, le fils d'Arcadius, nommé Théodose II, avait succédé à son père sur le trône d'Orient, et celui de Ravenne était occupé par Valentinien III, son cousin, fils de Constance et de Placidie. Ce jeune prince n'était alors âgé que de six ans, et comme à cet âge il ne pouvait pas régner par lui-même, ce fut à sa mère que l'autorité, impériale se trouva confiée.

Cette princesse, véritable héritière de talents du grand Théodose son père, n'était point au-dessous d'une tâche si difficile à remplir: douée d'une force d'âme, que ses malheurs et ceux de l'empire avaient éprouvée depuis longtemps, Placidie était surtout habile à choisir des généraux consommés et des ministres habiles; Aétius, qui avait autrefois appris le métiers des armes sous le fameux Alaric, et Boniface, comte ou gouverneur de l'Afrique, furent chargés par elle de défendre l'empire contre ses ennemis.

Cependant cette multitude de nations germaniques, qui de toutes parts avaient franchi les frontières, dévastaient impitoyablement les provinces où quelques-unes d'entre elles cherchaient à former des établissements. Les Visi-

goths s'étaient rendus maîtres d'une belle province gauloise, nommée l'Aquitaine, qu'une grande rivière, appelée la Loire, séparait du reste de la France ; les Burgondes occupaient la partie de cette contrée la plus voisine des Alpes, tandis que les Francs et les Allemands, qui depuis ont donné leur nom a la Germanie se disputaient [les provinces limitrophes du Rhin.

Dans le même temps, le comte Boniface, trompé par les artifices d'Aétius qui avait su lui persuader que l'impératrice Placidie avait résolu sa perte, appelait en Afrique un chef vandale, nommée Gensêric, qui après avoir ravagé cette contrée, y fondait une puissance dont l'ancienne Carthage devint la capitale.

Ce fut au milieu de ces grands déchirements de l'empire que le terrible Attila, après avoir porté la terreur et la mort à travers l'Orient, parvint dans les Gaules à la tête d'une innombrable multitude de Huns, au visage farouche et aux mœurs grossières.

Cette immense armée, changeant en un vaste désert tous les pays qu'elle traversait, atteignit bientôt les bords de la Seine et s'approcha de Paris, qu'elle aurait sans doute détruit comme elle avait détruit tant d'autres villes, si un épais brouillard n'eût tout à coup dérobé cette cité aux yeux des Barbares, qui s'en éloignèrent sans l'apercevoir.

Les Parisiens attribuèrent cet heureux évé-

nement, qui leur parut un véritable miracle, aux prières d'une jeune bergère nommée Geneviève, qui était très-pieuse; et c'est depuis ce temps que sainte Geneviève est honorée comme la patronne, c'est-à-dire la protectrice de Paris.

Mais le vaillant Aétius, ayant aussi rassemblé une puissante armée composée de Francs et de Romains, et appelé à son aide Théodoric, roi des Visigoths d'Aquitaine et fils du célèbre Alaric, s'avança au-devant d'Attila, et rencontra l'armée des Huns dans une vaste plaine appelée les Champs Catalauniens, près de l'endroit où existe aujourd'hui la ville de Chalons-sur-Marne.

Alors s'engagea dans ce lieu une si épouvantable bataille, que l'on évalue à cent soixante mille hommes le nombre de ceux qui périrent soit du côté des Romains, soit parmi les Barbares. On raconte que, vers le soir de cette affreuse journée, lorsque les soldats d'Aétius, après avoir vaincu les Huns, voulurent se désaltérer dans un ruisseau de la plaine, ils s'aperçurent avec horreur que ce ruisseau, grossi par le sang humain, était débordé, et ils s'éloignèrent en frémissant.

Attila, vaincu, se retira d'abord derrière ses charriots, dont il s'était fait un rempart inexpugnable: puis rassemblant les débris de son armée, qui était encore considérable, il se dirigea sur l'Italie : son approche répandit dans

ce pays une si grande terreur, qu'un grand nombre d'habitants se réfugièrent dans les rochers, dans les bois, et jusque dans les îles à moitié submergées du golfe Adriatique, où il fondèrent une ville appelée **Venise**, dont vous entendrez beaucoup parler dans d'autres histoires. Ce fut au milieu de cette désolation universelle que le roi des Huns parut tout à coup devant les murs de Rome, sur laquelle il se préparait à venger l'échec qu'il venait d'éprouver à Châlons, lorsqu'il vit s'avancer à sa rencontre un vénérable vieillard nommé **Léon**, évêque de cette capitale, qui, le supplia de ne pas livrer son troupeau à la fureur de ses soldats.

Attila, quoique barbare, avait été instruit dans la religion chrétienne; il écouta avec respect les prières du saint personnage, et défendit à son armée de pénétrer dans Rome; mais il poursuivit ses ravages dans l'empire, refusant de s'établir nulle part, et n'ayant pour palais qu'une hutte de bois; où une natte de paille était son lit; il ne se servait jamais pour lui-même que de vaisselle grossière, et ne portait que des vêtements d'une seule couleur et du tissu le plus commun, tandis qu'il exigeait que ceux qui l'entouraient fussent magnifiquement vêtus d'étoffes brodées de pierreries, et ne bussent que dans des coupes d'or du travail le plus précieux. C'était de cette hutte que le barbare ordonnait aux empereurs Théodose II

et Valentinien III de lui livrer leurs trésors, ou de lui rendre des esclaves qui s'étaient enfuis de son camp, et ces lâches monarques s'empressaient de lui obéir.

Ce conquérant sauvage, qui voyait ainsi à ses pieds les plus grands princes du monde, mourut suffoqué dans un festin où il s'était enivré, suivant la coutume des nations d'origine scytique, et sa vaste puissance disparut avec lui.

L'armée des Huns, en apprenant la mort de ce chef redouté, se livra à une douleur furieuse, que ces barbares laissèrent éclater par des hurlements lamentables. Trois cercueils, renfermés l'un dans l'autre ; le premier de fer, le second d'argent, et le troisième d'or, reçurent le corps d'Attila. On ensevelit avec lui des armes, des harnais enrichis de diamants, et beaucoup d'autres choses précieuses ; puis, pour dérober au monde entier la connaissance de sa sépulture, ses principaux officiers transportèrent son corps dans les déserts de leur pays, où ils égorgèrent les esclaves qui avaient servi à creuser sa tombe.

La mort d'Attila fut certainement un grand événement, mais l'empire d'Occident ne fut pas sauvé pour cela. Valentinien III, étant devenu grand et privé des conseils de la sage Placidie, conçut une telle jalousie contre Aétius, qu'il eut l'ingratitude de tuer de sa propre main ce grand capitaine, auquel il devait sa

couronne, mais il ne retira aucun fruit de ce crime, car il périt lui-même bientôt après assassiné par un de ses officiers, qu'il avait maltraité dans un instant de colère.

Si vous me demandiez maintenant, mes enfants, ce que devint la vieille Rome au milieu de tant de misères, je vous dirais que, quelques années après la mort d'Attila, cette capitale fut livrée à un épouvantable saccagement par les Vandales d'Afrique, que Genséric, leur roi, avait amenés en Italie, et que ce nouveau désastre compléta sa ruine.

Pendant les vingt années qui suivirent la mort de Valentinien III, il y eut encore neuf empereurs d'Occident, mais il n'y eut plus d'empire; le dernier successeur de César fut Romulus-Augustule, jeune homme d'une beauté remarquable, mais sans courage, à qui un chef barbare, nommé Odoacre, qui avait pris le titre de roi d'Italie, voulut bien permettre de finir paisiblement son inutile existence dans une maison de campagne, bâtie autrefois par le riche triumvir Lucullus, sur le cap Misène, au bord de la mer Méditerranée.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES

FIN DE LA TABLE

PRESIDENZA DEL CONSIGLIO GENERALE

DI PUBBLICA ISTRUZIONE

Napoli 9 ottobre 1856

Vista la domanda del Tipografo Francesco Saverio Tornese, con la quale ha chiesto di ristampare l'opera intitolata *L'Histoire Romaine racontée aux enfants et à la jeunesse par Lamé Fleury.*

Visto il parere del Regio Revisore sig. D. Gaetano Crisanti.

Si permette che la suindicata Opera si ristampi, però non si pubblichi senza un secondo permesso che non si darà se prima lo stesso Regio Revisore non avrà attestato di aver riconosciuto nel confronto esser l'impressione uniforme all'originale approvato.

Il Consultore di Stato Presidente provvisorio
CAPOMAZZA

Il Segretario Generale
GIUSEPPE PETROCOLA